

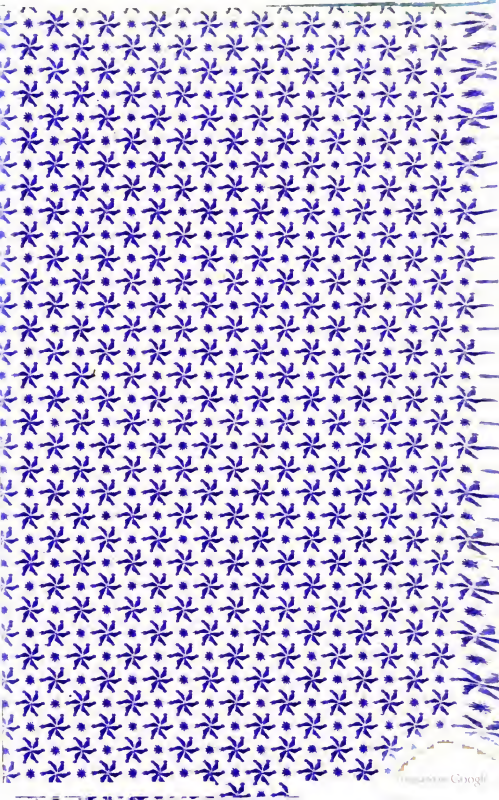
- PALLI

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



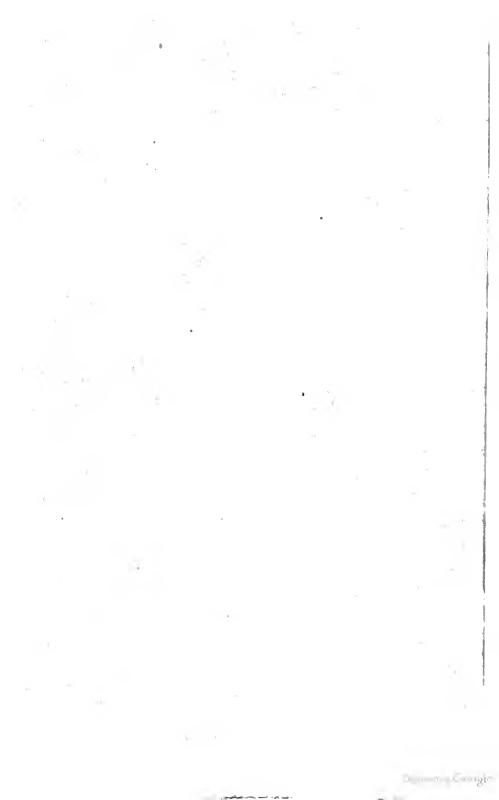
Grande Libreria

22-1-25





17. (1) 17. (1)



il sig. cav. Beyrès d'Argence
30, piazza dei Martiri
Napoli

LOUISE DE KELNER

DEUXIÈME SÉRIE

LE DERNIER RÊVE D'UNE AMBITIEUSE

DU MÊME AUTEUR

- LE PIÉGE AUX MARIS, — *la Forge*, — 1 vol. avec gravure. 3 fr.
LES DÉBUTS DE LA FORGERONNE, — *Madame Othon du Triquet*, — 1 vol. avec gravure 3 »
LA MEXICAINE, — *le Monde des grues*, 1^o Bicheville, — 1 vol. avec gravure. 3 »
LE CHEMIN DU PARADIS, — 2^o Bicheville, — 1 vol. avec gravure. 3 »
LOUISE DE KELNER, — *Si j'étais Reine !!* — 1 vol. . . . 3 »

Secaux, Impr. de E. Dépée.

22726

M^{ME} MARIE RATTAZZI

(M^{ME} DE SOLMS)

LOUISE DE KELNER

DEUXIÈME SÉRIE

LE DERNIER RÊVE D'UNE AMBITIEUSE



PARIS

DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37

SSFS

LE DERNIER RÊVE D'UNE AMBITIEUSE

I

Louise et Roland.

Roland vient d'apprendre de la bouche même du grand-duc quel service on attend de lui, et quel rôle on confie à son amitié. L'ancien précepteur ne dissimule pas à son royal élève le peu de goût qu'il éprouve à se charger de pareils messages ; quelle que soit sa sympathie pour madame de Kelner, il cherche à démontrer combien une telle mission sied mal à son caractère ; il parle de sa timidité, de sa gaucherie devant les femmes ; son tempé-

rament ne s'accommode ni des futilités ni des enfantillages ; s'il se refuse obstinément à certaines concessions, on l'accusera de roideur, de maladresse, d'incivilité peut-être. Enfin, quelques formules, acceptées de tous et de toutes, sont pour lui tellement neuves et inacceptables, qu'il craint de tout compromettre, de tout perdre.

Ces hésitations, ces appréhensions exagérées, montrent combien Roland connaît peu madame de Kelner, mais elles nous dévoilent aussi un des côtés de son caractère. En acceptant la délicate négociation que l'on confie à son dévouement et à son affection, c'est à l'ami bien plus qu'au prince qu'il sacrifie ses répugnances. Mais, avant d'introduire M. de Tauchnitz chez madame de Kelner, et avant d'assister à leur premier entretien, il n'est pas inutile de faire le portrait du représentant de Son Altesse.

Roland, qui a quarante-deux ans, en paraît trente à peine : rien n'est banal ni vulgaire dans sa personne, et son regard comme son geste, sa physionomie comme sa démarche, révèlent un caractère, marquent une personnalité. Ses grands yeux expressifs sont, le plus souvent, calmes et comme voilés par la mélancolie, mais ils ont parfois ce regard vif et puissant du lion qui s'éveille. Toute l'élévation de son intelligence est d'ailleurs indiquée par les lignes puissantes de son front un peu bombé ; mais cette sérénité de la partie supérieure

de son visage trouve son contrepoids dans la fraîcheur de ses lèvres vermeilles et charnues, dans l'éclat de ses dents brillantes et nettement rangées. Ses mains un peu féminines, son pied nerveux et robuste semblent localiser chez lui la distinction dans les extrémités. Et peut-être ne le trouverait-on pas beau, car les méditations, les recherches assidues, le travail opiniâtre ont semé çà et là quelques rides précoces, et éloigné de sa physionomie austère le sourire complaisant et la sérénité banale. Il séduit pourtant, ou pour mieux dire il conquiert, et tous ceux qui l'approchent se sentent gagnés par la sympathique influence qui rayonne de toute sa personne.

Son abord est bienveillant et facile; mais on devine, aux tressaillements involontaires de son visage, que le calme qu'il affecte n'est pas toujours le reflet de sa pensée. Les impatiences fibrillaires de sa lèvre ou de son front trahissent des combats intérieurs ou peut-être les secousses et les luttes d'autrefois. Enigme vivante, d'ailleurs, pour les curieux qui voudraient connaître les affections de son cœur! On a beau scruter sa vie entière, on n'y trouve que deux grands sentiments, profonds, sans bornes, sa mère et le prince dont il fut le maître, dont il est et sera toujours l'ami. Nul d'ailleurs ne connaît le passé de son cœur.

Roland est devenu un personnage; la science, l'étude auxquelles il s'est consacré tout entier, lui ont payé

largement son dévouement et ses veilles ; à trente-huit ans il était général d'artillerie et aujourd'hui son nom figure parmi ceux des savants les plus renommés, des historiens les plus appréciés de la jeune Allemagne. Malgré cela, Roland a toujours décliné honneurs et emplois : sans doute, il n'a pu refuser au jeune grand-duc de se charger d'un travail confidentiel, de la rédaction d'un mémoire important, à l'occasion, mais seulement à titre officieux et amical. Aussi Son Altesse lui en témoigne-t-elle hautement sa gratitude, et quoiqu'il ne soit ni ministre, ni fonctionnaire de l'État, jamais décision considérable n'a été prise sans son avis, et l'ami du prince a implicitement le pas sur toute la cour. La considération exceptionnelle dont Roland jouit à Freiberg, les sympathies qu'il a recueillies dans toute l'Allemagne suffiraient à marquer son individualité. Mais les qualités de son esprit et de son cœur ont fait de lui une personnalité des plus éminentes. En politique et en finances, on le considère comme une autorité, bien qu'il ait toujours refusé un rôle dans le mécanisme officiel. Son indépendance, sa fermeté et sa délicatesse ont fait de lui une sorte d'oracle, et ses avis sont acceptés comme des arrêts. Ministre, il pouvait l'être, comme il lui était facile de devenir millionnaire ; mais il a songé que tous les portefeilles exigeaient le sacrifice d'un peu d'indépendance, et il a voulu rester maître de lui-même.

Toute sa généreuse activité s'est dépensée à faire le bien ; d'ailleurs, il souhaite peu le pouvoir et n'aime guère l'argent. De son influence, il ne fait usage que dans l'intérêt de ceux qu'il aime et dont il se sait aimé. Déjà, grâce à lui, trois ou quatre de ses amis d'université ont fait leur fortune, et, encore, a-t-il eu soin d'entourer son intervention protectrice des plus grands ménagements, des procédés les plus délicats, cherchant à leur persuader, qu'accepter ses bons offices, c'était lui rendre service à lui-même. Il a fait profiter l'un de l'idée heureuse qu'il avait eue de mettre en exploitation les houillères du grand-duché, ne voulant pas, disait-il, que son nom figurât dans une entreprise industrielle. Il a aidé celui-là de son influence, de ses conseils, de sa bourse même ; c'est avec une partie du patrimoine de Roland que certain financier, célèbre aujourd'hui et chef d'une des plus grandes maisons allemandes, pauvre alors, mais actif, intelligent et probe a fait ses premières spéculations, réalisé ses premiers bénéfices. A tel autre, il a ouvert les rangs de l'armée, facilité l'accès des grades, fourni l'occasion de se distinguer ; plus d'un chargé d'affaires près les petites Cours allemandes lui a dû ses débuts dans la carrière diplomatique. Chaque fois qu'on avait offert à Roland (et cela était arrivé souvent) la présidence d'un Conseil d'administration, une part dans une entreprise industrielle, il s'était excusé, alléguant son aversion

pour les affaires, et sa r&e228;pugnance à traiter les questions d'argent ; mais en m&e228;me temps il avait d&e228;sign&e229;, recommand&e229; un de ses amis qui pouvait lui &e228;tre utilement substitu&e229;. De m&e228;me il se plaisait à sugg&e229;rer au prince, en qui se r&e228;sumaient ses meilleures affections et son plus profond d&e228;vouement, les id&e229;es heureuses que lui inspiraient les circonstances, comme à le faire profiter de ses &e228;tudes, de ses travaux. Du reste, il d&e228;guisait toujours si bien ses services, qu'il finissait par convaincre les autres qu'on l'obligeait en acceptant ses bons offices, en &e228;coulant ses conseils, et je ne saurais dire s'il n'&e228;tait point parvenu à croire que lui-m&e228;me &e228;tait l'oblig&e229;, et qu'au prince comme à ses prot&e229;g&e229;s, il devait encore de la reconnaissance. Il raisonnait dans cet ordre d'id&e229;es et se disait souvent :

— J'ai bien le droit de faire à mes amis une part des privil&e228;ges et des honneurs dont je ne veux pas profiter moi-m&e228;me. En faire jouir les autres, ce n'est pas y renoncer. J'ai bien le droit de disposer, en somme, de ce qui m'appartient : si je sauvegarde la dignit&e229;, la susceptibilit&e229; de mes oblig&e229;s, c'est peut-&e228;tre par &e228;go&e228;isme, et pour n'avoir point à revendiquer leur gratitude. Je laisse aux gens de finance la triste vanit&e229; de lancer des courtisanes, de parader avec insolence et de pr&e229;parer doucement la catastrophe qui doit leur faire un nom. J'ai bien le droit, je le r&e229;p&e228;te, moi qui ne veux rien pour moi, de faire deux heureux, en assurant une dot à cette hon-

nête et chaste jeune fille que la pauvreté seule empêche d'épouser celui qu'elle aime; je veux qu'elle ait le foyer béni qui sera l'asile de son bonheur, près du jeune savant dont elle encouragera les recherches et les études, à l'abri du besoin et sans inquiétude de l'avenir.....

En effet, celui dont parlait Roland est aujourd'hui un homme des plus illustres de l'Allemagne moderne. Le jeune couple avait d'autant moins hésité à accepter la bienfaisante intervention qui assurait leur bonheur, qu'ils savaient tous les deux que Roland était peu riche, et qu'en disposant de son crédit en leur faveur, il leur faisait une part seulement des produits de son intelligence et de sa volonté. Le mariage fut célébré sans pompe, sans fête, sans invités. Roland seul y assistait et put jouir du bonheur qui était son ouvrage. Sa bonne œuvre a, du reste, été fructueuse; débarrassé des soucis d'intérieur, des misères de la vie matérielle, le jeune protégé a pu continuer ses recherches et poursuivre ses travaux. Ses forces intellectuelles se sont décuplées, il est arrivé; et c'est à Roland qui l'a fait si noblement, si discrètement heureux, que l'Europe doit aujourd'hui le plus savant traité de chimie et la plus belle découverte métallurgique dont se vante notre époque.

Je cite un exemple, j'en pourrais citer vingt semblables qui composent l'écrin des bonnes œuvres de Roland. Aussi,

prononcer son nom, c'est presque lever une bannière autour de laquelle se groupent de fermes amitiés et d'infatigables dévouements. Comment ne pas apprécier un tel caractère? et qui ne se sent disposé à l'aimer?

Comme homme, Roland est l'antipode, l'antithèse vivante de Son Altesse Amédée XIII. Le grand-duc a vingt-huit ans au moment où se déroulent les événements que nous racontons; c'est un Allemand blond, rêveur, chevaleresque, un peu timide. Il avait épousé, quelques mois après son avènement, la fille du roi de Bavière, une adorable princesse; mais au bout de dix-huit mois de ménage, je veux dire de bonheur, la jeune femme était morte presque subitement. Son Altesse lui a fait élever un mausolée célèbre dans toute l'Allemagne, et sa douleur est restée longtemps proverbiale; mais le temps est un grand consolateur, et s'il n'a point exilé de son cœur l'image adorée de la princesse, du moins ses larmes ont cessé de couler et sa tristesse n'assombrit plus son visage. C'est un prince instruit, presque savant; mais, plongé dans les rêveries de la métaphysique allemande, il s'occupe beaucoup plus du principe que de l'application, et remonte plus volontiers à la cause qu'il ne descend à l'effet. Il n'est pas, en somme, l'unique personnification de ce système en Europe, et l'absolutisme théorique, en fait de gouvernement comme en fait de famille, compte de plus hauts et de plus notables partisans que Son Altesse. Enfin, il passe pour un

excellent prince, bon de cœur, hautain de forme et aristocratique d'allure.

Renoncera-t-il à son veuvage ? Sa famille, ses conseillers l'y poussent... la raison d'État même l'y engage. Il faut un héritier à la couronne ; mais où trouvera-t-il une compagne pour remplacer celle qu'il a perdue ? Même dans cette Allemagne, si riche en belles et royales princesses, quelle femme sera assez bien dotée du cœur et de l'esprit pour répondre aux exigences de cette âme portée à exagérer le mysticisme de la tendresse ?

Revenons à Roland : sa première entrevue avec madame de Kelner fut froide et cérémonieuse ; l'un et l'autre semblaient avoir mesuré leur attitude et calculé leur réserve. Roland, nous l'avons déjà dit, avait cru pousser le dévouement jusqu'à l'abnégation en obéissant aux désirs de son cher grand-duc, bien que celui-ci lui eût répété à satiété que cette mission n'avait rien qui pût alarmer sa délicatesse, qu'il n'avait jamais eu l'intention de faire de l'homme qu'il aimait et qu'il estimait le plus au monde, le complice d'une intrigue d'alcôve. Il avait d'ailleurs une trop haute opinion de la baronne pour supposer un instant que semblable message pût être bien accueilli par elle, quel que fût le messenger : non, il avait reconnu chez la jeune femme une élévation de sentiments et d'esprit telle, qu'il ambitionnait l'honneur d'être son ami, et,

pour arriver à ce but, le meilleur moyen lui avait semblé de prendre Roland pour trait-d'union. C'était peut-être de l'égoïsme, mais l'égoïsme ne fut-il pas de tout temps le gouvernail de l'amour ?

De son côté, Louise avait subi, avec quelque mécontentement, la pression exercée sur sa volonté, pression qui l'arrachait momentanément à sa chère solitude; mais il lui semblait que ce sacrifice (et c'en était un de sa part) était payé par la grâce qu'elle avait obtenue, et, en femme loyale, elle avait cédé...; seulement, inaccoutumée à subir une exigence, quelle qu'elle pût être, elle s'était révoltée intérieurement et ne s'expliquait point encore sa condescendance.

La visite fut donc courte et se borna à un échange de politesses, de compliments et de protestations réciproques. Son Altesse avait pris la part la plus vive au malheur de madame de Kelner, et s'associait à son chagrin. Roland s'estimait heureux d'avoir à traduire les sympathies de son souverain. La jeune veuve exprimait avec effusion sa gratitude pour la clémence du grand-duc, se promettant d'y recourir encore en faveur du pauvre prisonnier.

Était-il vraiment coupable ce malheureux que l'amour avait rendu fou ? Et son crime n'avait-il pas droit, sinon à l'indulgence, du moins à la commisération ? La thèse n'était pas épuisée lorsque le visiteur crut devoir prendre

congé; mais, à ce moment, un observateur caché eût pu remarquer que la physionomie des deux personnes qu'avait réunies ce grave tête-à-tête avait complètement changé : les fronts s'étaient rassérénés, la contrainte avait disparu, et sans être sortis des limites cérémonieuses d'une politesse presque sévère, sans avoir échangé d'autres paroles que les formules usitées, ces deux nobles natures, faites pour se comprendre, s'étaient déjà devinées; le simple rapprochement avait suffi pour faire jaillir l'étincelle; si bien, qu'instinctivement et sans que ni l'un ni l'autre s'en rendit compte, sur le seuil du salon madame de Kelner tendait la main à Roland, qui lui disait :

— A demain!

Le lendemain en effet, à la même heure, il se présentait chez la baronne, puis le surlendemain, puis chaque jour. Nous ne voulons ni raconter ces entrevues, ni assister à ces tête-à-tête; franchissant la route d'un seul bond, nous transcrivons ici la lettre qu'au bout de deux semaines Roland écrivait au grand-duc, parti pour la chasse sur son domaine de Bierbricht.

« Cher prince,

« Pardonnez-moi ma mauvaise humeur et la rigueur que je vous ai tenue; je ne vous obéissais qu'à contre-cœur, et j'avais tort. J'ai toujours osé vous dire la vérité,

même quand elle pouvait ne pas vous plaire; vous ne m'accuserez pas aujourd'hui de me faire courtisan, si je vous dis que vous aviez bien raison. J'ai vu madame de Kelner, je la connais, je l'apprécie. Tout ce que vous m'aviez dit, tout ce que je taxais d'exagération est dépassé par la réalité. Aimez-la, moi je l'admire! Mes préventions se sont évanouies l'une après l'autre : quelle simplicité, quelle grâce mélancolique, et en même temps que de gaieté naturelle, que de naïve originalité, que de savante profondeur! Elle est au courant de tout, et, à propos de tout, elle émet les idées les plus singulières, mais les plus neuves et les plus fécondes, idées personnelles sur toute chose et sur tout sentiment : comme elle est complète, primesautière, confiante même dans ses défiances, mais combien elle a dû souffrir! J'étais loin de me la figurer aussi jeune, et cependant à certains moments elle m'a paru vieille par le regard, la douleur et la désillusion! La savoir aimée d'un homme jeune m'affligerait, et je ne conseillerais à personne de se prendre d'amour pour elle, car si elle a besoin d'affection, c'est d'une affection paternelle, je devrais dire maternelle. Aigrie, froissée comme elle l'a été, endolorie encore de ses dernières meurtrissures, ce qu'il lui faut c'est une tendresse constante, attentive, continue, qui veille sur elle comme auprès du berceau d'un enfant. Ce qu'elle demande, c'est qu'on l'apaise et qu'on la calme, qu'on la console et qu'on

panse doucement ses blessures encore douloureuses. C'est à la fois une jeune fille et une malade : elle a besoin de la sollicitude la plus dévouée, de l'affection la plus vigilante. Elle me paraît décidée à ne pas se remarier, et je considère pour elle cette résolution, si elle y persiste, comme un bonheur, car il me semble qu'elle a plus besoin d'amitié que d'amour. C'est une fleur dont beaucoup peut-être ont respiré le parfum, mais qu'un seul a dû cueillir. Enfin, c'est une nature de sensitive : elle redoute toutes les émotions ; l'émotion, quelle qu'elle puisse être, lui est funeste, fatale même. Cette nervosité s'est, chez elle, développée à ce point qu'elle ressent le contre-coup de tous les ennuis de son intérieur, difficultés intimes, querelles entre ses domestiques, intrusions étrangères ; que le ton s'élève, que les voix se fassent entendre sur un diapason inaccoutumé, ses nerfs en sont ébranlés, elle reçoit une commotion soudaine et la voilà malade pour toute la journée. Toutes ses forces, toutes ses facultés se sont développées dans la lutte et elle leur a fait atteindre les dernières limites de la tension ; les crises, les émotions violentes ont déterminé en elle une surexcitation malade qui ne peut être guérie, traitée même, que par les soins attentifs, les ménagements discrets de tous les instants. Si elle est restée parmi nous, si elle passe à Freiberg les premiers temps de son deuil, en dépit des graves intérêts qui la

réclament à Bruxelles, n'attribuons pas cette détermination à ses préférences pour notre petite ville, au besoin de ne pas nous quitter ; ne nous faisons pas d'illusions, Altesse, son départ n'est que retardé, mais elle le retardera autant que possible, tant elle redoute ce qui l'attend là-bas, tracasseries, ennuis, affaires, visites à recevoir, bruits du monde, échos des bavardages, des calomnies et le reste... Ne soyons pas fiers de la garder encore, nous ne sommes en rien et pour rien dans ses résolutions. Ce qui domine en elle, c'est le besoin de repos !

« A vingt-six ans, elle paraît en avoir dix-huit à peine, et cependant elle est fatiguée, découragée, indifférente, comme on peut l'être à quarante ans. Ajoutez à cela, comme charmant contraste, une naïveté d'enfant, une candeur de pensionnaire ; elle se dit défiante, elle croit sincèrement l'être, et pourtant rien ne serait plus facile que de la tromper ; mais ce serait une bien mauvaise action et je mépriserais celui qui essaierait d'abuser de la confiance, de la crédulité, de la soif de bonheur tranquille que rêve cette jeune femme, si cruellement éprouvée au début de la vie : car ce serait le fait d'un malhonnête homme !

« Mais je veux résumer en deux mots l'impression qu'elle m'a faite : c'est une femme qui doit savoir résister dans sa faiblesse et qui pourrait succomber dans sa force. Vous voyez, cher prince, que j'ai scrupuleusement tenu

ma promesse en vous entretenant aussi longtemps de madame de Kelner. Ne m'en sachez pas trop gré, cependant, je trouve un grand charme à m'occuper d'elle ! mais cela ne m'empêche pas de penser à vous et de vous souhaiter les plus belles chasses que vous ayez pu rêver. Amusez-vous bien et soyez sage, vous m'entendez ! J'écris à mon enfant, à mon ami plus qu'au prince, et c'est pour cela que je clos ces lignes par notre formule d'autrefois.

« Vale et me ama ,

« ROLAND. »

Après la lecture de ce message, le grand-duc fut quelques instants soucieux ; il voulait bien ramener Roland à son opinion sur le compte de Louise, mais il lui sembla que son enthousiasme était trop prompt et affectait trop de vivacité. Il réfléchit cependant que Roland avait dû le comprendre et le deviner. Tant d'années passées dans les meilleurs rapports d'affection, de quasi-fraternité, rendaient impossibles tout malentendu, toute méprise. Roland admirait Louise, mais c'était, bien certainement, au nom et pour le compte de Son Altesse. Cela une fois convenu, et fermement bien arrêté dans son for intérieur, Amédée XIII reprit mélancoliquement ses rêves dans les brouillards du matin.

Pendant ce temps-là Roland et madame de Kelner se voient tous les jours ; on cause un peu déjà de cette inti-

mité nouvelle, mais ils ne s'en inquiètent guère, et les suppositions, les bavardages, les calommies même, n'arrivent pas jusqu'à eux. Entre ces deux natures élevées, loyales, faites pour se comprendre, et dont tous les sentiments sont les mêmes, qui s'entendent sans se parler et qui, lorsqu'elles se parlent, mettent souvent tout un poème dans un mot, je ne jurerais pas que, dans ces entrevues quotidiennes, il ne soit absolument question que du grand-duc : on en parle bien quelquefois, surtout lorsque Roland raconte à la jeune veuve son enfance studieuse, son adolescence sévère, ses succès au début de la vie, enfin toutes ses affections concentrées sur cette tête blonde, qui fut pendant de longues années le fils de son cœur, pour devenir plus tard son frère et son souverain.

Chaque fois que Roland écrit à son royal élève ou chaque fois qu'il le voit, il lui parle longuement de madame de Kelner et lui dit qu'il n'a jamais manqué l'occasion d'être son fidèle interprète auprès d'elle. Il n'ajoute pas cependant qu'on ne le met en tiers, dans la conversation, que d'une façon incidente ! Pourquoi ? demandez à Roland qui n'a jamais pu mentir ! Qu'on ne croie pas, du reste, que M. de Tauchnitz et madame de Kelner s'occupent uniquement d'eux-mêmes dans cette intimité qui chaque jour fait un pas. Jamais ils n'auront la pensée qu'un autre sentiment, sous le masque de l'amitié fraternelle, puisse se

glisser dans leur tête-à-tête. Leurs entretiens roulent sur l'art, le progrès, l'amélioration sociale, sur toutes les grandes questions qui intéressent l'humanité. Soyons sincère cependant. Lorsque Louise reçoit Roland dans son cabinet ou dans la serre, les entretiens sont moins graves et la causerie remplace les dissertations. Ils éprouvent tous deux un plaisir enfantin, devant le jouet mécanique dont le ruisseau coule et les oiseaux chantent. Ils règlent les jets d'eau, taquinent le perroquet, écoutent la volière harmonieuse, et ce sont des joies soudaines, des éclats de rire francs et sonores dont se croyaient incapables, hier encore, cet austère savant et cette jeune veuve explorée. Je le répète, rien de personnel ne s'est glissé dans cette intimité qui semble être devenue une nécessité pour tous les deux. De quelque nom qu'on appelle la force qui les pousse à se revoir, elle n'en est pas moins impérieuse, irrésistible. Aussi Louise éprouva-t-elle une réelle douleur, un jour que l'heure de la visite quotidienne sonna, sans qu'on vint lui annoncer Roland. Debout près de la fenêtre, elle regardait sur le quai les voitures, sans les voir, attendant celle qui devait s'arrêter à la grille de l'hôtel, lorsqu'elle vit se diriger vers le perron un domestique portant la livrée du prince.

La lettre apportée est remise à madame de Kelner. Elle est de Roland ; la voici :

« Chère, bien chère enfant,

« Je reçois une dépêche qui m'annonce que ma mère est gravement malade ! Je n'ai pas même le temps d'aller vous dire adieu. Le devoir commande. Suppléez, par la pensée, à tout ce que pourrait et voudrait dire le plus sincère et le plus dévoué de vos amis.

« ROLAND. »

Après avoir lu cette lettre, Louise se laisse tomber machinalement sur un fauteuil, et porte ses deux mains à son front.

A quoi pense-t-elle ?

II

Une double passion.

Roland a quitté Freiberg.

Le grand-duc est de retour : la gentry freibergeoise est en émoi, depuis qu'on sait que Son Altesse a définitivement quitté le deuil, et qu'il se prépare une série de brillantes fêtes. La ville et la cour semblent, mieux que jamais, piquées de la tarentule. Cette perspective de valse et de cotillons sans fin fait battre bien des cœurs, sourire bien des lèvres, et agit déjà toutes les jambes.

Freiberg a retrouvé ses meilleurs jours, on y cause, on calcule, on projette. Le prince lui-même semble avoir pris une physionomie nouvelle : sa gaieté inaccoutumée, l'épanouissement de sa figure, la cordialité de ses manières paraissent du meilleur augure, mais en même temps éveillent la curiosité publique et servent de texte à des rumeurs discrètes d'abord, mais bientôt pleines de suppositions singulières. Par quel miracle Son Altesse a-t-elle changé si subitement ? et, la cause même trouvée, quels seront les effets de cette transformation ? Que signifie ce bouleversement ? que promettent ces programmes de fêtes solennelles ? Amédée XIII est-il définitivement consolé et va-t-il se remarier ?... Dans ce cas, qui va-t-il épouser ? et les langues de marcher.....

L'absence de Roland n'est guère remarquée à Freiberg. Madame de Kelner seule pense constamment à lui, car son départ a laissé un grand vide dans son existence ; elle s'était si bien accoutumée à le voir tous les jours. La séparation n'est cependant pas entière, Roland écrit à Louise, et Louise lui répond régulièrement. Les quelques amis intimes, seuls admis encore chez la jeune veuve, sourient bien un peu en la voyant consulter la pendule du regard, à l'heure du courrier. Le marquis de Benfeld hoche la tête lorsqu'il trouve madame de Kelner une lettre à la main, qu'elle lit ou relit quelquefois avec émotion, avec attention toujours ; mais ils connais-

sent trop bien leur amie pour supposer, même un instant, que cette correspondance, attendue et lue avec avidité, soit autre chose qu'un échange de sentiments élevés, de pensées graves, d'aspirations généreuses. Ce qui les étonne, et pique leur curiosité, c'est la vivacité inaccoutumée de la baronne, en ces occurrences, quand ils l'ont toujours connue si calme, si réservée, si sereine.

Vous eussiez bien étonné Louise et Roland en leur disant, ou leur faisant même entendre qu'un sentiment autre qu'une sympathie réciproque, qu'une estime fraternelle les avaient rapprochés et dictait leur correspondance. S'ils aimaient, c'était assurément à leur insu. Du reste, ces lettres qui faisaient la joie de Louise et que Roland comptait comme un averse son trésor, auraient pu être lues tout haut et par tout le monde. Roland donnait régulièrement à son amie des nouvelles de sa vieille mère, dont la santé se rétablissait lentement; il lui parlait de cet intérieur calme et patriarcal, où il se recueillait et pensait à elle. Les mêmes sujets élevés et sérieux, qui naguère défrayaient leurs conversations, se retrouvaient sous sa plume. Tantôt il abordait un point controversé d'esthétique ou d'économie sociale, tantôt il l'encourageait dans ses persévérantes études, lui conseillait les lectures sévères qui conscient l'âme et fortifient l'esprit. Louise le suivait volontiers sur ces divers terrains, appréciait, discutait elle-même avec sa rectitude

et sa logique ordinaires, abordait parfois de nouvelles questions et ne parlait d'elle-même que d'une façon incidente. Chacune de ses lettres eût pu passer pour une page détachée de son album.

Certes, il ne serait pas sans intérêt de reproduire ici dans son entier ce curieux échange de sentiments impersonnels, d'aspirations généreuses, d'utopies sociales et de nobles élans; mais l'espace nous manque, et l'action de notre fable nous entraîne en nous limitant. Nous citerons seulement quelques extraits des lettres de madame de Kelner, parce qu'elle s'y trahit tout entière.

..... « Je viens de lire, mon ami, les lettres inédites de Goëthe dont les manuscrits vous ont été communiqués par la Bibliothèque de Berlin; je vais tâcher de vous prouver que j'ai fait des progrès, et que j'ai profité des leçons d'allemand que vous m'avez données, en essayant de traduire, pour vous, les deux premières. Elles sont adorables et m'ont fait un vif plaisir. Ce sont bien les impressions d'un jeune homme ardent et mélancolique : le poëte s'y révèle déjà, et la jeunesse de Goëthe s'y résume tout entière.... Ah! que je vous sais gré de m'avoir donné le goût de cette littérature allemande, d'un charme si pénétrant, et de m'avoir fait connaître Goëthe, dont, plus tard, j'apprécierai mieux encore les beautés, mais dont le sentiment et la délicatesse infinie m'émeuvent et me touchent. Vous aviez raison, madame

de Staël n'exagère rien quand elle exprime si chaleureusement son enthousiasme pour cette brumeuse Allemagne, où la fantaisie et le rêve poétisent le ciel, idéalisent la vie; car les mœurs sont douces, les mains loyales, les cœurs ouverts, dans la patrie de Marguerite, de Charlotte et de Dorothée. Vous le savez, mon ami, j'aime mon pays, j'ai le respect et l'affection du sol qui m'a vue naître, je ne renie pas ma chère Belgique, et quoique, d'ailleurs, vous m'ayez plus d'une fois reproché d'être trop Française d'esprit et de cœur, j'ai pour l'Allemagne des sympathies toujours grandissantes, et je finis par me convaincre, que c'est l'Allemagne qui représente aujourd'hui les espérances et l'avenir de l'Europe..... »

Les lettres de Roland, plus graves encore, étaient pleines d'affectueux conseils, de vues élevées, d'appréciations littéraires et politiques. Mais, sans le savoir eux-mêmes, ils ne s'écrivaient pas leur pensée tout entière, et entre les mots les plus indifférents que traçait froidement leur plume, le sentiment intime, ignoré, protestait quelquefois et se trahissait par une échappée soudaine, comme l'ardeur du coursier qui se dérobe à la contrainte, et dans une minute d'indocilité révèle la pureté de sa race.

Puis, un autre jour :

« Je vous ai déjà bien regretté, mon ami ; aujourd'hui je suis dépitée de votre absence, j'ai une grande,

grande nouvelle à vous apprendre, et j'aurais aimé que vous fussiez ici pour partager ma joie. Devinez un peu ce que j'ai à vous dire; cherchez bien.... Un héritage? Cela me rendrait-il joyeuse? Un elzévir que m'aurait apporté Mattéus? A quoi bon? vous n'êtes pas là pour compter avec moi les fautes typographiques qui en font l'authenticité... Rien de tout cela. Le *cactus mirabilis* est en fleurs; oui, le cactus dont vous m'aviez tant de fois parlé, à propos duquel vous m'avez compté tant de merveilles; ce *phénix* des orchidées, qui ne fleurit qu'une fois en cent ans! Il s'est épanoui tout à l'heure dans ma serre, et vous n'êtes pas là... Ce matin, Berthe est entrée dans ma chambre plus tôt qu'à l'ordinaire et m'a réveillée de meilleure heure, un peu brusquement même, et comme je l'interrogeais sur son air effaré, gros de mystère, elle m'a dit seulement :

« — Que madame s'habille, bien vite, bien vite, et madame verra.

« J'ai passé à la hâte un peignoir et j'ai jeté un mantelet sur mes épaules; j'ai suivi ma femme de chambre. A travers les appartements du rez-de-chaussée, elle me conduisit à la porte de communication de la grande serre, où m'attendait, bonnet à la main, mon vieux Baptiste, le jardinier de ma mère, un artiste, qui aurait pu être une des illustrations de l'horticulture européenne, et qui, s'il s'en fût donné la peine, ou en eût trouvé l'occasion,

eût gagné plus de médailles à ses maîtres que tous les jardiniers de Rocquencourt n'en ont offert à madame Furtado. Dès le seuil, je me sentis prise d'une sorte de vertige : un parfum inconnu, subtil, pénétrant, m'arrivait aux narines et me montait au cerveau. Ce n'était ni la vanille, ni la rose, ni la senteur des seringas, ni l'odeur des jasmins ; c'était quelque chose de nouveau, d'irritant, d'enivrant, d'assez semblable aux parfums que rapportent de Constantinople, sinon les touristes, du moins les habitués du palais de Sa Hautesse le sultan. Je me défendais mal contre cette impression inattendue, lorsque j'entendis Baptiste me dire :

« — Madame sait que le cactus est fleuri ?

« — Quel cactus ?

« — Le grand, l'unique, le *cactus mirabilis*, celui que Son Altesse a envoyé à madame si bien emballé et auquel nous avons donné la place d'honneur dans la serre chaude. J'avais bien vu que le bouton grossissait hier et que les pétales tendaient à s'ouvrir, mais je n'y croyais pas ! Une fleur fabuleuse, qu'on ne voit qu'une fois en cent ans ! Aussi j'ai voulu que madame fût la première à l'admirer. J'ai fermé hermétiquement la porte hier soir, pour que mes garçons ne pussent entrer, et ce matin, lorsque j'ai vu de loin la corolle épanouie, je me suis bien vite retourné, j'ai mis les verrous et je suis allé prévenir

mademoiselle Berthe pour qu'elle le dise à madame... Madame est-elle contente? Elle aura les prémices de son *cactus*.....

« Vous dire l'émotion que me causa le petit discours de mon vieux serviteur est chose impossible, je ne saurais vous l'exprimer, mon ami; l'éclosion du *cactus mirabilis* ne sera pas stérile pour lui, je lui donnerai cent florins... oui, cent florins (ne riez pas!), non-seulement pour le procédé de culture artificielle auquel il a contribué de tous ses soins intelligents, mais aussi et surtout pour la délicatesse dont il a fait preuve en me réservant la première vue, la première jouissance de cette merveilleuse éclosion. J'ai toujours considéré mes serviteurs comme des membres de ma famille, et je les ai traités comme tels; mais, si tant est qu'en agissant ainsi j'aie fait plus que mon devoir, j'en suis bien récompensée aujourd'hui. L'attention délicate de Baptiste m'a touchée droit au cœur, et je veux l'en remercier le plus généreusement possible. J'ai fait mieux déjà. Je lui ai tendu la main, à ce brave homme. Et vrai! malgré son âge et la distance de rang qui nous sépare, je crois que je l'aurais embrassé volontiers, tant je me suis trouvée heureuse, enchantée et surprise!

« Nous sommes passés de la serre tempérée à la serre chaude, et je me suis trouvée en face de la merveille, née

chez moi, j'ose presque dire pour moi. Ici le mot merveille n'est pas du tout une exagération de langage.

« Figurez-vous un petit vase de Chine surmonté de palmes blanches; un calice doré, couronné de pétales vaporeux, transparents, lisses comme le satin, drus et droits comme des fûts de roseaux. Un véritable nid pour les péris de l'Inde! Ajoutez le parfum étrange, exceptionnel, enivrant, dont je vous ai parlé tout à l'heure, que j'ai respiré même avant d'entrer, et dont mes cheveux et ma robe me semblent avoir conservé trace....

« Que n'étiez-vous là, près de moi?

« Serpette en main, Baptiste se disposait à trancher la branche épineuse et allait cueillir la fleur qu'il voulait porter dans mon salon; mais je m'y suis bien vite opposée.

« La fleur centenaire ne vit qu'un jour; elle naît avec le premier rayon du soleil et se fane à son coucher; pourquoi l'arracher à sa tige et ne pas la laisser mourir dans son éphémère splendeur? Royauté passe, dit-on; je veux respecter la royauté de la fleur! Bien plus, je veux lui rendre hommage et je reviendrai tantôt lui porter mon tribut d'admiration en recevant ses effluves parfumées...

« Pourquoi n'êtes-vous point ici pour partager avec moi cette contemplation?

« Mais, c'est assez vous parler de fleurs et de surprises

domestiques ; j'ai fort envie de vous dire avec un de vos poètes préférés :

..... *Paulo majora canamus !*

« Savez-vous bien que je deviens Allemande, mais Allemande pour tout de bon. Renier sa nationalité n'est jamais chose dont on puisse se vanter, et cependant je suis sur le point de le faire (en esprit, bien entendu), tant, grâce à notre intimité, j'ai découvert de charmes et de prestiges à ce brumeux pays, si peu connu, si incomplètement apprécié du reste de l'Europe, et que seuls savent bien chanter les poètes nationaux. Vous êtes Allemand, Roland, et je vous en félicite. Chez vous, au moins, la vie n'est point toute en dehors ; vous avez su conserver les saines et saintes traditions de la famille, le culte de la poésie, l'amour sincère des bonnes et grandes choses, de la patrie, de l'honneur, de la loyauté. Le drapeau national et le foyer domestique vous unissent et vous rassemblent au faisceau commun. Chacun apporte sa branche et son effort.

« Cependant entendez-moi bien ; par le mot monde, je n'entends pas la société dans laquelle gravite notre existence sociale ; j'en respecte les exigences sans les accepter toujours. Je suis indulgente pour ses faiblesses et ses travers, sans épouser ses rancunes. Le monde éveille en moi une idée tout autre ; je donne à ce mot, ainsi que

Fontenelle, une acception plus large, plus générale; je veux qu'il dise tout ce qu'il veut dire : pour moi, le monde allemand ne personnifie ni les salons de Vienne ni la cour de Berlin, ni l'aristocratie de Freiberg, ni rien de semblable; c'est l'Allemagne tout entière, avec les éléments qui la constituent et en font un corps; c'est ce ciel gris, zébré de lumineuses échappées, dont les brouillards me laissent voir comme dans un kaléidoscope les légendes qui ont bercé mon enfance; c'est cet amour constant de l'étude, de la science, cette persévérance infatigable, ce culte éternel de l'art, cet esprit avide de recherches, cette intuition pratique féconde en découvertes, en applications merveilleuses; ce sont les fastes de la philosophie, de la littérature, les fleurs parfumées de cette poésie rêveuse, qui va de Klopstock à Ruckert; c'est le progrès qui marche d'un pas égal, sans un seul temps d'arrêt, sûrement et vers un but déterminé. Ce que j'aime surtout du monde allemand, c'est l'unité dans la diversité des races, des tempéraments et presque des nationalités. J'admire ces mœurs patriarcales, cet amour de la famille, ces principes d'ordre, ce respect de l'autorité, cette liberté sagement réglementée, qui partent du foyer domestique pour rayonner aux premiers échelons de l'échelle sociale, et qui feront, dans un prochain avenir, de l'Allemagne, sinon la plus brillante, du moins la plus forte, la plus unie, la plus puissante, la première des nations de l'Europe, en un

mot. Vous dire que dans mon isolement je n'ai pas songé bien des fois aux boulevards ou au bois de Boulogne de Paris, aux parcs de Londres et de Bruxelles, que je n'ai pas vu souvent, par la pensée, les splendides équipages passer au galop, les jeunes et belles ladies, les élégantes Parisiennes à pied, étalant les hardiesses de leurs toilettes excentriques et piquantes, que je n'ai pas soupiré, non, je ne le puis, ce serait farder la vérité. Mais aussi, lorsque de ma fenêtre, ici, à travers la grille du jardin, je voyais passer une famille de bons bourgeois, calmes, phlegmatiques, simplement vêtus, respirant la santé, le bonheur, le père fumant sa longue pipe de porcelaine, la mère jeune encore, suivant d'un œil ému les deux blondes fillettes qui marchent devant elle, la main dans la main, babillant comme des oiseaux printaniers, mes souvenirs et mes regrets se sont bien vite envolés; je me suis senti un poids de moins sur le cœur, mon esprit s'est trouvé rafraîchi, et je me suis répété que si le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur (*initium sapientiæ timor Domini*), la source et la garantie du bonheur pour les nations comme pour les individus, *c'est la famille !*

« Ouf ! J'espère que je ne vous ai pas marchandé les pages aujourd'hui ; suivez mon exemple, cher Roland, et ne comptez pas les lignes. A demain.

« LOUISE. »

Louise à Roland.

« Enfin, j'ai pu aujourd'hui terminer quelque chose : vous savez assez, mon ami, ce que sont les affaires et les hommes d'affaires surtout, pour que je n'aie pas besoin de vous expliquer ma joie en présence de ce premier résultat. M. de Kelner m'a laissé sur les bras bien des ennuis, et j'ai un grand mal à voir clair dans cette bouteille à l'encre. Enfin m'y voici et le plus fort est fait : sept mois se sont écoulés, et il n'a pas fallu moins que ce laps de temps pour arriver à me débrouiller un peu. En sera-t-il de même par la suite ? Je ne puis cependant prolonger mon séjour en ce pays, et mes intérêts réclament ma présence en Belgique. J'ai beau remettre de jour en jour, il faudra toujours que j'en finisse, et puisqu'il faut en venir au départ, j'aimerais mieux la suppression de tous ces retards. Vous savez de quelle façon sommaire je procède, une fois ma résolution prise ; eh bien ! étant bien décidée à partir, je remets tous les jours à demain. Pourquoi ? Ce n'est pas que j'aie été heureuse à Freiberg ; loin de là, et pourtant vous ne pouvez vous imaginer combien il m'en coûte de partir et de me séparer de tout ce qui m'entoure, choses et gens. J'ai peu d'amis, mais c'est à cause même de leur petit nombre que je les apprécie et les aime mieux.

« Mes serviteurs font partie intégrante de la famille, et il me semble que chacun des meubles de mon apparte-

ment emportera une parcelle de moi-même. Je me suis penchée tant de fois sur mon bureau, qu'il doit conserver trace de ma petite personne; mes sièges sont faits à ma taille et mes meubles semblent connaître mes habitudes : on dirait qu'ils viennent au-devant de ma pose favorite. Sous quels doigts résonnera mon piano habitué à mes mains ? Qui portera des biscuits à mon ara ? Qui veillera à ce que mes oiseaux aient toujours du mil et de l'eau fraîche ? Qui émondera mes rosiers ? Quels yeux étrangers verront éclore les merveilles de mes serres et les fleurs de mon jardin ? En quelles mains tomberont toutes ces choses, dont j'ai la faiblesse de me croire l'âme et la vitalité ? Et mon pauvre chat, cet égoïste que j'ai tant gâté et qui ne m'aime guère, après avoir dormi sur la soie et le velours, ira-t-il, moi partie, mourir de faim et de misère sur un toit inconnu ?... Pourtant Spindler, avec cette intelligente et prévoyante amitié que vous lui connaissez, est déjà allé au-devant de mes inquiétudes et de mes susceptibilités ; il a parlé de ma maison et de mon prochain départ au ministre de Hanovre, qui ne serait pas éloigné de m'acheter en bloc ce cher mobilier.... Le malheur est que, moi, la femme des prompts décisions, je ne suis pas encore décidée. Il faudra bien cependant que j'en finisse et que je m'occupe de ces ennuyeuses affaires..... Le plus tard possible, par exemple.

« Je ne me dissimule pas que mon séjour prolongé ici, dans la solitude, alors que je me refuse à toute distraction et que je ne reçois aucune visite, peut prêter à bien des commentaires ; mais mon esprit habite, vous le savez, des sphères plus élevées, et je prends peu souci de ce qui se fait et se dit autour et au-dessous de moi. Ce n'est donc pas là un motif qui puisse précipiter ma décision : la seule influence qui me déterminera c'est la vôtre, mon ami ; donnez-moi donc un bon conseil et dites-moi, avec votre franchise habituelle, comment agir sans faire absolument litière de mes goûts, de mes souvenirs, de mes attachements. Répondez-moi vite et conservez-moi toujours votre bonne amitié.

« LOUISE. »

Quelques jours après cette lettre, un chambellan se présentait officiellement de la part de Son Altesse le grand-duc à l'hôtel de Kelner, et demandait des nouvelles de la baronne, en sollicitant en même temps, pour le prince, l'autorisation de venir faire une visite à la jeune veuve. Il sembla à Louise qu'un vent funeste, précurseur de l'orage, une *mal' aria* soudaine, venait troubler la tranquillité de son intérieur, et que le messenger du prince pourrait bien être un messenger de malheur. Aussi songea-t-elle tout d'abord à décliner l'honneur de la visite grand-ducale. Il lui en coûtait trop de laisser ainsi troubler sa chère solitude : avec la réflexion cependant, elle se con-

vainquit que, M. de Kelner étant mort depuis plusieurs mois déjà, sa retraite prolongée pouvait passer pour de l'affectation ou un excès de pruderie. D'ailleurs, si le grand-duc demandait à la voir, sachant qu'elle ne recevait personne, c'est qu'il avait à l'entretenir de choses importantes. Elle ne pouvait, sans inconvenance, refuser sa porte à Son Altesse, qui l'avait toujours comblée d'égards, de prévenances, de témoignages de considération. Les conseils de la raison étaient toujours ceux qu'écoutait le plus volontiers la jeune femme ; aussi se décidait-elle, non sans protester intérieurement, à répondre qu'elle aurait l'honneur d'attendre le prince le surlendemain, à la fin de la matinée.

Le chambellan parti, elle soupira longuement et s'abandonna à une mélancolie encore plus profonde. Elle se sentait inquiète, triste ; les plus étranges pressentiments commençaient à l'assaillir !

Quant à S. A. S. Amédée XIII, la réponse de la baronne fut loin de l'attrister, à en juger par la bonne humeur dont il fit preuve toute la journée. Avenant avec tous, accordant tout ce qu'on lui demandait, enjoué dans son intimité, il jouait au naturel le double rôle du prince Charmant et du prince Fortuné ! N'est-ce pas la loi du monde, après tout ? Ce qui attriste les uns ne fait-il pas le bonheur des autres !

L'amour d'un prince.

Le soleil s'est levé radieux et promet à Freiberg une belle journée. S. A. S. le grand-duc Amédée XIII, à son tour, sort de son appartement, le sourire aux lèvres et le front plein de sérénité. Le prince est joli garçon et, par son aristocratique tournure, il rappelle deux princes regrettés en Europe : le duc d'Orléans et le prince Albert. Pourquoi accueille-t-il avec tant de bienveillance toutes les

demandes qui lui sont adressées les suppliques mises sous ses yeux. Son Altesse expédie avec une certaine hâte les affaires courantes, appose les signatures indispensables, prévient qu'elle ne déjeunera pas, demande seulement une tasse de thé, et donne l'ordre de seller deux chevaux. Le prince sortira sans suite, escorté d'un seul piqueur. Puis, lorsque le chambellan de service est venu le prévenir que ses ordres sont exécutés, Son Altesse prend lestement son chapeau et descend le grand escalier du palais en fredonnant le *brindisi* de *la Traviata*. Le prince est excellent cavalier. Le cheval qu'il va monter semble impatient et fier, il hennit, piaffe, fait des courbettes, et lorsque son maître s'est élancé en selle, avec autant de grâce que pourrait le faire le plus émérite sportsman, il part au grand trot, soulevant un nuage de poussière. Son Altesse suit le chemin sablé qui côtoie la rivière, et passe devant l'hôtel de Kelner. Un instant le grand-duc paraît vouloir s'arrêter, il a modéré l'allure de son cheval, mais après une courte hésitation il consulte sa montre et poursuit sa route.

C'est vers le bois voisin qu'il dirige sa promenade matinale. Dès qu'il a pénétré sous les ombrages épais, il laisse flotter les rênes sur le cou de son cheval et s'abandonne à sa rêverie en jouissant des charmes de la matinée. Tout semble joyeux dans la nature, depuis le rayon de soleil qui filtre à travers les branches, jusqu'aux ciga-

les et aux grillons qui frissonnent dans l'herbe. Les environs de Freiberg sont d'ailleurs délicieux, à cette heure de la journée, et rien ne peut donner une idée de leur aspect calme et poétique; l'air est imprégné de senteurs pénétrantes, les bruits lointains qu'apporte le vent sont autant d'échos harmonieux, et les vapeurs légères qui couronnent le gazon, encore mouillé de rosée, affectent les formes les plus bizarres et les plus gracieuses. Tous les sens sont doucement caressés : il fait bon vivre ! C'est sans doute ce qu'éprouve et pense le prince, car son front est serein, son œil brillant, sa lèvre souriante. Il descend de son cheval, que prend en main son piqueur, et se met à marcher allègrement sur le revers du chemin, coupant avec sa cravache, qu'il fait siffler, les petites branches qui dépassent la charmillle. Tout à coup il s'arrête et se penche vers une petite fleur blanche qu'il a aperçue dans l'herbe : c'est une pâquerette; il la cueille délicatement, puis, après avoir un peu hésité, il l'effeuille lentement, s'arrêtant à chaque pétale. Sans doute, la marguerite a répondu selon ses vœux, car une légère rougeur a coloré son visage, et c'est d'un pas plus joyeux encore qu'il se remet en marche.

Le prince se promène ainsi, seul, pendant assez longtemps; enfin il remonte à cheval et reprend le chemin de la ville. Arrivé devant l'hôtel de madame de Kelner, il s'arrête, renvoie ses chevaux et sonne à la grille.

Les portes s'ouvrent bien vite et le prince est introduit au salon, où la maîtresse de la maison ne se fait pas attendre. Le costume de veuve sied à merveille, nous l'avons déjà dit, à madame de Kelner, et sa pâleur inaccoutumée lui donne un nouveau charme. Le grand-duc s'est avancé vers elle, et sans lui laisser le temps d'achever sa révérence, lui prend une main que Louise s'empresse instinctivement de retirer, pas assez vite cependant pour empêcher Son Altesse d'y poser respectueusement ses lèvres. C'est avec une certaine émotion que la jeune veuve invite son auguste visiteur à s'asseoir sur le divan jaune que vous connaissez, dans le grand salon. Elle s'y place elle-même à distance.

Il se fait un silence qui, prolongé, deviendrait embarrassant.

Louise se hâte de le rompre :

— Vous avez vu, monseigneur, dit-elle, que je paye fidèlement mes dettes; votre nom a été un véritable *Sésame* pour votre ami, et les portes closes se sont ouvertes à deux battants pour lui. J'apprécie l'honneur que vous me faites aujourd'hui, je vous avoue le plaisir que j'éprouve à vous revoir; mais je tiens à constater que ma dette est payée et ma parole tenue; vous avez été, du reste, d'une exigence...

— Oh! madame! n'exagérez rien; d'ailleurs s'il y a eu

exigence de ma part, c'est votre faute. Admettons que cette grâce, je vous l'aie vendue, comme vous semblez le dire, je ne vous l'ai pas vendue trop cher en tout cas... La vie d'un homme ! c'est grave ! savez-vous ! j'ai dû transiger avec ma conscience de juge et mon devoir de prince.... mais pour vous que ne ferait-on pas ? A votre tour soyez bonne ! et permettez-moi de venir tous les jours et de vous dire....

La parole expira sur les lèvres du grand-duc ; il avait, en s'animant, levé les yeux sur le visage de Louise et l'avait trouvé empreint de tristesse et de sévérité, tandis que son doigt levé le menaçait d'un geste charmant mais plein de majesté.

— Ne vous fâchez pas, d'ailleurs, n'eussé-je pas acquis, conquis même mes droits... oui ! mes droits... sachez-le bien, je me suis convaincu depuis, que vous m'avez fait accomplir non-seulement une bonne action, mais encore un acte de justice. Votre protégé était plus égaré que coupable... Je suis heureux maintenant qu'il vive et...

— Et ?

— Et puisque vous me permettez de venir vous voir tous les jours....

— Mais non ! mais non ! pas tous les jours, il n'a jamais d'abord été question de vous....

— Pardon ! c'est la conséquence du traité, et puisque

je remplace Roland, comme il m'a remplacé, je dois venir vous voir tous les jours, et, n'osant vous apporter des bonbons que vous n'aimez pas, des fleurs que vous ne voulez pas recevoir, je vous réserve une surprise.

— Une surprise ?

— Devinez un peu ; mais non, j'aime mieux vous le dire tout de suite : j'ai signé hier, au conseil, la grâce complète et sans condition, de Franz. Cette grâce, la voici : j'ai donné l'ordre qu'on amenât chez vous, demain, le prisonnier, dans une voiture fermée, sans le prévenir de rien. Je vous ai réservé le plaisir de le surprendre... Puis... mais non, cela sera pour demain.

— Oh ! monseigneur !

— Vous le voulez ! voici sa nomination de garde sur mon domaine particulier de Rosnach, puis le titre de propriété d'une petite maison où il vivra dans l'aisance avec la mère de Berthe, puis quoi encore ? Ah ! un rouleau de deux cents florins pour le voyage et les premiers frais d'équipement, êtes-vous contente ?

— Je serais ingrate, si je n'étais pas émue et reconnaissante de votre affectueuse bienveillance, monseigneur.

— Affectueuse, vous avez bien dit, car c'est uniquement au nom de l'affection que je vous ai vouée, affection sincère, profonde, que j'essaye de faire un peu de bien.

Comme souverain, j'ai des devoirs, et j'ai pu y manquer en faisant grâce quand il fallait impitoyablement condamner. J'ai cédé, ou, pour mieux dire, j'ai transigé avec mon devoir, uniquement parce que vous l'avez voulu. Maintenant que je me suis convaincu de m'être, sur vos instances, engagé dans la voie de la vérité, en même temps que de la clémence, je pourrais m'en tenir au fait accompli. Si je fais plus, si j'essaye de réparer l'erreur de la justice humaine, c'est seulement pour vous être agréable, et je tiens à ce que vous vous sentiez la dispensatrice de ce qu'on appellera mes bienfaits... Car, en somme, que m'importent Franz et sa famille? A leur sujet, qu'ai-je à voir ou prévoir? J'ai usé de mon droit en faisant grâce, parce que vous m'en avez prié; mais je pouvais, je devais m'arrêter là... Si je dépasse les limites de nos conventions en vous parlant de vous et de moi-même....

— A quoi bon?

— Vous m'avez dit semblable chose déjà lorsque j'ai eu naguère la bonne fortune de vous rencontrer au chevet de la Wilhelmine : ce que je vous répète aujourd'hui en courant et au hasard, je vous l'ai déjà dit, mais ma pensée va plus vite que ma parole et mon cœur bat plus vite encore. Raisonons : ce jour-là vous pouviez avoir raison, mais aujourd'hui qu'un grand malheur vous a frappé, et que l'abîme qui nous séparait se trouve comblé, pourquoi ne me permettriez-vous pas...

Et le pauvre prince continuait ainsi, laissant échapper l'idée et se perdant à la recherche de l'expression : ses précautions le rendaient incohérent, sa franchise même tournait à sa confusion.

— Une dernière fois, Altesse !

— Laissez-moi, Louise.....

A cette appellation familière, Louise s'est levée et avec une dignité suprême qui lui donne l'air d'une reine, même en face du souverain, elle s'incline et répond d'une voix ri ste et grave :

— Je ne veux pas avoir à me méprendre sur les intentions de Votre Altesse. Il est impossible qu'elle ait voulu me dire des choses que la veuve du baron de Kelner ne doit pas entendre. Qu'il me soit permis de résumer en quelques mots notre situation réciproque. En échange d'une faveur insigne et dont je ne saurais assez vous remercier, vous m'avez demandé de rompre, pour votre ami, avec ma douleur et mon deuil, et d'ouvrir en sa faveur ma porte fermée à tous. J'ai tenu ma parole comme vous avez tenu la vôtre ; mais, pnisque vous voici de retour, et que dès la première entrevue notre entretien dévie, permettez-moi de rappeler à Votre Altesse, que le gazon n'a pas poussé encore sur la tombe mal fermée de mon mari ; on souvenir reste en tiers dans des entrevues que le

monde bienveillant de Freiberg ne manquera pas de qualifier de tête-à-tête...

— Loin de moi, madame, la pensée de vous offenser : tout le monde vous aime ici, pourquoi ne pas me laisser vous dire que je fais comme tout le monde ?

— Tout le monde ! ah !..... monseigneur.... vous plaisantez ! Si vous parlez de la population, il m'est doux de le croire ; mais si vous parlez de la cour ou des salons, j'y compte plus d'ennemis que d'amis.....

— Le peuple a raison, madame, et le prince vous envoie ce brevet de popularité que vous ont valu votre grâce et votre bienfaisance, mais ne vous fâchez pas, je vous le répète, c'est la dernière fois que je vous parle de cela, aujourd'hui du moins.... mais demain.

— Demain !.... je devrais...

— Vous devez, madame, me faire l'honneur de me recevoir, chose promise, chose due... Allons, ne prenez pas cet air sévère, je serai grave comme mon majordome, distrait comme votre ami Benfeld ; je casserai vos potiches, si vous voulez, je vous apporterai la chronique de la cour, de la ville et je tâcherai de ne pas vous parler de moi. Mais, de grâce, déridez-vous pour me dire au revoir et tendez-moi la main.

— Comme gage d'amitié, volontiers.

— Adieu donc ! et à demain... Mais vous me permettez de vous apporter un bouquet....

— Je ne connais qu'une fleur de deuil : la scabieuse, et je ne sache pas qu'il en existe à Freiberg.

— Qui sait ?

Le prince, après avoir salué respectueusement, au seuil du salon, madame de Kelner, descend rapidement le grand escalier et se jette précipitamment dans la voiture qui est venue l'attendre devant le perron. — Il étouffe, il sent déborder son esprit et son cœur ; — sur ses lèvres affluent tous les mots qu'il avait cherchés, — toutes les phrases qu'il aurait voulu dire ; — mais il est trop tard ! N'est-ce pas la loi de toutes choses ! hélas ?

Quant à Louise, elle rentre lentement chez elle, analysant mal les sensations auxquelles elle se trouve en proie. Elle était, de même que le prince, sous le coup d'une vive émotion. Le grand-duc n'avait point à s'interroger sur ses propres sentiments : il aimait ardemment, irrésistiblement madame de Kelner, et cela depuis longtemps, il le savait, mais il n'avait pas encore aussi bien mesuré l'autorité qu'avait prise sur lui cette passion, les profondes racines qu'elle avait jetées dans son cœur, pendant ces six mois entiers qu'il ne l'avait pas vue ; il avait fallu la présence de la baronne pour qu'il s'en rendit compte. Sa vue, le son de sa voix, après un intervalle aussi long,

avaient eu sur cet amour l'influence du premier rayon de soleil, du premier souffle de la brise matinale qui, après une longue nuit féconde, entr'ouvre la fleur en bouton. Toutes les ardeurs de sa jeunesse s'étaient réveillées, son âme s'épanouissait sous un souffle divin, et s'il avait le regret de n'avoir pas été aussi maître de lui qu'il l'eût souhaité, il emportait du moins une provision de joie et de bonheur, de souvenir et d'espérance. Quant à Louise, elle était loin de s'avouer qu'elle aimait ou qu'elle pût même jamais aimer le prince, et elle se plaignait intérieurement de cette intrusion amicale dans sa vie, de cette distraction apportée à ses chères habitudes de solitude et de recueillement ; mais, en même temps, elle se défendait mal d'une impression inconnue : elle éprouvait un vague malaise, et l'inquiétude succédait au malaise.

On ne joue pas impunément avec le feu, et les émotions vraies sont toujours contagieuses. L'explosion contenue de cette ardeur juvénile, respectueuse, chevaleresque et surtout sincère, l'avait enveloppée d'une atmosphère magnétique, dont, à distance, les effluves l'atteignaient encore.

Ce ne fut donc pas sans trouble et sans inquiétude qu'elle attendit ce lendemain qui ramenait le prince auprès d'elle :

Son Altesse ne se fit point attendre : midi n'avait point

encore sonné qu'elle se présentait suivie d'un domestique, portant un bouquet colossal de scabieuses, au milieu duquel s'épanouissaient deux mignonnes roses blanches, doubles pétales veinés de rose, de l'espèce la plus rare. Au seuil du salon, le prince prit lui-même le bouquet et 'offrit en souriant à madame de Kelner, venue au-devant de lui.

— Quelle folie ! monseigneur, d'avoir pris au sérieux mon caprice d'hier.

— Ce n'était point un caprice, mais un désir, et tous vos désirs sont des ordres pour moi.....

— Prenez garde que je ne fasse comme Peau d'Ane et que je ne vous demande des choses impossibles.... Au fait, non ! je ne vous demanderai plus rien, car vous êtes capable de faire des miracles.

— Des miracles ! je le voudrais.... mais....

— Ce bouquet n'en est-il pas un ?

— N'exagérez pas.

— Comment ! je n'exagère nullement. J'ai fait, il y a quelques jours, chercher dans Freïberg ces petites fleurs dont je désirais voir mes jardinières garnies ; pas un jardin, pas une serre qui ait pu m'en fournir une tige.

Le poète a dit :

Un regard de Louis enfantait des Corneille !

Vous, monseigneur, avez-vous le don et la puissance de faire éclore instantanément les fleurs ?

— Ne plaisantez pas, il n'y a rien de merveilleux en ceci : Freiberg, il est vrai, ne possède pas de scabieuses, mais je savais qu'à Rosnach il n'en manque pas, j'ai envoyé un exprès....

— A Rosnach ! à plus de vingt milles d'ici et en auss peu de temps !

— Les nuits sont fraîches et mes chevaux sont excellents, mais de pareils détails ne doivent pas vous occuper. Ce que vous me ferez grand plaisir... d'accepter, ce sont les deux petites roses que j'ai cueillies moi-même, à votre intention.

— Elles sont charmantes.

— Elles ont au moins le mérite d'être uniques : — c'est une nouvelle espèce greffée dans ma serre, l'unique pied vient de fleurir pour la première fois... vous avez les prémices de la *Ludovica Regina* !

— *Ludovica Regina* ! Louise Reine ! Quel singulier rapprochement.... c'est bizarre.....

— Eh quoi ! madame, vous changez de visage... aurais-je eu le malheur d'évoquer un pénible souvenir ?...

— Assurément non ; vous venez involontairement d'ou-

vrir le livre de ma vie à la page peut-être la plus extraordinaire dont je me souviene.... mais je m'y reporte sans chagrin... au contraire...

— Vous souriez ! à la bonne heure ; mais laissons ces fleurs.

— Du tout : votre bouquet a un double prix maintenant, et je vous remercie deux fois pour les deux premières fleurs de la *Ludovica Regina* ; n'est-ce pas ainsi que vous la nommez ?

— Ah ! madame, ne raillez pas, vous savez le latin sinon mieux, au moins aussi bien que moi... oui c'est Louise Reine, Louise la charmante, Louise la bien nommée....

— Pardon ! j'ai lu madame de Sévigné, et cette nouvelle aigrette d'épithètes n'a rien qui me flatte...

— J'ai parlé de la rose, sans amphibologie ; permettez-moi, maintenant, de vous parler de vous...

— Encore ?

— Sans doute... vous avez piqué ma curiosité et je suis curieux, mais curieux, comme une femme... Dites-moi, je vous prie, quel souvenir ces roses vous ont rappelé, à quel feuillet de votre livre intime j'ai, par mégarde, mis indirectement la main....

— A quoi bon ? il ne s'agit que d'un enfantillage.

— N'importe.

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie !

— Eh bien... on m'a prédit qu'un jour je serais Reine...

— Alors, comme Macbeth, vous avez vu les sorcières.

— Trois, ce serait trop dire, je n'en ai vu qu'une....

— Et elle vous a annoncé....

— Que je serais Reine, oui, monseigneur.

— ConteZ-moi donc cela, je vous en prie ; je suis Allemand, par conséquent j'aime le merveilleux, et, dans votre jolie bouche, je suis sûr que ce récit va prendre un nouveau charme ; d'abord votre sorcière était-elle jeune et jolie ?

— Pas du tout ; elle m'a semblé très-vieille et très-laide, mais d'une laideur qui ne manquait pas de majesté.....

— Très-bien ! nous sommes en pleine légende, alors. J'aurais regretté que la couleur locale eût fait défaut.....

— Ne riez pas, monseigneur, cette petite scène avait vraiment une couleur fatidique ; enfant, j'en ai été si vivement impressionnée, qu'aujourd'hui même je n'en parle pas sans émotion.

« Figurez-vous »

Et alors Louise commença le récit qu'on a pu lire en feuilletant son album. Sa parole, un peu hésitante d'abord, ne tarda pas à s'animer et à se colorer; elle campa ses personnages, donna aux détails du piquant et de l'imprévu, sut trouver un tour original et vif, si bien que le grand-duc, croyant assister à la scène même, voir apparaître la bohémienne avec ses deux enfants et entendre la fameuse prédiction, restait suspendu aux lèvres de la jolie conteuse. Puis, avec une volubilité qui ne lui était pas ordinaire, madame de Kelner se mit à causer de toutes choses, entraînant ou suivant son auguste visiteur sur tous les terrains, arts, sciences, poésie, théâtres, modes, chronique mondaine, bruits de ville et de cour, égrenant çà et là des aperçus pittoresques, des idées originales, de piquantes remarques, mettant tout un livre dans un mot, au rebours des gens qui ne mettent quelquefois pas un mot dans un livre, si bien que, malgré sa réputation de beau diseur, le prince, ébloui par ce feu d'artifice, n'arriva pas toujours à la réplique, et, tout yeux et tout oreilles, se borna à regarder et à entendre. Il n'est cependant si bonne musique qui ne finisse, si charmante compagnie qu'il ne faille quitter, et Louise, en jetant les yeux sur la pendule, ne put retenir une exclamation de surprise, voyant avec quelle rapidité les heures s'étaient envolées.

A regarder ces deux nobles natures qui se saluaient cérémonieusement, personne n'eût pu se douter du volcan intérieur qui, chez tous deux, menaçait de faire éruption. L'un et l'autre, chacun pour des causes différentes, avaient la fièvre. Si quelque Asmodée psychologue voulait en ce moment nous prêter sa béquille; nous aurions assurément double prétexte à une curieuse étude, en lisant dans leur cœur, en interrogeant leur âme, en scrutant leur conscience; mais, comme nous tenons à rester dans le domaine de la réalité, nous laissons les événements suivre leur cours.

III

Le roman d'une ambitieuse.

Les visites du grand-duc se succèdent sans interruption ; il serait oiseux de se mettre en tiers dans chacune de ces entrevues. Disons seulement que, de cet échange quotidien d'impressions, de sentiments, de pensées, naît bien vite une habitude chère à tous deux. Chaque jour, sans s'en rendre compte, Louise attend Amédée impatientement, et, lorsque, par hasard, le prince se fait un peu

désirer, elle le gronde doucement. De ces relations nouvelles, mais suivies, le monde jase bien un peu ; qu'importe ! ses bruits s'arrêtent au seuil de l'hôtel de Kelner, et, au surplus, le franchiraient-ils, qu'ils n'auraient pas le pouvoir de troubler la sérénité de Louise.

Quand, par hasard, ils ne pouvaient se voir, ils s'écrivaient : non pour se dire qu'ils pensaient l'un à l'autre, que l'absence ne les séparait pas, non pour causer de futilités, ou raconter la chronique des salons, les échos de la ville, les fantaisies de la mode : leur esprit et leur causerie planaient dans des sphères plus élevées, et je pourrais citer dix lettres du grand-duc, qui savait mettre sa grâce et son enjouement ordinaire au service des questions les plus sérieuses ; et d'autres où la plume de Louise abordait virilement les plus hautes régions de l'organisation sociale, et plaidait la cause des intérêts de l'humanité civilisée.

J'en cite une au hasard :

**La baronne de Kelner à S. A. R. le grand-duc
Amédée XIII.**

« Je reprends au dernier mot, monseigneur, notre conversation d'hier, et puisque vous ne viendrez pas me voir demain, je me réserve le plaisir de causer encore avec vous, même à distance...

« Sérieusement, n'avez-vous pas eu l'intention de vous moquer de moi lorsque vous m'avez quittée hier. Quoi ! c'est à moi, à une femme, que vous demandez des conseils, des plans sur l'amélioration sociale ! Moi ! dont vous souhaitez connaître les idées en fait d'administration et de gouvernement ! Allons ! le monde est à l'envers, et, comme on dit en France, c'est le curé qui consulte Gros-Jean !

« Or, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, de vous écrire même, que j'avais, que j'ai la plus profonde horreur pour tout ce qui touche à la politique : je ne m'en occupe guère et je n'en parle jamais. J'ai la conviction que la politique n'est pas le fait, l'apanage des femmes, et c'est cette idée qui m'a toujours tenue à l'écart et en dehors du rôle militant qui a pu m'être plus d'une fois offert. Je comprends Egérie, toute nymphe qu'elle ait passé pour être ; j'aime Agnès Sorel, et j'ai des sympathies pour Lavallière ; mais, madame de Maintenon et la princesse des Ursins m'inspirent la plus complète aversion. Cependant, prenez-y garde ! Altesse ! vous m'avez mise au pied du mur, et j'ai bien envie de vous faire repentir de votre imprudente invitation. Aussi bien, puisque je vais rester tout une grande journée seule à la maison, voulez-vous que je vous développe mes théories en fait d'administration et de gouvernement ? Vous me dites que j'ai trop d'imagination pour n'avoir pas déduit des con-

séquences, tiré des conclusions de tout ce que je vois et entends, de tout ce qui se passe autour de moi, du rapprochement que je dois faire du passé et du présent, pour n'avoir pas apprécié à leur valeur les choses et les gens. Si j'entre exceptionnellement dans cet ordre d'idées, croyez-le bien, c'est moins pour obéir aux ordres du souverain, que pour amuser et distraire le prince Amédée. Je veux vous montrer que la folle du logis n'est pas maltresse absolue chez votre humble servante, je vais vous parler raison en n'écoutant que [ma pensée et mon expérience (ne riez pas !). Si j'effraye vos scrupules, arrêtez-moi, repoussez ces pages ou cessez de les lire, mais ne vous plaignez pas ! Si je bouleverse l'ordre établi, si je sape par la base vos gothiques échafaudages, si je combats les préjugés et fais litière des idées ayant droit de coutume, vous êtes libre de me regarder comme une échappée de Gunzburg, d'accuser mon incohérence, mais vous n'aurez le droit de vous en prendre qu'à vous-même. Enfant terrible, je vais peut-être vous scandaliser ; c'est vous qui l'aurez voulu. Je commence par vous dire que je ne rêve pas la réalisation de mon royaume modèle. Lorsque j'en ai dressé le plan, je faisais un voyage au pays des chimères ; mais, si ce que je vais vous dire doit provoquer en vous un mécontentement, prenez que je n'ai rien écrit, et souvenez-vous surtout que je n'ai cédé qu'à votre insistance. Ne m'a.cz-

vous pas dit que vous aviez trouvé un charme à l'expression naïve d'idées hardies, étranges peut-être, mais venant de moi? Afin de vous ôter l'envie de me faire désormais semblable demande, je veux aller au fond des choses. Pour votre consolation, j'ajoute seulement d'avance, qu'à votre place (si j'avais l'honneur de m'y trouver), je suivrais probablement la route tracée et m'en tiendrais à l'ancienne ornière.

« Voici donc l'organisation de mon royaume imaginaire, ou plutôt de mes états réels, car, pour rendre la vérité plus acceptable et plus pratique, je veux lui donner une forme tangible, et, pour vous punir de votre imprudente curiosité, c'est votre souveraineté elle-même que je vais chercher à former, réformer ou déformer, comme il vous plaira.

« C'est donc le grand-duché de Freiberg que je prends à partie.

« Vous restez convaincu, prince, qu'en l'an de grâce 186..., tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les Allemands sont le peuple d'Europe le plus facile à gouverner, et vos sujets, en particulier, affectent des mœurs douces et faciles, qui vous permettent de régner comme vos prédécesseurs, sans inquiétude et sans effort. Vous êtes un heureux souverain!

« Vos États occupent un des premiers rangs parmi les États secondaires de la Confédération germanique, c'est un des trois grands-duchés d'Europe, classés immédiatement après les royaumes. Si vous n'êtes pas roi de nom, vous l'êtes de fait ; vous avez une armée, une assemblée législative, un ministère responsable, une magistrature organisée, des Universités célèbres, une Cour enfin, une vraie Cour, qui compte parmi les plus aristocratiques et les plus justement renommées, une Cour qui donne le ton et fait autorité. Vous avez, autour de votre trône, un corps diplomatique de troisième ordre, il est vrai, mais nombreux, complet et représentant tous les pays du monde. Tout cela est bien loin, je le sais, des splendeurs et de la puissance de la France, de la Prusse, de l'Autriche, de l'Angleterre et de la Russie ; mais c'est plus loin encore de la principauté de Gérolstein, qu'avait imaginé notre pauvre Eugène Sue. Vos ancêtres ont toujours porté le titre d'altesses royales ; ce titre, vous le portez. Toutes les alliances de votre famille sont souveraines ; tous les grands-ducs de Freïberg ont épousé des filles de roi ou d'archiduc. Si votre capitale n'a guère les allures des grands centres de population, des foyers dévorants de luxe et de progrès qu'on appelle Londres et Paris, c'est au moins une charmante ville, calme et sereine, à laquelle les mœurs et le caractère allemands donnent un cachet et un charme tout particuliers. Freï-

berg, pour être un peu en dehors du grand mouvement, n'en est pas moins une cité vivante, qui se plaît aux joies de l'intelligence, aux nobles plaisirs ; son Université est célèbre, même en dehors de l'Allemagne ; ses théâtres représentent journellement les chefs-d'œuvre de Schiller, de Goëthe et Mozart, d'Haydn et de Wagner. Son école philosophique est en renom, même après les Kant et les Leibnitz... Bref, c'est, dans de petites proportions, une ville type et modèle.

« De votre rang, de vos sujets, de votre cour, de votre capitale vous devez être fier, monseigneur ; mais, à ce sentiment, bornez-vous vos aspirations ? Songez-y bien, Altesse, dans notre siècle progressif, qui n'avance pas recule, et même alors que vous vous résigneriez à cette passivité indigne de vous et de votre royal mandat, jetez les yeux en arrière, et vous verrez bien vite la somme de bien qui peut émaner de vous.

« Etudiez mon royaume imaginaire, et vous y trouverez peut-être quelques idées fécondes, humaines (dans le vrai sens du mot) et surtout applicables.

« Freïberg, quoique constitué de longue date, est un pays neuf auquel on a conservé le système des vieux gouvernements ; c'est-à-dire la routine et la bureaucratie, deux erreurs que je rectifierai dans mes états : j'ai l'horreur

des budgétivores. Quelle est la population qui, voyant s'inaugurer un nouveau règne, ne se figure pas qu'elle va jouir de toutes les immunités possibles, et ne payer que peu d'impôts ? Au lieu de cela, l'imposition croît avec les besoins nouveaux. Sur trois millions d'imposables, deux millions neuf cent mille se sacrifient, s'épuisent et produisent au profit de cent mille privilégiés. — Question de budget !

« Dans ces conditions, l'État ressemble assez raisonnablement à un chemin de fer dont les machines seraient remplacées par des bœufs ; ou à un malade qui, ayant un membre gangrené, s'opposerait à ce qu'on le lui coupât. Ne vaut-il pas mieux aller à grande vitesse, couper dans le vif et sauver le malade ? Or, tout État dont les finances périssent est bien près de la décadence : la grande préoccupation des gouvernements est, doit être de l'arrêter à temps sur sa pente fatale. Tous se mettent en quête du remède, et, le plus souvent, le remède est pire encore que le mal. Ils inventent de nouveaux impôts ; or, je pense, moi, que la seule méthode qui puisse être appliquée, c'est la diminution des dépenses, je ne dis pas les économies, remarquez-le bien ! Tout royaume, tout grand-duché a des richesses, des ressources naturelles qu'il est facile d'exploiter et de mettre en produit : le tout est de trouver. Cherchons donc des moyens nouveaux. Sortons de l'ornière de l'habitude et de la routine, et, à toute l'adminis-

tration gouvernementale, appliquons courageusement la *Réforme*. De toute réforme, le but est d'arriver immédiatement et sans transition, comme sans transaction, au résultat désiré. Je m'explique : il faut arriver à la réduction des deux tiers du chiffre actuel des dépenses ordinaires, cinquante millions, au lieu de cent cinquante millions, à l'amortissement progressif de la dette publique.

« A l'impossibilité absolue de contracter une nouvelle dette publique.

« Les conséquences de cette réforme se révèlent d'elles-mêmes et n'ont pas besoin d'être signalées ; elles se résument par l'amélioration et le remède que j'ai signalés plus haut, c'est-à-dire par la réduction des dépenses.

« Le chef de l'État donnera le premier exemple de cette dernière mesure. Souveraineté oblige comme noblesse, et je me figure mal un prince couronné, dont les premières vertus ne seraient pas le dévouement et l'abnégation. Il existe certainement, en Europe, des listes civiles qui atteignent des chiffres énormes ; mais, viennent les nécessités, les chiffres s'amoindriront, sans que le prestige et le luxe obligé qui les environnent en soient notablement diminués. Le dernier roi des Belges, Léopold I^{er}, n'avait qu'un million et demi de francs par an, et sa cour, cependant, en valait beaucoup d'autres. Dans ces derniers

temps, le roi d'Italie, Victor-Emmanuel, prenait l'initiative et proposait lui-même, au parlement, la diminution de sa dotation royale. Je voudrais encore que le prince eût palais d'été et palais d'hiver, mais rien de plus; tous les autres biens de la couronne seraient décrétés propriétés nationales. J'ajoute que ce sera, en outre, rendre un service au souverain et à sa famille, car les quatre cinquièmes de toute liste civile sont absorbés par une armée de parasites, qu'on a pourvus de sinécures grassement rétribuées. Lorsque le prince quittera sa capitale et visitera une autre ville de ses États, il logera au palais municipal, et l'honneur sera réciproque. D'une chambre des seigneurs, ou sénat (peu importe le nom), je ne voudrais à aucun prix: c'est une superfétation gouvernementale. La sanction souveraine suffit à la législation, et la surveillance, le contrôle constamment exercés par un corps suprême, me paraissent inutiles; les représentants du pays, nommés par lui, sont à la hauteur de leur mandat, ou bien ils n'en sont pas dignes; dans le premier cas, leurs travaux doivent être considérés comme définitifs; dans le second, la censure n'améliorera guère leurs œuvres. Quant au reischrath, c'est la clef de voûte, la pierre angulaire de l'édifice. Je ne veux faire la critique d'aucune réunion de ce genre; ne voyez donc, monseigneur, aucune allusion dans ce que je vais vous dire, au corps législatif, à la diète au parlement d'aucun pays, je

formule mon idée, comme nous en sommes convenus, voilà tout.

« Le reischrath, ou chambre des députés, étant censé représenter tous les intérêts du pays, la conséquence logique serait celle-ci : tous les intérêts y seront représentés. Mais pourquoi laisser ce soin au hasard ? pourquoi ne pas rendre le vote intelligent ? Les électeurs, pour le plus grand nombre, donnent leurs voix à des candidats qu'ils ne connaissent guère, que souvent même ils ne connaissent pas du tout. Les élections sont à la merci des partis, des meneurs, des intrigants, et je sais telle bourgade, où l'on peut devenir législateur, moyennant quelques pots de bière ; et c'est ainsi qu'un corps législatif, en tant qu'éléments divers, se trouve le jouet du hasard, ce n'est point assurément là un glorieux triomphe pour l'intelligence humaine.

« Selon moi, le reischrath sera composé de cent cinquante membres divisés par catégories d'intérêts ; chaque représentant sera choisi par ses pairs. Le vote sera exigé de tous les électeurs d'une même circonscription. Le suffrage sera universel, quiconque sait lire et écrire étant électeur de droit. Chaque collège aura son bureau permanent ; chaque collège pourra, en tout temps, révoquer son mandataire. Aucune indemnité ou immunité matérielle ne sera attachée au mandat de représentant, pas même la franchise des ports de lettres et la gratuité des

voyages. Aucun député ne pourra être ou devenir ministre, ni fonctionnaire de l'État, si ce n'est deux ans après l'expiration de son mandat. Mais, me direz-vous, monseigneur, à ce compte, le reischrath sera composé de membres qui ne seront rien chacun, en dehors de leur spécialité. Pardon, j'ai commencé par vous dire que le vote serait intelligent; les masses ont individuellement plus de tact et de raison qu'on ne le pense généralement, elles comprendront l'appel sérieux qui leur sera fait, elles apprécieront l'importance du bulletin déposé dans l'urne, et ne choisiront qu'à bon escient, en vue de leurs propres intérêts. Je sais dans plus d'un grand royaume, tel homme d'État qui a occupé les plus hautes fonctions et qui, la première fois qu'il a été nommé député, n'a dû son élection qu'à son titre d'avocat. Serait-il arrivé à une position si considérable, s'il n'avait eu d'autres aptitudes et d'autres mérites, mérites et aptitudes qu'avaient bien pressentis les électeurs.

« Je passe à l'armée, une des plus grandes sources de dépenses. Toutes les puissances européennes, grandes ou petites, fidèles à l'axiome : *Si vis pacem para bellum*, tiennent constamment leurs troupes sur le pied de guerre, même quand le temple de Janus est fermé. Freiberg, un pacifique grand-duché s'il en fut, ne conserve jamais une armée forte et compacte. Nous sommes en temps de paix, rien ne fait prévoir la guerre, et vous gardez cependant

cinquante mille hommes sous les drapeaux. Or, en temps de guerre, l'effectif de chaque régiment va jusqu'à cinq mille hommes. Pourquoi ne pas maintenir ce chiffre en temps de paix, pendant lequel les hommes sont plus faciles à conduire, et diminuer le nombre des régiments. Quant aux armes spéciales, de deux régiments ou de deux bataillons, on n'en fera qu'un seul ; de cette façon, avec le même nombre de soldats, les frais d'administration et de commandement seront diminués d'autant, et le budget en ressentira le bénéfice sensible.

« Il sera attaché une école d'instruction élémentaire, dite école réglementaire, à chaque régiment. Tous les régiments réunis auront une école d'instruction supérieure, attachée à l'un de ses régiments. Chaque soldat recevra l'instruction élémentaire. Aucun soldat ne pourra être libéré du service, ni même obtenir un congé limité ou illimité, s'il ne prouve qu'il sait lire et écrire. En temps de guerre, les hôpitaux civils reçoivent des blessés autant que les hôpitaux militaires. En outre, on incorpore immédiatement des médecins civils, et on organise des hôpitaux temporaires. Pourquoi, en temps de paix, ce luxe d'hôpitaux et de chirurgiens ? Je demande donc qu'on supprime les hôpitaux militaires ; les bâtiments qu'ils auront occupés, les dotations dont ils auront profité retourneront à l'État, comme biens nationaux. Les hôpitaux supprimés, le personnel l'est aussi *ipso facto*. Je demande

un médecin par bataillon; dans chaque caserne, une infirmerie bien installée, les appareils seront prêts, les médicaments seront délivrés, sur bon réglementaire et régulier, par l'hôpital civil, dans lequel pourront être reçus les malades atteints d'affections graves et aiguës. Les soldats affectés de maladies chroniques seront renvoyés dans leurs foyers.

« Je supprime l'intendance militaire. Chaque régiment, en temps de paix, fera (si je puis m'exprimer ainsi) son ménage en famille. Ne le fait-il pas en temps de guerre ? Ne sacrifions pas des sommes énormes pour des objets qui n'ont pas d'emploi, sauf dans des temps exceptionnellement rares.

« Il serait donc facile de supprimer une bonne moitié des officiers actuels, de tout grade. Ces officiers seront mis en disponibilité, avec deux tiers de solde calculée au taux uniforme de la solde de l'infanterie. Les vacances qui se produiront, au fur et à mesure, seront remplies moitié par les officiers en activité de service, moitié par ceux en disponibilité. Je propose la suppression absolue du département de la marine qui se fondra avec celui de la guerre, me bornant à constituer une commission spéciale chargée d'étudier les réformes à opérer. Je supprime aussi (ne jetez pas les hauts cris, monseigneur, c'est chose bien plus facile et moins dangereuse que vous ne croyez) le ministère de la justice. L'appel en justice est aboli, à tous les

degrés. Ou le juge qui prononce en premier ressort est bon ou il est mauvais : s'il est bon, respectez ses arrêts ; s'il ne l'est pas, pourquoi l'avez-vous nommé ? En matière civile et commerciale, le ministère public est supprimé. Le juge est inamovible. Tout fonctionnaire judiciaire est nommé par le conseil provincial sur une liste triple de trois candidats : la première liste sera présentée par le tribunal lui-même, la deuxième par la députation permanente du conseil provincial, la troisième par la municipalité. La province et la commune sont plus intéressées que le gouvernement central à ce que la justice soit bien rendue, et elles sont plus à même, étant sur les lieux, d'apprécier le mérite des candidats. Les influences morales de ce système seraient incalculables.

« Toutes les affaires civiles d'une importance moindre de 200 florins seront du ressort du juge de conciliation, lequel connaîtra également des affaires correctionnelles de simple police. Pour ces dernières, le commissaire de police poursuivant fera l'office. Le juge de paix sera le juge de conciliation ; les parties en causes devront comparaitre en personne. Celle qui fera défaut encourra la première fois une amende de cinq florins, de vingt-cinq florins la seconde fois, et du maximum de l'emprisonnement en matière de simple police, la troisième fois. Pendant son emprisonnement, le délinquant sera conduit devant le juge conciliateur.

« Aucune affaire civile ou communale ne pourra être instruite devant les tribunaux respectifs, sans recours préalable au juge de paix. Les crimes seront jugés par les cours d'assises, une par province. Il y aura une cour de cassation, cour unique suprême, dont les membres seront nommés par le reischrath. La récidive est abolie : qui a subi sa peine a payé sa dette, et les dossiers judiciaires doivent être immédiatement mis à néant. L'emprisonnement pour dettes en matière civile et commerciale est aboli : la dette est réputée délit et punie correctionnellement, à partir de la simple admonition jusqu'à l'emprisonnement en matière criminelle.

« Jadis, alors que les voyages étaient choses longues et coûteuses, il fallait un grand nombre de tribunaux pour que la justice fût toujours à la portée des justiciables. Aujourd'hui que, grâce aux chemins de fer et à la télégraphie, les distances n'existent plus, je ne veux qu'un seul tribunal pour une agglomération de cent mille habitants et un périmètre de cinquante kilomètres. Comme exemple, je puis vous citer Paris avec ses deux millions d'habitants et ses cent kilomètres de périmètre. Il n'y a qu'un seul tribunal de première instance dans le ressort duquel est encore compris tout le département de la Seine.

« La durée de la peine, sur les bases du Code pénal et criminel actuellement en vigueur, est réduite de moitié.

« La peine de mort est abolie.

« Les travaux forcés le sont également.

« Le maximum de la peine est à vingt ans, mais toutes les prisons seront cellulaires. Il vaut mieux prévenir que punir. La crainte salutaire qu'inspire le régime cellulaire est telle, que le bain, la mort même, semble préférable aux condamnés. Interrogez sur ce point les forçats et les détenus des grands pénitenciers : leur réponse n'est pas douteuse. C'est pour cela, qu'imposant le châiment le plus dur, le plus redouté qui existe, j'en veux restreindre la durée. A l'expiration de sa peine, le condamné pour homicide sera transporté à perpétuité.

« Le cumul de l'emprisonnement et de l'amende est complètement aboli. Quoique la religion soit la plus délicate des matières et le plus brûlant des terrains, je mehasarderais cependant à aborder cette grave question. J'ai le plus grand respect pour le culte, et je conserve intactes les croyances dans lesquelles j'ai été élevée ; mais entre la religion elle-même et son application sociale, il y a, je crois, tout un abîme. Je voudrais que l'État n'intervint plus, à aucun titre, dans le culte. Chaque communion jouira de la liberté la plus complète, la plus étendue, mais le culte ne sortira pas du temple et ses ministres ne porteront point à l'extérieur de costume particulier. Toutes les églises, objets mobiliers, propriétés immobilières, seront déclai-

rés biens nationaux. Toutes les cérémonies religieuses seront gratuites; rien de ce qui touche aux différentes communions ne sera rétribué, la commune subvenant à tous les frais du culte et indemnisant les desservants. Enfin, partageant l'antipathie de Boileau pour le son des cloches, qui,

« Pour honorer les morts, font mourir les vivants ! »

je les proscrirais de mon royaume.

« L'administration de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, se confondra dans le département de l'intérieur, dont elles formera une partie intégrante, ne pouvant rationnellement en être séparée.

« Venons maintenant à l'organisation départementale. Je partage mes États en provinces, d'une étendue et d'une population à peu près égales. Chaque province aura son conseil provincial, nommé à l'élection, comme les membres du reischrath. Chaque conseil provincial nommera une commission permanente dont la présidence sera réservée à un gouverneur réunissant l'autorité civile et militaire, et nommé par le grand-duc. Quant aux municipalités, je n'oublierais pas que l'indépendance de la commune et la décentralisation du pouvoir constituent le palladium de la liberté et la base de la prospérité individuelle. Je vous signale, monseigneur, comme modèles à étudier dans ce projet d'organisation, vos voisins les

Belges, qui, sur ce point, ont toujours fait mon admiration. La Belgique est le pays d'Europe où l'indépendance est le mieux comprise et le mieux appliquée ; tout pays, royaume ou duché, qui s'assimilera la loi provinciale et la loi communale de Belgique, avec les modifications locales exigées par les différences de mœurs et de nationalité, se mettra dans les meilleures conditions, que je sache, d'amélioration progressive. Depuis trente-cinq ans déjà, ces lois sont en vigueur, et elles fonctionnent à la satisfaction de tous.

« En ce qui concerne l'administration proprement dite, j'éloignerais pour quinze ans des emplois publics tout candidat, tout employé nouveau. Les fonctionnaires de toutes classes, tant civils que militaires, suffiraient, autant que possible, aux vacances qui se produiraient successivement dans leurs rangs, et, pour dire toute ma pensée, je voudrais que, dans cette période de temps, tous les pères de familles destinassent leurs enfants au commerce, à l'agriculture et à l'industrie. Cette première impulsion donnée, le reste irait de soi, et il serait toujours temps d'en revenir à la bureaucratie.

« Si, maintenant, je propose la suppression du ministère de l'instruction publique et son agrégation au ministère de l'intérieur, n'allez pas croire au moins que ce soit, de ma part, prévention ou indifférence pour ce qui touche à

l'enseignement. De toutes les grandes questions sociales, c'est au contraire celle qui me préoccupe le plus. Vous savez mes idées sur cette matière; en l'étudiant avec la volonté de la féconder de tous mes efforts, je veux en simplifier les rouages et en généraliser l'application. Je demande d'abord que l'instruction élémentaire soit gratuite dans tous mes États; le dessin sera enseigné aux enfants en même temps que la lecture et l'écriture : je considère ce premier enseignement comme aussi indispensable que les deux autres. L'instruction élémentaire est obligatoire et demeure à la charge de la commune : si la commune est trop pauvre pour entretenir une école, la province et le gouvernement viendront à son aide. Quant à l'enseignement professionnel, aux humanités, à l'enseignement supérieur, littéraire ou scientifique, je désire qu'il ne soit plus subventionné par l'État. Cette mesure sera encore un dégrèvement du budget, et d'ailleurs l'enseignement doit être libre à tous les degrés.

« Je vous étonnerai sans doute jusqu'à l'impossible, en vous demandant la suppression du ministère des affaires étrangères.

« Il y a une certaine audace à le faire, et c'est pour cela que je veux donner suite à cette idée. Dans toutes les circonstances où il s'agit de traiter d'État à État, de sou-

verain à souverain, on envoie des plénipotentiaires spéciaux : pourquoi entretenir à grands frais des ambassadeurs permanents ? Pour fréquenter les bals et les salons ? Étonner de leur luxe exotique tout une résidence ? A quoi bon ?... Mûrissez cette idée, monseigneur, et, calculant l'économie qui en résulterait, voyez si l'on peut mettre en balance le médiocre avantage d'une brillante représentation à l'étranger. En revanche, je voudrais partout des consuls, salariés par les intéressés d'après des tarifs dressés par le gouvernement ; il reste entendu que cette réforme n'empêcherait pas la nomination d'ambassadeurs honoraires, mais ces hauts fonctionnaires ne coûteraient rien à l'État.

« Je voudrais aussi que les chemins de fer, les messageries, les bateaux à vapeur, comme la poste aux lettres, tous services d'utilité publique, ne restassent point aux mains de compagnies particulières et relevassent directement de l'État. Cette prise de possession entraînerait immédiatement la réduction de moitié des tarifs ; pour les chemins de fer, je ferais doubler le nombre des convois et j'exigerais que tous les trains eussent des voitures de trois classes. En résumé, mon but serait de faciliter, multiplier, et mettre à la portée de tous, les moyens de communication, de locomotion et de transport. Bien que l'essai qui en a été fait en France après 1848 ne soit pas encourageant, je ne répugnerais pas à l'idée d'orga-

niser des *ateliers nationaux*. J'y occuperais des ouvriers, volontaires ou non, à des travaux publics, et surtout à la création de routes, de chemins vicinaux, de canaux, etc., etc., ou à la fabrication d'objets destinés à l'exportation; considérant la mendicité comme un délit, je la ferais réprimer sévèrement, et, tout mendiant, à l'expiration de sa peine, serait incorporé dans les susdits ateliers jusqu'au moment où il aurait le moyen de gagner sa vie; et s'il était âgé de moins de trente ans, il ne pourrait quitter l'atelier que sachant lire, écrire et dessiner. Semblable mesure serait applicable aux prisons.

« Quant aux subsides offerts ou fournis par l'État, il y aurait bien des choses à dire à ce propos, mais j'en veux parler ailleurs. Ce que je tiens à établir seulement ici, c'est que l'État est solidaire du progrès et de l'amélioration sociale, et qu'il doit y contribuer. Telles sont les grandes questions d'intérêt général que l'intérêt individuel n'abordera jamais; or, le devoir de l'État est de provoquer l'application, d'encourager les essais et de soutenir les tentatives vacillantes. Aux généreuses entreprises, aux vaillants efforts tout le concours possible, toute la coopération efficace, l'influence gouvernementale et les secours d'argent. Au souverain le soin de distribuer prudemment les subsides, au reischrath la mission de les voter, ou même de les proposer.

« Une autre question importante, c'est l'hygiène publi-

que. L'État, la province, la commune doivent y contribuer et en rendre l'application plus familière. Je ne parle que pour mémoire de l'assainissement général, de la nécessité de fournir aux populations l'air, l'ombre et l'eau ; mais je veux, avant tout, que les habitations, même les plus modestes, réunissent toutes les conditions de salubrité désirables. Toutes celles qui seraient malsaines, inhabitables, seraient bien vite démolies, et j'y substituerai, au besoin de mes deniers, des locaux simples mais commodes et appropriés à leur destination. Un conseil suprême de salubrité publique serait juge en dernier ressort, et ses arrêts seraient sans appel. D'ailleurs, son intervention cesserait bientôt d'être nécessaire, l'exemple ayant été préalablement donné pour les places publiques, les rues et les monuments. La propreté est le grand moralisateur des masses ; c'est par elle que le peuple arrive au bien-être matériel.

« Dût-on nous accuser de matérialisme, exceptionnellement, l'axiome : *Mens sana in corpore sano* est essentiellement vrai, et, pour arriver à l'amélioration de l'intelligence, il faut que le corps ait d'abord ses droits et que ces droits soient scrupuleusement respectés. Or, des agents de démoralisation, le laisser-aller, la négligence et la malpropreté sont assurément les plus puissants et les plus funestes.

« Revenons aux finances.

« Si je veux des *biens nationaux*, c'est pour qu'ils soient immédiatement appliqués à l'amortissement de la dette générale. Ce serait un beau spectacle à offrir au peuple, que de brûler, tous les mois, en place publique et devant tous, un certain nombre de titres de rentes. Ainsi rachetés, avant deux ans, la conversion de la rente serait possible; aussi, je ferais fondre et monnoyer, sans scrupule, toutes les matières d'or et d'argent, stérile ornement des palais et des églises. La splendeur du culte et de la royauté y perdrait quelque chose peut-être, mais le pays y gagnerait la prompte suppression du cours forcé des billets, cette plaie de l'Allemagne comme de l'Italie. Quant au ministère des finances, il est impossible de le supprimer, mais je le réorganiserais sur les bases suivantes :

« IMPÔTS.

« Les impôts directs seront immédiatement réduits de moitié.

« Mon gouvernement s'appliquera à augmenter le rendement des impôts indirects, ce sont ceux que la population acquitte le plus volontiers : par ce moyen, avant trois ans, je l'espère, on arriverait à l'abolition totale des octrois et des douanes, les impôts les plus vexatoires qui puissent exister. L'idée, du reste, n'est pas mienne et je n'ai guère

le droit de la revendiquer, la Belgique l'ayant déjà fait étudier, il y a quelque sept ans. Mon gouvernement remplacera la douane par le libre échange.

« Par contre, des taxes nouvelles enrichiront le Trésor : ainsi, tous les ordres de chevalerie, comme les titres de noblesse, seront l'objet d'un impôt, et le produit en sera consacré à la fondation et à l'entretien d'un hôpital modèle. La presse, que j'apprécie et que j'honore, devra aussi payer son tribut. Je lui laisse le droit d'exprimer son opinion sur toute chose, mais je l'imposerai rigoureusement pour ses annonces, et la quatrième page des journaux, publiés dans mes États, ne sera pas la moindre production financière de mon budget. Enfin, et c'est la dernière réforme importante que je propose, je voudrais qu'on déclarât mauvais citoyen, traître à la patrie, celui qui ferait venir de l'étranger un objet ayant un *similaire* dans les productions de mon grand-duché. Mon gouvernement dressera chaque année une liste exacte des articles tolérés provisoirement. C'est, à mon sens, le meilleur, le seul moyen d'assurer le développement et la protection de l'industrie nationale. Une loi de réforme sera présentée à ce sujet, et l'œuvre, une fois accomplie, aura pour présidente la souveraine elle-même qui se fera un devoir d'en exiger la plus scrupuleuse application.

« En résumé, monseigneur, car il faut bien que je me

résume, si j'étais homme et prince, si j'avais charge d'âmes comme vous, ou plutôt si j'avais, moi, l'honneur d'être reine ou grande-duchesse, voici ce que je dirais à mes sujets :

« Nous marchons vers la ruine et la banqueroute, à moins que nous n'ayons, d'un commun accord, le courage de suspendre la constitution pour trois mois. Je vais soumettre au pays un projet de réforme, sous huit jours. J'exhorte tous les comices électoraux à l'examiner et à le discuter en séance publique. Vous nommerez, par suffrage universel, un reischrath constituant. Ce reischrath se réunira dans trois mois. Charbonnier étant maître chez lui, nul n'a le droit de trouver mauvais ce que vous ferez. Si, au contraire, vous n'avez pas le courage de trancher dans le vif, sachez souffrir sans vous épuiser en lamentations inutiles ; suivez toujours le sentier de la routine, gardez le respect des préjugés, suez sang et eau au profit du plus petit nombre, payez aveuglément et en esclaves, jusqu'à la dernière obole de votre escarcelle, car vous n'êtes pas encore à la hauteur du progrès, qui doit être le drapeau et la devise de votre époque ; pour vous, les temps ne sont pas encore venus !

« Et j'ai l'espoir que ces paroles, simple expression de sentiments, d'intérêts et d'aspirations tout impersonnels, ne seraient point une semence stérile. Je ne

compte ni sur l'enthousiasme spontané, ni sur une transformation immédiate, car le progrès ne s'infiltré dans les masses que goutte à goutte, comme l'eau de la source dans les interstices du rocher, mais j'éveillerais certainement le bon vouloir général, et l'on s'empreserait de seconder mes efforts, de répondre à mon appel, d'imiter mon initiative....

« Voilà une bien longue lettre, monseigneur, trop longue peut-être, et qui n'atteint pas, j'en ai bien peur, le but que je m'étais proposé. J'ai obéi à Votre Altesse, mais l'aurai-je intéressée ? Aurai-je déridé ce front royal, trop souvent assailli de préoccupations ? J'en doute : j'ai pu quelquefois faire éclore un sourire sur vos lèvres, mais j'ai dû, plus souvent, provoquer le froncement de vos sourcils ; mes hardiesses n'ont pas manqué de vous scandaliser.

« Dans ce cas, prenez-vous-en à vous-même, monseigneur, car c'est vous qui l'avez voulu, et vous auriez mauvaise grâce à me traiter avec sévérité. Je maintiens néanmoins, qu'au milieu de ce fatras de projets, d'utopies, de réformes, dans ce plan de royaume imaginaire, dont je vous ai entretenu, vous pourriez bien trouver, sinon quelque idée, du moins, le germe d'une idée applicable et féconde en bons résultats. Sans vous comparer à Virgile, trouvant de l'or dans la poussière d'Ennius, je crois que des rêvasseries d'une femme, fussent-elles les plus

étranges et les plus inattendues, il y a peut-être, qui sait ? quelque chose d'utile à extraire. Admettant même que mes théories, dépourvues certainement d'ordre et de cohérence, aient choqué vos principes, froissé vos convictions, je vous prie de ne pas m'accuser de tendances révolutionnaires, je hais les démolisseurs et je ne demande la réforme qu'avec le désir, la volonté du bien. Le présent doit semer pour que l'avenir récolte.

« Si toute cette dissertation ne vous a pas ennuyé, si vous l'avez lue jusqu'au bout, monseigneur, avouez au moins qu'elle vous a fatigué et que vous m'avez trouvée prolix et verbeuse. — Au fait, tant pis pour vous, — puisque vous l'avez voulu... Vous ne rechercherez plus, une autre fois, semblable épreuve.

« A bientôt.

« L. de K. »

Louise à Amédée.

« Nous causerons tant que vous voudrez, ce soir : à ces sortes d'entretiens, je trouve une douceur ineffable, une suprême consolation. La question de confiance n'est plus à soulever entre nous, vous avez la mienne tout entière, mais il faut qu'il en soit de même de vous à moi. Songez que si jamais un doute traversait

vosre esprit, je me trouverais souverainement blessée. Je n'ai jamais eu, je n'aurai jamais l'intention de vous conter une histoire ou même mon histoire. Ces sortes d'autobiographies, quoi qu'on en puisse dire, sont rarement sincères; elles ont d'ailleurs un très-grand défaut à mes yeux, c'est de nous poser en héros ou en victime de notre temps, et je n'ai jamais aimé à me montrer en scène. D'autres s'en chargent, croyez-le; et d'ailleurs ces espèces de panégyriques personnels me semblent toujours inutiles, en ce sens qu'ils affectent une humilité prétentieuse, ou visent à une justification hors de propos. Aï- besoin de justifier ce que j'ai été, ce que je suis? Ma vie parle pour moi, ouvrez-en le livre et lisez telle page qu'il vous conviendra! Lisez et jugez! Formulez vous-même les conclusions qui vous paraîtront les plus probables, les plus naturelles. J'ai le mépris des discours et des appréciations dont je puis être l'objet; je ne me donnerai jamais la peine de répondre à des imputations ridicules, et j'ai, pour les insinuations calomnieuses et rampantes, le plus profond dédain; vous avez, au surplus, un moyen infailible pour juger une femme de vingt-sept ans: reportez-vous à l'époque où elle n'en avait que seize; pour ma part, je n'ai pas subi d'autre transformation que celle des années; j'ai été jeune fille, je suis femme aujourd'hui : voilà tout. Établissez votre jugement définitif, non-seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir, sur le passé. J'ai

été méconnue et calomniée, je le sens et je le sais ; ai-je toujours et absolument pardonné à mes ennemis ou à mes envieux, c'est ce que je ne veux dire qu'à mon confesseur, mais j'ai du moins le mérite de ne pas me poser en femme incomprise ! Je plains sincèrement ceux ou celles qui jouent cette triste comédie, ou qui s'y prêtent. Je prends également en pitié les femmes qui font litière de leurs adorateurs et qui proclament bien haut, que, vivant loin de leurs maris, elles sont vierges ou à peu près !... Pourquoi ne pas ajouter martyres ? Mon sens droit se révolte contre ces petites ruses féminines ; elles sont donc bien peu sûres de l'amour qu'elles inspirent, bien peu confiantes en leur propre pouvoir, puisqu'elles ont recours à ces mesquines comédies qui doivent les abaisser à leurs propres yeux ! Confidences préparées ! crédulité de parti pris ! sentiments de convention ! friperie sentimentale qu'il faut reléguer à la garde-robe !

« Si pour ma part j'avais commis une faute, ou même des fautes, je ne m'en parerais pas, assurément, d'une façon cynique ; mais, j'aurais du moins le courage et l'orgueil de ne pas les dissimuler à celui qui aurait, à un titre quelconque, le droit ou le désir de sonder ma conscience. Je ne provoquerais pas une enquête toujours désagréable, ennuyeuse, malsonnante à l'oreille et blessante pour le cœur ; mais, interrogée, je répondrais, sans ambages comme sans réticence. Ne m'en veuillez pas de

cette profession de foi, mais, dans l'intérêt même de la bonne soirée que nous devons passer ensemble, il m'a semblé que je devais vous parler ainsi.

« A tantôt donc,

« LOUISE. »

Louise à Amédée.

« Je vous ai vu plus d'une fois sourire, mon ami, quand je vous ai parlé de ma défiance, et vous vous êtes franchement moqué de moi, quand je vous vantais ma perspicacité. Eh bien ! vous avez eu tort ; je ne suis pas une somnambule extralucide, mais j'ai un flair étrange, une clairvoyance extraordinaire, une prescience qui n'a jamais failli. Dans certains cas, en présence de certaines choses, en face de certaines gens, il me semble que je respire dans une atmosphère particulière, qu'il s'établit un courant magnétique entre moi et la vérité. Enfin :

« Je vois, je sens, je crois ! je suis désabusée ! »

Je n'ai aucune foi dans le mesmérisme et j'ai l'horreur des charlatans : je ne me crois donc pas en possession de la double vue, et vous me faites, je pense, l'honneur de me juger sincère. Mais ce dont je suis fière, c'est qu'il y a en moi un sens intime, scrutateur et infailible, que je ne sais de quel nom appeler, auquel j'ai dû plus d'une fois

dans ma vie de faire des découvertes imprévues et d'arracher bien des masques.

« Je ne vous en citerai que trois exemples entre mille.

« On nous présenta un jour un homme jeune encore, recommandable à tous égards, mais ayant surtout le culte de la famille et des vertus domestiques. Il aimait sa femme et ses enfants à la folie, c'était d'ailleurs un homme aimable, bon, empressé ; il eut même une fois l'occasion de me rendre un service, un service réel, et il me le rendit de la façon la plus désintéressée. Donc, ses qualités, son obligeance semblaient devoir lui conquérir mes sympathies. Il avait une sœur unique qui se mourait d'une maladie de langueur, contractée à la suite de la commotion profonde qu'elle avait éprouvée de la mort tragique de sa petite fille qu'elle adorait et qui, tombée d'une fenêtre du cinquième étage, s'était tuée sur le coup. Il la soignait avec un admirable dévouement, paraissait l'aimer comme il aimait ses enfants; ce n'était qu'avec une grande émotion, avec des larmes dans les yeux et dans la voix qu'il parlait de la petite Isabelle, si prématurément enlevée à l'affection de toute sa famille; tandis que chacun autour de lui s'attendrissait à son récit, et que sa sœur se trouvait mal, il donnait lui-même des signes non équivoques de sensibilité, le pauvre homme ! Or, un jour que j'assistais à cette représentation qui, m'a-t-on dit, se renouvelait assez fréquemment, je m'a-

visai de regarder fixement le bon apôtre qui s'essuyait les yeux. Mon regard sembla le gêner, je persistai, et je ne sais quelle commotion soudaine m'atteignit au cœur, quel éclair illumina mon cerveau : je venais par la pensée d'assister au plus horrible des drames ;..... ils'était déroulé devant moi, dans tous ses détails ; je voyais la scène telle qu'elle avait dû se passer, les personnages vivaient, je les touchais, les entendais parler..... Je me serrais contre mon père, pâle et frissonnante, en lui disant à voix basse :

« — Petit père ! emmène-moi ! emmène-moi ! emmène-moi !

« — Quelle fantaisie ?

« — Je me sens mal... et puis vois-tu, c'est horrible !...

« Et je frissonnai, fermant mes yeux pour ne pas voir la terrible vision.

« — Quoi donc ?

« — Je te le dirai... partons... partons.

« Mon bon père cédait à toutes mes volontés. Nous nous retirâmes ; mais, une fois montés en voiture, il me demanda :

« — Eh bien ! que voulais-tu me dire ?

« — Papa ! vois-tu ! la petite Isabelle n'est pas tombée, elle a été jetée par la fenêtre.....

« — Es-tu folle ?

« — J'en suis sûre... et j'ai vu ce soir l'assassin.

« — Et l'assassin, c'est... mademoiselle, le procureur du roi ?

« — Lui !... lui !...

« — Qui lui ?

« — M. X... son oncle.

« — X... qui pleure chaque fois qu'il en parle...

« — Les crocodiles pleurent bien !

« — Allons ! tu es folle !

« Et, sérieusement impatienté, mon père baissa la glace, regarda dans la rue et ne me parla pas jusqu'à la maison.

« Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée cependant. Treize mois après, la sœur de X... mourait dans des conditions telles, que les magistrats durent intervenir.

« Il y eut enquête, autopsie, et M. X... fut jugé, puis condamné pour avoir empoisonné sa sœur, dont il avait espéré s'assurer le patrimoine par un double crime.

« C'était bien là, il me semble, de la double vue !

« Je passe à une seconde histoire du même genre.

« Dans un salon que je fréquentais assidûment, je fis la connaissance d'un banquier célèbre, dont la bienveillance, la générosité, l'indépendance et le désintéressement étaient passés à l'état de proverbes. Il obligeait, disait-on, par tempérament, et ne s'en souvenait plus une heure après; il avait fait la fortune de la plupart de ses amis, gens honorés et honorables, de la manière la plus délicate en les intéressant à des spéculations fructueuses et sûres, dont il ne voulait pas profiter lui-même; il avait joué vis à vis d'eux le rôle de M. de Rothschild avec Dupuytren et Nélaton. Sa maison était l'asile du luxe et des arts, il tenait table ouverte, il ne comptait jamais et ne voulait pas compter; l'argent est si peu de chose, disait-il; c'était un Mécène généreux, un ami désintéressé, un protecteur unique, sur le compte duquel le monde ne tarissait pas; il avait eu l'art de trouver des complices innocents et convaincus, c'est-à-dire les plus dangereux de tous; chacun le portait aux nues! Pourquoi restais-je froide en entendant tous ces éloges, pourquoi ce dithyrambe continuel m'agaçait-il en me froissant? Je me le demandai, n'ayant vu le financier qu'une fois et n'ayant eu avec lui aucun autre rapport direct ou indirect. Cette impression fut tellement forte que j'en parlai à mon mari, qui naturellement me traita de visionnaire :

« — Je reste convaincue, lui dis-je, que ton banquier Z...

qui pose pour l'indépendance en politique, l'insouciance de la faveur et l'amour du genre humain, n'est qu'un plat valet, un avare et un égoïste de la plus pauvre espèce. Cet homme-là, j'en suis sûr, doit passer deux heures à éplucher les comptes de sa cuisinière et le double à faire des courbettes. Il sait à un centime près ce qui se dépense chez lui tous les jours : c'est un fanfaron de générosité. Nul n'entend ses courtisannies aux puissants, nul ne constate son écœurante servilité et les humiliations qu'il endure pour ne pas perdre un lambeau de la faveur qu'il semble ne pas rechercher. C'est un hypocrite; il ne tarit pas en offres de services quand il sait bien qu'on ne les acceptera pas, et si, par hasard, un imprudent, tenté par ses façons exquises, son air de bonhomie, la délicatesse de ses propositions, finit par se décider à accepter, tant pis pour lui ! il se sera inutilement abaissé. Tout disparaît et tout s'écroule. Le bien qu'il voulait faire et qui, disait-il, ne lui coûtait rien, pour lequel il sollicitait votre acquiescement, n'était qu'une illusion, un mythe ! Il se moquait de vous ! il vous mystifiait.

« Raoul haussait les épaules en m'écoutant, mais les faits sont venus à l'appui de mes observations. Deux ans après nous connaissions Z... à fond, un peu aux dépens d'un de nos amis, il est vrai, mais il était du moins constaté que j'avais vu et prévu juste.

« Je me suis trouvée en rapport avec bon nombre de gens très-honnêtes, très-honorables, très-confiants, que Z... a mis dans l'embarras, qui se sont engagés dans de mauvaises affaires, séduits par l'appât de ce Mécène de contrebande. Il ne se souvenait jamais le lendemain de ce qu'il avait offert, promis la veille; il leur faisait quitter leur emploi pour une place qui ne venait jamais, déplacer des fonds pour des opérations qui n'étaient jamais faites. Quelques-uns se sont plaints, la plupart n'ont dit mot, par amour-propre; il est toujours désagréable, humiliant même, quelque désintéressé qu'on soit, d'avouer qu'on s'est laissé prendre pour dupe; et l'on pouvait d'autant moins pressentir un piège, que toutes les ouvertures, faites par le faux Mécène, étaient spontanées, que rien ne les avait provoquées, ne les nécessitait.

« Un terrible exemple devait me donner raison. Vous avez entendu certainement parler, monseigneur, de mon compatriote Jacques Brenier et de sa fin lamentable; il essaya de monter une usine, je crois, dans vos États. Je lui portais une vive amitié. C'était un homme de haute probité et d'une délicatesse poussée à l'extrême. Il avait créé diverses entreprises, et elles avaient presque toutes échoué, par l'exagération, l'excès de ce sentiment honorable, sans doute, mais outré. Fils d'un des puissants du jour, en relations journalières avec toutes les sommités industrielles de l'époque, il eût pu avoir une part dans toutes les affaires

qui se faisaient, et entrer dans les combinaisons les plus fructueuses. Il ne l'avait jamais voulu ; aussi était-il pauvre, presque gêné, préoccupé de l'avenir, car il avait une femme et des enfants qu'il aimait tendrement, dont le bien-être était sa préoccupation constante.

« Après son échec en Prusse et à Freiberg, il retourna à Bruxelles, il allait tenter quelque nouvelle entreprise, réussir peut-être, lorsque le hasard mit sur sa route notre faux Mécène.

« Il y a des natures d'hommes qui déconcertent le moraliste, le philosophe, l'observateur, ce sont celles qui font le mal pour le mal, sans raison, sans but, sans profit ; en effet, toute mauvaise action en général a, sinon son excuse, du moins son mobile, et quel prétexte pouvait avoir celle que Z... commit de gaieté de cœur. En effet, circonvenir Jacques, le plaindre, la larme à l'œil, avec des accents chaleureux, sympathiques, le réconforter, puis le tenter par mille propositions plus séduisantes, plus affectueuses, plus cordiales les unes que les autres ; forcer sa délicatesse jusqu'en ses derniers retranchements par les raisonnements les plus captieux, les plus touchants, les plus persuasifs, les exemples les plus sains, les plus concluants :

« — Vous n'êtes pas riche, mon ami, vous n'avez pas

réussi ; quelle injustice, quelle ironie du destin. Mais je veux que vous soyez riche ; vous serez riche ! c'est à vos amis à vous aplanir les voles, à vous faciliter les moyens.

« Et comme Jacques hésitait, refusait, répétant :

« — Mais je n'ai jamais voulu entrer dans aucune spéculation, mon indépendance m'est précieuse.

« Mécène n'en insistait que de plus belle et trouvait des considérations adorables pour le décider.

« — Laissez ! laissez-moi vous traiter comme mon fils. Voyez, je n'ai jamais rien voulu pour moi, du moins directement, mais la femme de mon frère, de mon bon frère qui m'avait élevé, — et il pleurait, — j'ai voulu lui faire une petite fortune par les moyens les plus honorables. Tenez, laissez-moi vous les dire.... et j'ai réussi ; je n'ai voulu profiter de rien pour moi, mais pour ceux que j'aime, ah ! c'est différent : j'ai bien le droit, ce me semble, personne ne me le contestera, — et il relevait fièrement et noblement la tête. — de leur faire une part dans les affaires que j'ai inspirées, créées, consolidées.

« Cette insistance généreuse dura des semaines, des mois, presque des années. — Mécène poussait à outrance le parti pris du bienfait, il s'intéressait tant à Jacques ! il l'aimait tant ! Je sais bien que cela paraîtra invraisem-

blable; eh bien, cependant c'est la vérité; il allait trouver les amis de Jacques, il leur disait : « Mais j'ai trouvé dix fois, vingt fois les moyens de relever Jacques, aidez-moi, vous aussi, laissez-moi vous expliquer. — Et chacun écoutait avec émotion, approuvait, serrait la main de l'apôtre en lui disant : Tenez, vous êtes un brave homme, — et tous insistaient auprès de Jacques, pour lui faire accepter cette intervention chevaleresque et bienfaisante. Décidez-le, décidons-le, concluait-il avec chaleur, il faut absolument lui faire faire fortune; mais c'est odieux quand tant de coquins triomphent, quand tant de courtisanes s'enrichissent, quand tant de spéculations honteuses réussissent, qu'on ne puisse relever un honnête homme par les moyens les plus droits, les plus licites, en l'associant aux affaires les plus pures, les plus recommandables, les plus claires. — Et je ne lui rends pas même un grand service en l'y associant; si vous saviez combien cela m'est facile, voici mon mécanisme, écoutez : une entreprise se présente, je la patronne, mais je ne veux pas, pour moi, des bénéfices qu'elle peut donner. Je ne veux pas être riche, je n'ai pas d'enfants; je suis fermement résolu à ne pas chercher la fortune, je n'ai pas de besoins : j'indique alors telles ou telles personnes, telles ou telles maisons qui y prendront part. Mes indications sont des répartitions, tant mon influence est respectée; au milieu de tous ces banquiers qui se jettent avides sur cette combinaison que j'édite, qui m'em-

pêche de lancer le nom d'un honnête homme? Tout le monde me saura gré de l'avoir obligé, servi. Et notez bien que, pour cela, il ne me faut que mettre le nom de Jacques sur ma liste, sur une de mes listes; un trait de plume, tout est dit; un dépôt de fonds dans ma caisse est inutile, absolument inutile, je ne m'en servirais pas, mais je veux aller jusqu'au fond des scrupules de Jacques. Il hésiterait peut-être à me laisser faire une affaire pour lui s'il n'apportait pas un capital, tout superflu que cela soit, — et il haussait les épaules. — Eh bien, qu'il me confie ses économies, ses ressources, ses rentes, que sais-je? Il n'y a plus d'objection, n'est-ce pas? Je ne veux qu'un prétexte pour l'aider, donnez moi ce prétexte. Et l'excellent homme semblait pleurer. — Jacques n'avait plus aucune raison d'hésiter. Il bénit Dieu simplement d'avoir mis un tel protecteur, un tel ami sur sa route; il ne prononçait son nom qu'avec attendrissement; il rêvait une occasion de lui montrer sa reconnaissance, son dévouement; il eût donné son sang pour la faire naître. — Faisant appel à ses dernières ressources, s'imposant à lui et aux siens mille privations, Jacques réussit enfin à réunir un petit capital. Il l'apporta orgueilleusement à l'excellent Mécène! à cette autre providence. De quelles ressources vécut-il depuis lors? nul ne le sait; ce dut être aussi honorable que pénible.

« Un an se passa, puis dix-huit mois, puis deux ans, le

pauvre Jacques n'entendait parler de rien, mais il était heureux; il se croyait arrivé, il devait se croire riche; son acceptation avait été donnée sans réticence, comme sans arrière-pensée; elle avait été absolue comme avaient été sincères ses hésitations; les natures généreuses font tout avec élan. Aussi sa confiance était-elle immense.

Et pendant ces deux années, Jacques et sa jeune femme avaient vécu d'illusions, mais surtout de privations. Patience, lui disait Jacques en l'appuyant tendrement sur son cœur, patience, nous serons riches! — Dieu le veuille, mon ami!

« Jacques allait voir rarement son protecteur, une démarche eût été une offense; puis il était si sûr que son petit avoir grossissait, grossissait! fructifiait, fructifiait!... Il devait être bien riche, le pauvre Jacques, car sa bonne action semblait avoir porté bonheur à Mécène: toutes les entreprises qu'il tentait réussissaient. Enfin, un jour, le pauvre ménage setrouva si à bout de ressources, sinon d'espérances (trois années s'étaient écoulées depuis le fameux dépôt), que Jacques se décida timidement, voyant sa femme pâlir de jour en jour davantage sous les difficultés de la vie, à faire une démarche chez son protecteur, afin de savoir où il en était. Il sonne, le cœur à la fois palpitant et joyeux. Pourvu qu'il ne m'ait pas trop fait millionnaire, se disait-il, prévoyant l'embarras mêlé d'attendrissement

qu'il éprouverait. » Il entre, Mécène était très-occupé, on le fit attendre, puis revenir. La conversation s'engage; dès les premiers mots, Mécène paraît très-surpris, il a l'air de chercher un souvenir envolé; enfin : — Vos affaires ! Quelles affaires ?

« — Mais... ne m'aviez-vous pas dit ? ne... — Ah ! vous croyez, mais j'ai été si occupé... — Le cœur de Jacques battait à tout rompre. Les paroles s'échappaient saccadées. — Et mon capital ! les dernières ressources de mes enfants ?...

« — Votre capital ? Tiens ! c'est vrai, pardon, mon cher Jacques, je l'avais oublié, mais il faut m'excuser ; au milieu des millions qui s'encaissent tous les jours chez moi, cette misère m'était échappée ; mais passez à la caisse, on va vous le rendre intact, voici un bon pour le toucher. A propos, venez-vous dîner avec moi, demain ? J'ai A... et Z... et N..., vous vous amuserez. A propos, c'est première représentation vendredi à l'Opéra, j'offre de grand cœur ma loge à votre femme, portez-lui mes compliments. En disant ces mots, Mécène se levait, sonnait pour le reconduire. Il avait tant de millions à compter, ce jour-là ! Jacques sortit hébété, ahuri, la tête en feu, comme un automate ; il se rendit à la caisse, on lui remit intégralement son humble dépôt ; rien n'y manquait, non rien, vraiment. Sa torpeur était telle, qu'il ne dit pas même merci au caissier qui refermait son guichet, croyant

avoir affaire à un fou ; une fois dans la rue, Jacques courut devant lui deux heures sans s'arrêter, sans pouvoir sortir de son anéantissement. Enfin, il s'arrêta, fit un paquet des billets qui venaient de lui être remis, les mit dans une enveloppe à l'adresse de sa femme, lui résumant en quelques lignes incohérentes tout ce qui précède ; puis, à la tombée de la nuit, tout près du pont des Arts, et sans avoir recouvré ses facultés, il se fit sauter la cervelle. Il emportait avec lui le secret de cette monstrueuse infamie que, seule, j'avais pénétré. Jacques, une forte intelligence, un vaillant cœur, n'est plus ; sa femme l'a suivi de près, et Z..., toujours rayonnant, adulé, bienfaisant, continue à jouer la triste comédie à laquelle je vous ai fait assister ; on le bénit, on vante son désintéressement ; lui s'enrichit mystérieusement, mais colossalement, sous le nom d'un compère qu'il désavoue et blâme de se lancer dans des spéculations hasardeuses, que pour rien au monde il n'entreprendrait, lui ; — il rougit quand on parle de ses bonnes œuvres !...

« A un tel homme, cependant, il est impossible que la Providence ne réserve pas un châtement.

« Si j'ai rappelé dans tous ses détails cette histoire banale en elle-même, c'est que, tandis que chacun affichait son engouement pour cet habile mystificateur, je ne m'étais pas, moi, trompée sur son compte, et cependant tout devait me le faire croire tel qu'on me l'avait représenté : deux ou trois

des complices honnêtes dont je parlais tout à l'heure, des hommes intelligents, probes, considérés, m'avaient parlé de lui avec des larmes de reconnaissance. Un jour que j'avais quêté pour les pauvres, il m'avait fastueusement donné mille francs, lorsque, parmi les autres dons, les plus élevés ne dépassaient pas cinq louis; invité à dîner chez notre préfet, il avait laissé cent francs à chaque domestique.... Aussi s'entretenait-on de sa magnificence, de ses grandes façons; moi je persistais à dire, qu'en dépit de cette ostentation de commande, de cette affectation, ce n'était qu'un avare, un véritable Harpagon! un Tartuffe, un misérable peut-être, un faux bonhomme à coup sûr, et, si absurde que cela parût, j'avais raison, cruellement raison, comme vous venez de le voir.

« Voici ma troisième anecdote.

« J'ai l'habitude de dîner souvent à table d'hôte quand je suis en voyage, j'y trouve ample matière à observations, quelquefois même à études. Or, il y a quelques années, nous nous étions arrêtés à Wilabad, — c'était la saison. — Les baigneurs, les touristes affluaient. Cinquante dîneurs étaient assis autour de notre table, on causait de toute espèce de choses, surtout d'un vol important commis dans l'hôtel, la veille, et dont l'auteur, malgré toutes les recherches de la police, n'avait pu être encore découvert. Mes yeux se fixèrent par hasard sur un

monsieur, fort bien mis d'ailleurs, ayant tout l'aspect d'un gentleman, qui découpait gravement son roast-beef en face de moi. Je ne sais pourquoi sa vue me fut pénible, désagréable même ; tout à coup le jour se fit dans mon esprit : j'avais trouvé la cause de mon émotion soudaine.

« — Raoul ! dis-je à voix basse à mon mari, regardez mon vis-à-vis !

« — Ce monsieur impassible qui mange avec tant de gravité ?

« — Sans doute...

« — Eh bien ?

« — Eh bien ! c'est le voleur, j'en suis sûre, j'en donnerais ma main à couper.....

« — Tant pis pour votre main, Louise, un homme qui mange d'aussi bon appétit ne saurait être un malfaitteur.

« Et Raoul, sans me répondre davantage, avec son scepticisme habituel, se pencha sur son assiette. Quant à moi, j'avoue que je ne mangeais plus, que je n'avais plus faim, j'étais sûre de ce que j'avais avancé, et si je ne quittais pas la table, c'était par simple respect humain.

On servait le dessert lorsqu'un des maîtres d'hôtel vint parler bas à l'individu en question : ce dernier blêmit soudainement, jeta sa serviette et sortit de la salle.

« Quelques minutes après, tout le monde savait que le voleur avait été découvert et arrêté à la suite d'une visite domiciliaire, faite, dans son appartement, pendant qu'il dînait.

« Avais-je ou n'avais-je pas raison, et ne suis-je pas douce d'une sorte de seconde vue ?

« Cela est tellement vrai que si quelqu'un de mon intimité me trompe, j'en ai immédiatement la perception, la certitude. S'il manque quelque chose dans mon intérieur, je n'ai pas besoin de la police pour découvrir le coupable. A la campagne, mes domestiques et mes paysans aiment mieux venir m'avouer leurs peccadilles, que me les laisser deviner. Ils savent que j'ai des trésors d'indulgence pour l'aveu repentant, et que je suis sans miséricorde pour le mensonge, la rouerie et la duplicité, si bien que les gens du pays m'appellent *la charmeuse*, et disent que mon regard peut tout et que je n'ignore rien.

« En tout cas, cela ne saurait vous troubler, mon cher prince, votre esprit habite des sphères trop élevées :

« *Edita doctrinâ sapientum templa serena !* »

comme dit Lucrèce; mais si vous me présentez jamais quelqu'un, ayez soin de le prévenir que j'ai, comme les anciens lairds écossais, le don de seconde vue, et qu'on chercherait en vain à me tromper.

« Votre amie,

« LOUISE. »

Louise à Amédée.

« Pourquoi m'avez-vous tant parlé de Constance et de ma villa, hier soir, mon ami ? Vous m'avez involontairement fait passer une mauvaise nuit, je n'ai pas fermé les paupières et j'ai, pendant de longues heures, fait par la pensée un voyage dans le passé. J'ai revu, comme dans un mirage, ma maisonnette, le grand lac, la vieille ville, les pittoresques montagnes, les radieux horizons ! Mon cœur s'est souvenu des douces émotions que j'ai éprouvées là-bas, et maintenant je continue de rêver les yeux grands ouverts ! Aussi, n'attendez pas qu'aujourd'hui je vous parle d'autre chose ; je vais satisfaire votre curiosité et répondre à toutes les questions qu'hier j'ai laissées sans réponse. Vous me demandiez l'exacte description de mon petit palais. Vous vouliez savoir pourquoi et comment je l'ai acheté, les motifs de ma préférence, de ma prédilection

pour cette oasis, je vais tout vous dire : lisez et ne m'accusez ni d'exagération ni d'enthousiasme ; je resterai au-dessous de la vérité.

« La tradition a laissé le paradis terrestre en Mésopotamie, mais je suis bien convaincue que si le bon Dieu redescendait sur la terre, ce n'est plus entre le Tigre et l'Euphrate qu'il dresserait sa tente ; les bords du lac de Constance deviendraient son séjour d'élection. Je n'ai pas la prétention de me comparer à la Providence, quoique j'aie pu en jouer le rôle plus d'une fois ; mais je me sens assez forte de moi-même, pour me rendre compte de mes sensations, et les apprécier à leur valeur. Or, lorsque je vins à Constance, il y a de cela déjà quelques années, je fus littéralement éblouie. L'aspect grandiose des montagnes, la limpidité, la transparence du lac, le pittoresque des rives couvertes de villas et de jardins, le soleil rayonnant dans l'onde, et donnant des tons chauds et colorés à tout le paysage, me causaient une sorte de vertige. Ma plume ne saurait traduire toutes les impressions, physiques et morales, qui m'assaillirent tumultueusement. Depuis ma première enfance, j'aurais dû être accoutumée à la magie des plus merveilleux spectacles ; j'ai vu Paris, et les miracles qui s'y accomplissent chaque jour, Londres avec ses squares, son fleuve, son mouvement commercial, ses quartiers aristocratiques ; la verte Irlande et l'Écosse

plus pittoresque encore. J'ai visité la Belgique, Liège et Namur, Anvers et son port qui semble unique au monde lorsque, par une belle soirée d'été, on en contemple le prestigieux panorama. J'ai descendu le Rhin, salué ses bords féodaux, étudié ses rives accidentées, j'ai passé plus d'une saison à Bade, et j'ai admiré l'imprévu des sites, la poésie des montagnes et des forêts. J'ai parcouru la Suisse, escaladé ses pics, traversé ses glaciers. Je passe souvent une partie de l'été à Aix, qui me semble toujours un Eldorado. Mon esquif a sillonné dans tous les sens le lac du Bourget, le lac du Poète, mais jamais nulle part je n'ai trouvé l'impression que j'ai ressentie sur les bords du lac de Constance. C'est vous dire que l'Italie elle-même, l'Italie tout entière, de Venise à Milan, de Florence à Rome jusqu'à Naples et Palerme, avec ses trésors, ses splendeurs artistiques, ne saurait être comparée à ce rivage enchanteur, visité pour la première fois.

« C'était au mois de juillet, le temps était superbe, et à moins de l'avoir déjà vu en pareille circonstance, il n'est pas possible de se faire une idée du lac et de ses bords. L'eau bleue et transparente reflétait mille paillettes d'or, ses villas étincelaient au loin comme une perspective d'opéra éclairée par des feux électriques. Tout semblait riant, gai, poétique, enivrant. Un instant je me sentis en proie à une surexcitation étrange, ma barque glissait doucement, à peu de distance de la rive, lorsque je

me sentis prise d'une envie irrésistible de me baigner dans cette onde cristalline. Je me déshabillai rapidement, et me précipitant dans le lac, je nageai pendant une demi-heure, avec la plus vive sensation de plaisir. Lorsque je rentrai à l'hôtel, il me sembla que j'avais pris aussi possession de ce lac radieux près duquel il devait être si bon de vivre et de mourir. Remontée dans ma chambre, je restai longtemps sous le coup d'une indéfinissable exaltation ; il me sembla que mes facultés se développaient, que mon front s'élargissait ; de nouveaux horizons m'apparurent, un souffle étrange effleurait ma figure et courait dans mes cheveux. Jamais je ne me suis trouvée surexcitée à un tel point. Frissonnante, j'ouvris la fenêtre, un batelet à voile stationnait près de l'hôtel ; sans réfléchir, sans songer au danger auquel je m'exposais, j'y fis jeter à la hâte quelques oreillers ; je m'y couchai, me laissant emporter au hasard, seule avec mes pensées, avec mes souvenirs, entre le ciel et l'eau. Combien de temps suis-je restée ainsi, voguant à la dérive ? Comment n'ai-je pas couru dix fois risque de vie ? je ne saurais le dire. Je n'ai gardé de ces heures rapidement écoulées, que le souvenir confus de rêveries bizarres, semblables à celles que doivent éprouver les fumeurs d'opium et de hatchis.

« Je me sentais mollement bercée, mes yeux ne voyaient qu'à travers un nuage. Étais-je endormie ?

Étais-je éveillée? Je n'y songeais guère, en présence des visions fantastiques, des rêves impossibles, des cieux et des rivages inconnus où voyageait mon esprit.

« Lorsque j'y songe encore, je me prends à croire à la sagesse des Orientaux qui mettent leur bonheur dans la vie contemplative et trouvent dans le sommeil toutes les félicités humaines; à travers mon rêve j'éprouvais un profond sentiment de bien-être : une langueur étrange me pénétrait tout entière. Tout ce qui me rappelait à la terre me causait une impression douloureuse. Les cris des bateliers sur le lac, les secousses du bateau, les caprices du vent dans les voiles, tout, jusqu'à mes propres mouvements, déterminait une commotion pleine de souffrance pour mes nerfs tendus, surexcités. Lorsque je revins à l'hôtel, ramenée par les hasards de la brise, ma résolution était bien arrêtée, j'étais fermement décidée à me fixer à Constance, à y acheter immédiatement, une maisonnette où s'éterniserait mon rêve, où se concentreraient désormais mes affections, mon avenir, ma vie enfin ! Hélas ! qui peut répondre du lendemain, et que deviennent les beaux projets conçus au bord du lac, comme les châteaux construits en Espagne ! Toujours est-il que je ne laissai pas à mon enthousiasme le temps de se refroidir. Je fis appeler le maître de l'hôtel, et je lui signifiai ma volonté d'entrer en possession immédiate d'une petite villa. Le brave homme ne put réprimer un sourire et me fit

observer qu'il y avait, sinon impossibilité, du moins grande difficulté à satisfaire mon brusque caprice. Il m'expliqua que les propriétaires sont assez peu disposés à se défaire des habitations qu'ils ont arrangées, décorées suivant leurs goûts, leur instinct, leurs habitudes, qu'ils se sont en quelque sorte assimilées; et puis, la journée était trop avancée pour qu'on pût chercher une maison à vendre, et un vendeur consentant à céder ainsi la place à l'improviste.

« Caprice, si vous voulez, m'écriai-je vivement, mais j'ai le caprice aussi persistant, aussi tyrannique que la volonté, il me faut une villa aujourd'hui même, sur l'heure, et je l'aurai.

« Pour la troisième fois, je me jetai dans une barque et, suivie de mon hôte qui grommelait tout bas, je m'enquis de ce qui pouvait me convenir. On m'avait dit vrai, ce n'était pas chose facile, mais, si c'eût été facile, l'aurais-je désiré? Faire le tour du lac en quelques heures, il n'y fallait pas songer. C'est une petite mer! Je dus donc me résigner à ne faire qu'une inspection sommaire, écoutant, assez distraite d'ailleurs, les descriptions que me donnait, pour amuser mon impatience, mon flegmatique compagnon de route; à toute autre heure je l'eusse écouté avec intérêt, car nul, je crois, ne possède mieux la topographie des deux rives du lac de Constance.

Mais il avait beau me montrer les sites les plus pittoresques, les coteaux les plus verdoyants, couronnés de ces vignes qui donnent un des meilleurs vins du Rhin, les cascades écumantes des nombreux cours d'eau qui alimentent le lac, m'indiquer le sillon que trace le grand fleuve à son passage, me parler des crues soudaines qui le font ressembler à une mer intérieure, des nationalités diverses qui peuplent ses rives, me montrer à l'horizon les cimes alpestres se détachant avec majesté sur un ciel lumineux ! Je savais bien que, sans ressembler au lac de Côme, au lac Majeur, au lac de Garde, au lac du Bourget, le lac de Constance a d'inappréciables mérites, et que son calme profond ajoute encore à sa poésie ! Mais ce n'était pas d'appréciation que j'avais besoin à cette heure, où la fantaisie me dominait tout entière ! Pourquoi me décrire ce que je voyais, analyser ce que je sentais !... D'ailleurs je ne pensais qu'à ma villa, il me la fallait ; le reste en ce moment, quel qu'en fût le prestige, n'avait pour moi qu'un intérêt secondaire. Je ne vous ferai pas, mon ami, l'énumération des splendides demeures qui bordent le lac : la plupart sont d'une magnificence qui annonce chez leurs propriétaires des fortunes colossales, les autres appartiennent à des illustrations que vous connaissez trop bien pour que je vous les rappelle... Ma fortune, d'ailleurs, ne me permettrait pas de songer à ces splendides résidences.

« Je commençais à me désoler, et je lisais sur les lèvres de mon hôte un sourire narquois qui signifiait clairement, « vous voyez bien que j'avais raison ;... Je vous l'avais bien dit !... » lorsque sur la rive orientale, au fond d'une petite anse abritée par la montagne, j'aperçus une maison à deux étages, d'allure élégante, dominant le lac, et surplombée par la montagne abrupte ! C'était l'idéal ! c'était mon rêve ! Petite, coquette, isolée, charmante, elle réunissait toutes les conditions de ma fantaisie. Je demandai bien vite :

« — A qui cette villa ?

« — A Wellibad !

« — Qui cela, Wellibad ?

« — Wellibad le brasseur, un millionnaire !...

« — Millionnaire !...

« — Tous les brasseurs le sont à Constance !... Il s'est fait bâtir, en manière de distraction, une villa qu'il n'habite pas, qu'il n'habitera jamais.

« Excellente affaire, alors ! il ne demandera pas mieux que de me la vendre !... Vite ! vite ! qu'on aille querir Wellibad.

« Ce dernier voulut bien se rendre à mon désir. L'argent a toujours son éloquence, même avec les plus riches, et j'avais parlé de payer comptant. Après une courte discussion, nous tombâmes d'accord sur le prix ; je ne mar-

chandai pas trop, mais je stipulai, comme condition expresse, que, sans attendre l'expédition des actes, je serais mise immédiatement en possession. Le soir même j'étais installée dans ma villa, et, dès le lendemain, les ouvriers étaient à l'œuvre, tapissiers, peintres, etc. Un artiste de talent, de passage à Constance, se chargea de peindre plusieurs fresques dans la salle à manger et sur le plafond du grand salon. En quelques semaines, tout se trouva terminé, sauf le second étage que des circonstances imprévues m'empêchèrent de faire achever. Le nid prêt, l'oiseau s'y installa tout à son aise, et peut-être y serait-il encore sans..... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici. Ce que je veux avant tout, c'est donner une idée de cette chère retraite que je ne revois jamais sans une profonde émotion; si, du reste, je vous en parle avec autant d'éloges, mon ami, c'est moins par vanité de propriétaire que pour rendre hommage à la vérité, vérité proclamée par tous ceux qui l'ont visitée, vérité qui dicte ces lignes et qui guide mon crayon.

« La villa Louise est assise sur la rive orientale, au fond d'une anse pittoresque. Grâce à sa position un peu en retraite, elle se trouve à l'abri des vents du lac. La montagne la domine et la protège. On y arrive en barque, à moins qu'on ne veuille suivre le sentier qui serpente sur le flanc de la montagne et descendre l'escalier rapide, pittoresquement tracé à travers les châtai-

gniers; mais ce dernier chemin n'est pas toujours praticable et on ne le parcourt pas sans fatigue; des deux côtés un parapet de pierres prolonge le lac sur de solides assises de maçonnerie. Au milieu, un balcon en fer forgé s'avance circulairement : c'est de ce point qu'on voit le mieux se dérouler l'immense perspective du lac. Un sable épais et fin, soigneusement ratissé, recouvre les allées et le devant de la maison, où se trouvent rangés symétriquement des caisses d'orangers et de grenadiers en fleurs. Avant d'entrer dans la villa, faisons-en le tour. L'extérieur est peint de rouge, les fenêtres disparaissent sous des persiennes vertes, les toits sont couverts d'ardoises et trois balcons, au nord, au sud et à l'est, encadrent le premier étage. Le dessin du bâtiment est irrégulier. Le corps principal de logis s'avance du côté du lac et se trouve en retraite du côté de la montagne; enfin les parties latérales dominent les deux jardins, où s'épanouissent en corbeilles, au bord des pelouses, les arbustes verts et les plantes vivaces.

Nous entrons au grand salon par un perron de trois marches en granit; cette pièce est tendue tout entière de perse, ou plutôt de toile bleue et blanche avec semis de bouquets; la tenture va jusqu'au plafond en forme de dôme, dont le milieu est rempli par une peinture mythologique représentant trois amours bouffis dans un nuage coloré. Le parquet est de mosaïque, le mobilier est l'œuvre

de véritables artistes; des reproductions des merveilles de l'art florentin, encombrant les tables, les bahuts, tandis qu'entre les deux portes-fenêtres, le buste en marbre de la maîtresse de la maison, dû au ciseau d'un sculpteur italien déjà célèbre, fait face à la cheminée. Des livres précieux, des publications nouvelles couvrent la table du milieu; à droite, en entrant, soulevez une portière et vous voici dans le petit salon, tendu également en étoffe de Perse à bouquets lilas et verts. Une fenêtre-porte s'ouvre sur le jardin, des rideaux garnissent les trois côtés. Une glace surmonte la cheminée, et le plafond est tendu de la même étoffe que les lambris... Les meubles de Boule sont authentiques. A gauche, on pénètre dans la salle à manger, dont l'ameublement est confortable, mais simple : tables et buffets de noyer, chaises rembourrées de crin et couvertes de cuir : l'artiste chargé de l'ornementation murale l'a exécutée avec un rare bonheur. Au plafond et sur les panneaux, ce ne sont que fleurs, fruits et guirlandes enchevêtrés; des oiseaux, sur lesquels on a l'envie de mettre la main, volent ou se groupent tour à tour. Leur plumage éclatant et bizarre ressort sur la grisaille du fond. Les natures mortes sont largement conçues, et merveilleusement reproduites. Dans le médaillon qui couronne la porte donnant sur le grand salon, s'étale un canard plumé sur un lit de verdure, au milieu de comestibles de toutes sortes. A la place de la glace, au-dessus de la cheminée,

se développe un trophée de chasse dans lequel se groupent faisans, perdreaux, lièvres et bécassines encadrés d'une guirlande de fleurs. Tout cela est délicieux de naturel et de fraîcheur, et si je vous en parle avec autant de détails, c'est que je me suis souvent intérieurement impatientée, contre plusieurs de mes hôtes qui se sont beaucoup moins occupés d'admirer ces jolies choses, que du menu du déjeuner ou de l'ordonnance du dîner. En retour, se trouve le grand office qui peut, au besoin, servir de petite salle à manger. Au milieu une table ovale ; sur les côtés des dressoirs pour la vaisselle et le dessert, une vitrine pour les cristaux et l'argenterie ; puis vient la cuisine, aérée, spacieuse, munie d'un grand fourneau et d'une vaste cheminée. Le chef le plus exigeant y trouvera tout ce qui est indispensable à la cuisine la plus savante et la plus compliquée... et si les mets ne sont pas exquis, en vérité ce sera de sa faute. Deux autres portes conduisent à la cour intérieure, rafraîchie par une petite fontaine dont la vasque, adossée à la montagne, repose sur un fût de pierre blanche ; l'autre porte donne accès sur une partie de l'antichambre que j'ai transformée en un petit théâtre, et qui communique avec le salon. Les deux portes peuvent servir de coulisses ; la scène est suffisamment spacieuse, et, pourvu qu'ils ne dépassent pas le chiffre de soixante, les spectateurs sont encore à l'aise. Avant de quitter le rez-de-chaussée, il faut que je vous introduise

encore dans une pièce parallèle au petit salon, qui sert de bibliothèque et de cabinet de travail; elle est meublée en damas rouge et éclairée par une porte-fenêtre qui s'ouvre sur le jardin. C'était le cabinet de mon mari, à l'époque où nous habitions Constance ensemble. Le grand escalier, recouvert de tapis, monte au premier étage; le palier, très-vaste, très-aéré, est tapissé de grandes armoires et de porte-manteaux. La pièce principale est la grande chambre à coucher, une merveille d'arrangement harmonieux et de confortable bien entendu. Tous les meubles, toilette, lit, armoire à glace, guéridons, bonheur du jour, chiffonnier, etc., sont uniformes, érable et chêne, d'un travail irréprochable. Le balcon contourné donne vue sur l'ensemble du lac; deux grandes fenêtres y accèdent. La tenture des murailles et du plafond est en perse, à bandes bleues et roses, avec un semis printanier de bouquets (ici je fais remarquer, en passant, que toutes ces tentures sont uniques, elles n'existent pas dans le commerce, ayant été faites exprès pour moi). Une glace énorme, de la hauteur de la pièce, remplit tout un panneau, à gauche; au fond, sur une estrade, un lit merveilleux semblable, par ses dimensions, aux lits du palais de Versailles, recouvert d'un grand couvre-pied de guipure. Deux grandes glaces tapissent l'alcôve, à droite et à gauche. Une toilette pompadour, garnie de dentelles, complète l'ensemble.

« A gauche, au bout d'un petit corridor, s'ouvre la chambre rose avec un petit balcon latéral sur le lac. La tenture est également d'étoffe perse, les meubles sont en noyer ; elle est simple mais d'une exquise fraîcheur. C'est une chambre de jeune fille ; à droite, un grand cabinet de travail, puis un cabinet de toilette et une des plus jolies salles de bains qu'on puisse imaginer. Figurez-vous pour parquet, une marqueterie de carreaux de Faenza authentiques, rapportés pièce par pièce, une baignoire de marbre avec des cols de cygne en vermeil.

« Ensuite vient une chambre tendue de damas jaune, servant de chambre d'amis, éclairée des deux côtés ; enfin, et pour faire le tour, auprès de l'escalier, on trouve encore une grande pièce, pavée de mosaïque, dont les fenêtres donnent sur le jardin.

« Le second étage, non achevé encore, comme je l'ai déjà dit, reproduit la disposition du premier. Le nombre des chambres est le même, et dans celle qui correspond à la pièce du milieu, il serait facile d'établir un atelier. Il y a de quoi, d'ailleurs, loger un nombreux domestique ; j'ajoute que pour les gens qui aiment à escalader la montagne, les sentiers qui la contournent offrent le meilleur terrain pour cet exercice gymnastique.

« La proximité de Constance est encore à considérer ; cette cité badoise a l'allure froide et mélancolique des

viles allemandes ; elle est cependant assez peuplée et visitée par les touristes. Elle est régulièrement construite, et ses monuments d'aspect grandiose, la cathédrale et les couvents, évoquent le souvenir des temps passés, entre autres celui du concile œcuménique du xv^e siècle. Son commerce est florissant, et ses établissements d'instruction renommés.

« Mon séjour à Constance est une des étapes de ma vie, et mes souvenirs s'y reportent volontiers. Tous, néanmoins, ne sont pas des plus riants ; la veille même de mon départ, je faillis m'y noyer. Mon gondolier, car sachez bien que je possède une gondole, une vraie gondole vénitienne, construite exprès pour moi ; mon gondolier, dis-je, qui est gardien de ma villa pendant mon absence, mon domestique lorsque je séjourne à Constance, n'est pas d'une habileté extrême, aussi ne s'en est-il pas fallu de beaucoup que ce beau lac ne me servît de tombeau. C'est là une des raisons qui ont calmé mon engouement passionné pour cette résidence, dont j'apprécie toujours la solitude et les enchantements. Mais, avant de clore cette longue lettre, il faut que vous me permettiez encore, mon ami, de vous faire une description et un portrait. Je veux vous parler de la gondole et du gondolier. De ce dernier, on ne peut se faire une idée sans l'avoir vu. Il se nomme, ou plutôt, on le nomme « Civelli, » car ce n'est pas son véritable nom. C'est un gaillard de plus de cinq

pieds, orné d'une formidable barbe blanche. Sa figure est caractéristique, songeste et sa parole sont animés. Il mime tout ce qu'il dit, et sa volubilité, dans le peuple, doit passer pour de l'éloquence. Malgré son aspect étrange, c'est le meilleur et surtout le plus honnête homme du monde! Il a toute ma confiance. Successivement soldat et douanier, il n'est plus aujourd'hui que père de famille. Il a quatorze enfants, et cette nombreuse lignée vit à l'aise de la petite pension que touche le père et des gages que je lui donne.

« Les fils aînés sont déjà sous les drapeaux, et les plus jeunes grandissent sous l'œil paternel du plus brave homme, mais en même temps du plus grand original que je connaisse. Civelli a de grandes qualités, il rame bien et longtemps, mais on voit bien qu'il n'est pas de Venise, car il ne s'entend guère à diriger une gondole. J'en sais quelque chose. C'est ce qui a fait, que, si je n'ai point pris en grippe le gondolier, je me suis au moins dégoûtée de la gondole qui, cependant, est dans son genre, un véritable chef-d'œuvre. Elle est longue, effilée, vernissée, tapissée de la poupe à la proue, comme un véritable boudoir. Son fer dentelé étincelle au soleil comme s'il était d'argent. L'intérieur, bourré d'oreillers et de coussins, forme une sorte de lit moelleux comme un nid d'oiseau. Que de souvenirs et de rêves ont escorté ma barque lorsqu'elle glissait rapide, silencieuse, sur

les flots bleus du lac ! Les rêves se sont envolés, les souvenirs n'étaient qu'endormis, vous les avez réveillés...

« A demain, mon ami, je ne vous parlerai plus de mon lac, mais de moi.

« LOUISE. »

IV

Soyez reine !

Cependant le temps passe, un mois entier s'est écoulé et Roland est de retour à Freïberg.

Le prince a gardé dans ses rapports avec son ancien précepteur une sorte de déférence et de timidité ; d'ailleurs, il ne s'est pas avoué à lui-même la nature exacte des sentiments qui l'agitent. Tout en cédant aux séductions qu'il a cherchées et qui l'ont enivré, il n'a pas eu cependant la force de prendre un parti, de se décider. Il hésite cette fois à re-

courir à son confident ordinaire. De l'état de son âme, il ne s'est pas rendu compte, il se sent agité, troublé ; de quoi et pourquoi ? Il ne pourrait le dire ! Dominé par son embarras, trahi peut-être par son hésitation, saurait-il demander les conseils de celui dont la droiture et la loyauté ont formé, gouverné, dirigé sa jeunesse ? Et, si l'avis réclamé n'allait pas être d'accord avec ses aspirations, ses vœux, ou même sa conduite passée, dans quelle cruelle alternative ne se trouverait-il pas ! Aussi la veille du jour où M. de Tauchnitz devait rentrer à Freiberg, lorsque le grand-duc vint faire sa visite accoutumée à Louise, son visage était-il soucieux et ses allures embarrassées. Avec force circonlocutions, avec mille précautions oratoires, Amédée, protestant qu'il lui serait impossible de passer un jour sans venir la voir, finit par demander à la jeune veuve de vouloir bien le recevoir à une heure différente. Étonnée d'abord du langage embarrassé du prince, si différent de sa franchise et de sa netteté habituelles, Louise ne revenait pas de sa surprise, car rien ne lui semblait motiver cette démarche ; mais son étonnement fut sans bornes lorsque le grand-duc, non sans hésitation, la supplia de tenir désormais ses visites secrètes et de ne dire à personne, surtout à Roland, qu'ils s'étaient vus presque tous les jours pendant son absence. Le premier mouvement de la jeune femme fut de se refuser à cette discrétion offensante ; à quoi

bon mettre un voile mystérieux sur des relations qui n'avaient rien à craindre du grand jour? Leur conscience ne leur reprochait rien, ni à l'un ni à l'autre. D'ailleurs, si le prince se figurait que ses visites n'étaient pas connues, il était dans l'erreur. Ce qu'il croyait un mystère n'en était un pour personne, il s'était bercé d'une illusion. Pourquoi enfin mentir à Roland qui, lui, n'avait jamais menti? Pourtant, instinctivement émue de l'inquiétude que Son Altesse ne cherchait plus à dissimuler, sans être cependant convaincue par les raisons vagues qui purent être invoquées, elle n'eut pas le courage de résister plus longtemps à ses instances, et, de guerre lasse, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, promit, jura de garder le secret le plus absolu. Ce n'était pas, du reste, s'engager, puisqu'elle allait partir, quitter Freïberg prochainement, dans quelques jours peut-être. A partir de ce moment, le front du prince se rasséréna et il reprit son enjouement ordinaire.

Quant à Roland, le retour fut pour lui une véritable fête; son cœur débordait à la seule pensée de retrouver les deux chères créatures qui résumaient, avec sa mère, ses meilleures, ses seules affections. Mais l'effusion de sa joie fut un peu refroidie dès la première entrevue. Sans doute son élève lui témoigna la même affectueuse cordialité; madame de Kelner avait sa même sérénité, les mêmes façons amicales, mais il lui sembla qu'il respirait

dans l'atmosphère ambiante quelque chose d'insolite et d'inconnu. A certains moments, le grand-duc avait des allures rêveuses, et dissimulait mal une gêne passagère. Louise est toujours la même, mais à l'atonie dont M. de Tauchnitz s'était vainement efforcé de l'arracher, a succédé tout à coup une agitation presque fébrile. Son esprit a repris toute son activité d'autrefois ; il se multiplie comme au temps de ses travaux de Sologne, elle fait des projets, cherche des utopies, bâtit des châteaux en Espagne, s'occupe de mille choses, qui naguère encore n'avaient plus le don de l'intéresser ou de l'émouvoir. Tout cela l'inquiète. Il comprend qu'il est en face d'une énigme dont il n'est pas le sphinx, d'un mystère dont il n'a pas la clef, d'une charade dont il ne trouve pas le mot. Ces réflexions, cependant, ne l'assiègent que lorsqu'il est loin de ses amis ; leur aspect, leur contact le tranquillisent, et ce n'est que par un revirement de sensations, par une analyse de souvenirs, qu'il en revient à une prescience de l'inconnu qui l'agite et le rend malheureux sans qu'il puisse dire comment et pourquoi. Pour échapper à ce malaise, il se réfugie alors dans le passé et se plaît à se rappeler et à relire.

L'enfance du grand-duc réveille ses plus chers souvenirs. Il s'attendrit en les évoquant ; mais s'il ouvre le cofret où il a renfermé les lettres de Louise, son visage et son cœur s'épanouissent à la fois ; un sang plus jeune

circule dans ses veines, des vapeurs enivrantes lui montent au cerveau. Que de fois il a lu et relu cette correspondance, qui résume, en un mois, la période la plus vivante de son existence, et où il se plait à retrouver tout entière sa jeune amie, avec son esprit supérieur, son cœur ardent et toutes les nuances de ce caractère fier, de cette nature une et multiple à la fois.

Un jour pourtant, jour de fraîche date, puisqu'il ne précédait que de bien peu son retour à Freiberg, en parcourant ce cher dossier, sa physionomie était devenue grave et sévère, ses sourcils s'étaient froncés. Ses yeux s'étaient involontairement arrêtés sur un paragraphe qui n'avait pas d'abord provoqué son attention, et auquel il n'avait jusque-là attaché aucune importance. Cette fois il lisait en pesant les mots, en cherchant le sens, s'évertuant à rattacher les fils de la pensée qui les avait dictés et réunis.

Ce paragraphe, le voici :

. « A propos, mon ami, j'ai oublié de vous dire une chose qui va bien vous surprendre, car je ne m'y attendais guère, ni vous non plus !.... Devinez ? J'ai reçu une visite... la visite de S. A. R. le grand-duc. Il y a huit ou dix jours à peu près, le prince m'a fait demander officiellement la permission de venir me voir : il avait, me faisait-il dire, absolument besoin de me parler. Ma

première pensée a été de répondre par un refus, car, vous le savez, rien ne m'est plus désagréable que de voir troubler ma solitude, tant que je n'aurai pas pris le parti de reparaitre dans le monde. J'ai cependant craint que mes scrupules ne parussent affectés. Il y a déjà huit mois que M. de Kelner est mort et mon deuil touche à sa fin. J'ai donc dit oui, et le grand-duc est venu... et parti sans me dire rien qui motivât cette entrevue sollicitée, demandée, ordonnée en quelque sorte. Cela me paraît bizarre, étrange, singulier, mais quand vous serez de retour à Freïberg, vous, le confident de Son Altesse, vous me direz, n'est-ce pas, ce que Mgr Amédée XIII, prince régnant du grand-duché de Freïberg, avait de si important à dire à madame de Kelner... et pourquoi il ne le lui a pas dit? »

De prime abord, ces lignes pouvaient sembler toutes naturelles. C'était sans doute l'expression d'une mauvaise humeur causée par un dérangement d'habitudes et par une curiosité déçue. Mais, dans le courant des idées de Roland, il lui sembla tout à coup que ces mots, comme les proverbes arabes, en voulaient dire beaucoup plus qu'ils n'en révélaient, et il se demande : Pourquoi donc Louise ne m'a-t-elle dit cela qu'incidemment? Pourquoi cette gêne dans l'allure, ces phrases hésitantes, ce luxe d'épithètes, ce ton de plaisanterie qui ne lui est pas habituel? Ce n'est pas son style ordinaire; le mot

propre vient couramment sous sa plume, elle a une forme nerveuse et correcte, sans ambages ni circonlocutions ; elle n'a jamais recours aux prolégomènes et aux explications, pourquoi cette exceptionnelle façon de m'écrire ?

Enfin, comment se fait-il que ce soit seulement huit ou dix jours après la visite du grand-duc, qu'elle m'en ait parlé !... Et, tout en faisant cette réflexion, le pauvre Roland se trouvait entraîné dans un dédale de conjectures.

Pour qui connaît le cœur humain, il y avait certainement là une nuance dont on pouvait, au moins, soupçonner la cause. En y regardant de près, il n'était pas impossible de deviner sous l'influence de quels sentiments Louise avait écrit ces lignes.

Le champ des suppositions est vaste et Roland l'avait parcouru en tout sens ; aussi, comme il n'était pas l'homme des demi-mesures, des atermoiements, son parti fut bien vite pris, et quoique sa mère ne fût pas encore complètement rétablie, il se décida à la quitter et revint à Freiberg. La vue de son royal ami et de la jeune veuve, affectueux tous les deux et ne dissimulant pas, chacun séparément, le plaisir qu'ils éprouvaient à le revoir, chassèrent de son esprit toute amère pensée, effacèrent bien vite des soupçons qu'il se reprocha. Sa tranquillité eût été désormais assurée sans une circonstance fortuite.

Un matin que Roland, suivant son habitude, herborisait en se promenant, il s'arrêta dans la petite forêt qui touche Freiberg et qui, embellie, transformée depuis l'avènement et par les ordres d'Amédée XIII, a maintenant un faux air du bois de Boulogne de Paris ou des Cascines de Florence. Le rustique et le pittoresque ont disparu : là où poussaient follement, dans l'herbe, bluets et coquelicots, s'alignent des routes droites et sablées; des charmillles peignées, taillées comme à Versailles, ont pris la place des fourrés et des halliers; les quinconces se répondent et les carrefours régulièrement dessinés, étincellent le soir de becs de gaz. La civilisation moderne a fait une conquête de plus. Or, de l'autre côté de la charmille contre laquelle il s'était adossé, Roland entendit bientôt la voix de deux autres promeneurs qui s'étaient assis, comme lui, pour se reposer de la fatigue de leur excursion matinale. Le timbre de ces voix lui était familier et il reconnut bien vite deux gandins freibergeois, sportmen enragés, grands danseurs de cotillons et propagateurs, surtout éditeurs, de la chronique scandaleuse de la ville. Peu soucieux de leur babillage, il s'enfonça de plus belle dans sa lecture et il était parvenu à s'isoler complètement, lorsqu'un nom, prononcé entre deux éclats de rire attira son attention.

— En êtes-vous sûr, cher Wilfrid? Quoi cette fameuse baronne à laquelle on avait fait une auréole de vertu, qui ne

se laissait voir qu'enveloppée des voiles de la chasteté antique...

— La statue d'or avait un pied d'argile.

— Encore une illusion envolée !

— L'avez-vous jamais eue ?

— L'illusion?...

— Pas d'amphibologie, je vous prie ; vous savez bien qu'il est défendu de chasser sur les terres de Son Altesse.....

— C'est donc bien vrai?... heureux prince !...

— Ma foi ! je dirais bien aussi heureuse baronne.... tous les deux sont jeunes, beaux... et habiles.

— Habiles, pourquoi ?

— N'est-ce pas une habileté que d'avoir si longtemps tenu leur liaison secrète.... Je m'en doutais bien un peu, mais je me pique de discrétion...

— Comment avez-vous pu savoir ?

— Mais en voyant Son Altesse aller en promenade tous les jours à la même heure, renvoyer ses chevaux au même endroit et se diriger seule, à pied, vers l'hôtel de Kelner...

— Tous les jours ?

— Tous les jours...

— Et vous avez vu ?

— J'ai vu tout ce qu'on pouvait voir sans regarder, j'entends, car je n'obéissais pas à une curiosité préméditée... j'ai vu le prince entrer, les portes se refermer sur lui et ne se rouvrir qu'une heure ou deux après, sans que personne fût venu déranger le tête-à-tête.

— Et cela dure toujours...

— Toujours ! avec une modification, cependant ; ce n'est plus le matin, c'est vers le soir que sonne l'heure du berger. Son Altesse a changé ses habitudes, et puis, au lieu d'entrer par le vestibule, elle se fait introduire par la grille du jardin....

— Tout cela est inouï, cher Wilfrid, mais n'établit pas cependant que madame de Kelner soit la maîtresse de notre grand-duc.

— Êtes-vous assez simple, assez primitif ? demandez plutôt à madame Müller, à
.

Roland eût pu écouter plus longtemps, il en eût entendu davantage ; mais la plus cruelle des douleurs avait envahi son cœur et traversé son esprit. — Les malheureux qui sont atteints d'une nécrose de la mâchoire et que le chirurgien opère sans anesthésique, ne souffrent pas plus de cette cruelle opération qu'il ne souffrit, lui, de cette révélation inattendue. Son premier mouvement fut de se jeter sur les deux interlocuteurs, de les prendre à la gorge et

de leur faire rétracter sur-le-champ leurs infâmes calomnies, les odieux mensonges qu'ils venaient d'avancer, car ils devaient avoir menti ! mais une réflexion soudaine l'arrêta... Les étourdis qui bavardaient derrière le bosquet ignoraient à coup sûr sa présence ; se montrer, intervenir, c'était avouer qu'il les avait écoutés, épiés, rôle que le hasard seul lui avait fait jouer, mais qu'il regardait comme indigne de lui et qu'il rougirait de se voir attribuer. Et de quel droit se ferait-il le champion de madame de Kelner ? A quel titre la défendre et la venger ? n'était-ce pas la compromettre davantage, et donner un nouveau texte aux odieuses suppositions que tout à l'heure il avait involontairement entendues.... Troublé, bouleversé et ne se sentant pas sûr de lui-même, Roland seleva brusquement de son banc et s'éloigna d'un pas rapide, marchant au hasard, sans but, à travers champs. Les idées les plus incohérentes, les réflexions les plus bizarres, des suppositions impossibles lui traversaient le cerveau, comme des barres d'acier rougies au feu. Les deux hommes étaient fous, ou bien il avait rêvé lui-même ; il n'était pas possible qu'ils eussent dit ce qu'il avait cru entendre.... cependant ils ont articulé des faits, le monde est au courant de tout cela, lui seul l'ignore ! Mais non ! cela ne se peut pas : Louise, la maîtresse d'Amédée ! c'est insensé ; Louise, la franchise, la droiture, la chasteté, la vertu même ; Amédée, la personnification de l'honneur chevaleresque de la

loyauté, elle, son rêve! lui, son œuvre! coupables tous deux, félons tous deux... allons donc, c'est les offenser que de le supposer un seul instant..... Pourtant ils se sont vus tous les jours, en tête-à-tête pendant son absence : le prince ne lui a rien dit, rien écrit de la baronne, et quand il l'a interrogée, celle-ci ne lui a pas dit la vérité!! L'un s'est caché de lui, l'autre l'a trompé..... Pourquoi? sinon. Et il éloigne bien vite cette pensée.

Faudra-t-il perdre cette double illusion, cesser d'estimer ces deux chères créatures pour lesquelles et par lesquelles il vit plus que pour lui-même, chasser, proscrire cette affection immense à laquelle il avait élevé un autel dans son cœur et voué le plus tendre des cultes... Hélas!... mais une réflexion plus cuisante encore s'ajoute à ces tristes considérations : si la pensée du prince, capable de fausseté, de trahison, le révolte et le désole, le souvenir de madame de Kelner l'exaspère, l'affole. Quoi! des deux créatures qu'il a réunies et confondues jusqu'ici dans le même attachement, la tromperie, la trahison soupçonnée, n'excite pas en lui la même colère, n'éveille pas le même désenchantement : c'est donc alors qu'il ne les aimait pas de la même façon; cet attachement respectueux, profond, impersonnel qu'il avait cru professer pour Louise, n'était qu'une illusion, et n'avait été que le prétexte, le masque d'un autre sentiment humain qu'il ne s'était jamais avoué,

mais dont il mesurait aujourd'hui l'étendue et la violence... Fallait-il donc qu'il eût consacré sa jeunesse au seul culte de la science, qu'il n'eût jamais aimé que sa mère et son royal élève, en dehors de l'étude, pour que, touchant presque à l'automne de sa vie, sa première et sa plus grande affection l'ait conduit à une semblable déception. Dire ce que souffrait Roland, n'est pas possible. Comment analyser son désespoir? qui donnera la clef de cette contradiction?

Longtemps il erra dans la campagne, insoucieux de la chaleur du jour, sans conscience de lui-même, et le soleil était près de descendre vers l'horizon, lorsqu'il lui sembla qu'un baume salubre et rafraîchissant avait coulé sur ses blessures : son idée première lui était revenue.

— Si tout cela n'était pas vrai? A quoi bon me désoler ainsi pour des suppositions que rien ne justifie et auxquelles manque même la probabilité, la preuve en tous cas! La preuve? au fait j'irai la chercher moi-même, et il reprit le chemin de la ville.

En entrant chez madame de Kelner, son émotion était grande, pourtant il lui serra la main comme à l'ordinaire; elle était seule dans sa volière, émiettant du pain à ses oiseaux; en la voyant si sereine, à cette innocente occupation, il eut comme honte de lui; la regardant bien en face, il lui demanda soudainement :

— Louise ! Son Altesse est-elle venue souvent vous voir depuis la visite officielle dont vous m'avez parlé ?

La baronne eut un moment d'indicible torture ; ne pas dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, était pour elle chose odieuse, insupportable ; mais elle avait promis, juré, sa parole avait toujours été sacrée, elle n'y pouvait manquer. Placée dans une pareille situation, elle n'avait pas le choix de l'écueil, aussi n'hésita-t-elle pas plus d'une seconde et répondit-elle :

— Mais non !..... pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pure curiosité ! le prince, d'ailleurs, fût-il venu vous voir tous les jours, qu'il n'y aurait pas le moindre mal.

Et en même temps, Roland plongeait sur le visage de madame de Kelner son regard scrutateur, mais la jeune femme s'était remise et Roland, complètement rassuré par le calme et la sérénité de sa physionomie, en vint à se persuader que son imagination avait fait fausse route, qu'il s'agissait encore évidemment d'une de ces absurdes calomnies, comme il s'en était déjà répandu vingt fois. Il se sentit rassuré complètement ; on pouvait tout lui dire désormais, il était sûr de Louise comme de lui-même ; sa parole valait toutes les preuves qu'on eût pu entasser devant lui ; elle lui avait répondu d'une façon nette et catégorique ; douter de sa bonne foi, était-ce possible ?

Pendant les quatre ou cinq jours qui suivirent, rien d'extraordinaire ne vint troubler cette intimité : madame de Kelner seule se sentait parfois inquiète ; obéissant à un sentiment dont elle n'était pas maîtresse, elle se laissait aller, fermant les yeux, comme saisie de vertige, sans même avoir le pressentiment du dénouement qui ne pouvait tarder. Ce qu'elle éprouvait ! c'était quelque chose, comme la sensation d'une descente rapide, le trajet de l'hospice du Saint-Gothard à Airolo, par un jour d'hiver ! Un rêve terrible, dont on ne perdra jamais le souvenir ! On ne vit pas longtemps sur un mensonge, ni sur une équivoque !

Les choses cependant auraient pu durer longtemps ainsi, car, quoique Freïberg, comme je l'ai déjà dit, commençât à s'occuper des assiduités du prince, il était assez difficile que Roland, son caractère fier, ses habitudes studieuses, retirées, étant donné, pût avoir connaissance de ces bruits : il était impossible de supposer que quelqu'un eût pu lui faire une semblable confidence. Puis, je le répète, l'eût-on osé, qu'il l'eût considéré comme un bavardage, une calomnie, les deux choses qu'il méprisait et fuyait le plus ; enfin il fréquentait peu les salons ; rien, en un mot, n'aurait pu le ramener au doute sans un incident imprévu qui se produisit. Un jour il était allé faire une visite officielle à la vieille tante du grand-duc de Freïberg, qui l'avait fait demander pour obtenir de lui un renseignement

particulier. La princesse était une des plus nobles femmes de l'Allemagne, et avait, dans une circonstance mémorable, donné naguère à Louise des marques non équivoques d'estime et de sympathie. Au moment où il allait prendre congé, l'affaire qui l'avait amené ayant été traitée, la grande-duchesse lui demanda en se levant et à brûle-pourpoint :

— Quand madame de Kelner part-elle ?

— Mais je l'ignore. Je ne suis guère en mesure de répondre exactement à Votre Altesse, répliqua Roland troublé, bientôt sans doute.....

— Eh bien ! dites-lui que je l'aime toujours, cette chère et charmante enfant, mais engagez-la surtout à hâter son départ....

— Votre Altesse me permettra-t-elle de lui demander pourquoi ?

— Dispensez-moi de répondre, général, c'est un bon avis que je donne, voilà tout....

— Quelques méchants bruits seront venus aux oreilles de Votre Altesse, répliqua vivement Roland.... des calomnies.....

— Point ! La calomnie m'est odieuse et j'ai l'horreur de la médisance : ce que je veux simplement vous dire, c'est que si je vous ai donné cet avis officieux, ce n'est plus

seulement de la réputation de madame de Kelner qu'il s'agit, une chose, toujours malheureusement, un peu de convention, mais bien de son honneur ! de son honneur seul !

— Son honneur ! reprit brusquement Roland, comme malgré lui, et sans se rendre compte qu'il manquait à l'étiquette ; mais qui donc se permettrait de douter de l'honneur de madame de Kelner, la meilleure, la plus noble, la plus chaste des femmes ?.....

— Mon cher général, vous donnez à mes paroles plus de portée qu'elles n'en veulent avoir. Qui pense, ici, à mettre Louise en cause ? Ce n'est pas vous, à coup sûr, moi, non plus ; je pense ce que vous pensez de madame de Kelner et je pourrais ajouter que je l'ai prouvé..... mais je ne vous ai pas parlé à la légère, ce qui n'eût convenu ni à mon âge ni à mon caractère. Sachez-le bien, si je n'avais autant d'estime pour Louise, si je ne l'aimais autant que je l'aime, je serais allé moi-même la voir ; en tout cas, je l'aurais priée de venir au palais, et je lui aurais dit d'une manière formelle ce que je me borne à vous laisser entrevoir. Mais cette pauvre enfant a une nature de sensitive, je le sais, le fait seulement de l'avertir augmenterait ses chagrins et, Dieu merci ! elle a déjà assez souffert !

« Je vous le répète, qu'elle s'éloigne pour l'amour du Ciel ! qu'elle retourne en Belgique !....

— Mais de quoi et de qui s'agit-il, princesse ? Avec vous tout est grave, et en vous remerciant de votre bienveillant intérêt pour une personne qui le mérite à tous égards, je me permets de vous faire cette question : Avez-vous voulu parler du prince ? En ce cas, je puis vous dire qu'il n'est allé qu'une seule fois, et officiellement encore, à l'hôtel de Kelner, depuis la mort du baron.

— Mon cher général, il faut être indulgent pour moi, mais j'ai le parler franc et c'est le privilège des vieilles femmes, fussent-elles obligées de faire de la peine à ceux qu'elles honorent le plus : mais le vrai est le vrai, et je ne saurais l'amoindrir. Je n'ai rien à retirer de ce que je vous ai dit ; qu'elle parte... qu'elle parte... faites qu'elle parte promptement. Et en disant cela d'un ton où l'on pouvait saisir une nuance d'impatience ou de compassion, la grande-duchesse s'était levée.

L'audience était finie, il fallait absolument prendre congé. Roland vit bien que la vieille princesse n'ajoutait qu'une médiocre confiance à ses protestations, et il lui sembla que son œil sondait un nouvel abîme d'iniquités. Quel était ce mystère ? de quelles nouvelles infamies la pauvre Louise était-elle encore victime ? Les convictions de Roland ne furent cependant pas ébranlées, Louise lui avait affirmé n'avoir pas revu le prince ; il était impossible, absolument impossible qu'il en fût autrement. Il y avait

sans doute là une fatalité qu'il se chargeait de découvrir et d'expliquer, car la duchesse était une des rares personnes à l'opinion desquelles il tenait pour Louise. L'accent convaincu de cette femme de bien l'avait frappé vivement : il méprisait toutes les clabauderies de la ville, mais les réticences significatives de la princesse le troublaient profondément. Il se sentait préoccupé, sans que cependant sa confiance fût ébranlée le moins du monde, et il cherchait dans son esprit les moyens de démasquer cette nouvelle trame, lorsqu'il s'aperçut qu'il était juste en face de la grille de l'hôtel de Kelner. Il s'arrêta machinalement, peut-être eût-il passé outre, car ce n'était pas l'heure des visites, mais il remarqua avec étonnement que la grille était entr'ouverte. Ce fait insolite n'éveilla en lui aucune idée qui eût trait à Louise, sa foi en elle étant inébranlable, mais il pensa que c'était le fait d'une négligence des domestiques. Il entra et ferma la grille derrière lui, avec l'intention de donner aux serviteurs oublieux un avertissement salutaire. Cela fait, il allait décidément s'en retourner quand l'idée lui vint d'entrer un instant chez madame de Kelner pour l'avertir elle-même de la négligence de ses gens et lui dire bonsoir.

— La pauvre enfant ! se disait-il en souriant intérieurement, comme elle va être surprise... je ne resterai certainement pas plus de dix minutes, mais sa vue va me rafraîchir le cœur : puis, il me semble qu'aller la voir ce

soir, c'est protester intérieurement contre la défection de sa vieille protectrice... Oh ! ne suis-je pas son meilleur ami ? Qui pourra l'aimer aussi bien que moi ? car personne ne croit en elle comme moi ! Et tout en faisant ces réflexions, il traversait allégrement le petit jardin, puis le vestibule. Il parcourut ainsi le salon bleu, le salon rouge, le grand salon, sans rencontrer personne.

— C'est singulier ! se dit-il, où sont les domestiques ? Suis-je donc dans le château de la Belle au bois-dormant ?

Arrivé près du cabinet de Louise, dont la porte était fermée, il hésita un instant, puis il mit la main sur le bouton, persuadé qu'il allait la trouver en train d'écrire ou de dessiner. Personne, encore ! pourtant la lampe est allumée sur le bureau.

Il écarta la lumière avec précaution, puis attendit un instant... Louise ne revenait pas.

— Allons ! se dit-il, la pauvre enfant se sera trouvée souffrante, elle aura eu la migraine, elle est allée se coucher.... oubliant sa lumière et personne n'est venu visiter l'appartement après elle ; je gronderai Berthe demain.

Et il va se retirer lorsque parvient à son oreille le gazouillement des pinsons et des bengalis : ce sont les oi-

seaux de madame de Kelner qui chantent sans doute leur refrain du soir, en l'honneur de leur chère maltresse... Il sourit et il ne veut pas, lui aussi, s'éloigner sans avoir dit adieu aux petits amis et aux fleurs préférées de Louise. Il se dirige donc vers la serre. Ciel ! qu'a-t-il donc vu pour rester ainsi sur le seuil, immobile et comme pétrifié ?

Sur le divan, près, bien près l'un de l'autre, sont assis le grand-duc et la baronne. Louise paraît très-émue, tandis qu'Amédée lui parle bas et retient sa main dans les siennes.

Roland s'élance, puis s'arrête à deux pas d'eux, lève les bras au ciel et s'écrie :

— Grand Dieu ! c'était donc vrai !

Mais il a dit cela avec un accent si déchirant, ses traits sont tellement décomposés, qu'Amédée et Louise se sont brusquement éloignés et se lèvent comme s'ils eussent vu apparaître la statue du commandeur.

La pauvre femme est terrifiée. Que va penser Roland, l'homme dont l'estime lui est précieuse avant tout ? Quelles suppositions ne va-t-il pas faire ? Sans doute, il la méconnaît, il la méprise déjà peut-être... Les pensées les plus cruelles l'assaillent et la torturent, les réflexions les plus douloureuses traversent son cerveau dans l'espace d'une seconde ; elle voudrait parler, pleurer, sa voix s'éteint dans

sa gorge, les larmes sèchent au bord de sa paupière brûlante, aussi reste-t-elle interdite, immobile, pétrifiée, et finit-elle par cacher son visage dans ses deux mains.

Roland arrête sur elle un long retard, et sans même essuyer les deux grosses larmes qui coulent le long de ses joues, sans ajouter un seul mot, il se dirige vers la porte.

Il va franchir le seuil, mais le jeune prince qui, tout à son émotion et pressentant seulement les angoisses de Louise, n'avait pas compris d'abord ce qu'éprouvait Roland, s'élance à son tour, le retient avec une douce violence et lui dit avec dignité, d'une voix tremblante, mais d'un accent grave et solennel :

— Restez, Roland, et aidez-moi à décider notre amie : lorsque vous êtes entré, je lui parlais pour la première fois de mon amour... je lui disais combien je l'honore et combien je l'aime... et je lui demandais d'être ma femme ! Restez ! et soyez le premier à saluer notre nouvelle souveraine.

Je renonce à dépeindre ce coup de théâtre, l'attitude des trois personnages..... Roland s'était dégagé de l'étreinte du grand-duc, et le regardait en face, avec attendrissement ; des larmes perlaient au bord de ses paupières. Soudain, il l'entoura de ses deux bras, le serra sur son cœur, ne pouvant prononcer qu'un mot : mon prince,

mon enfant ! puis il s'inclina respectueusement devant Louise.

Son front était rasséréné, son cœur s'était fondu dans cette étreinte; comme Antée, il avait retouché la terre; son sacrifice était fait, irrévocable, il avait immolé sur l'autel de l'amitié, du dévouement, de l'abnégation, ses souvenirs, ses espérances, peut-être, ses plus chers sentiments, à coup sûr. Son cœur saignait, mais, comme les martyrs, il trouvait un charme indicible, une jouissance même à la douleur. Sa résignation était à la hauteur de son caractère.

Il prit avec émotion la main que Louise lui tendait, sans oser la regarder, y posa ses lèvres et lui dit doucement :

— Soyez Reine, madame, et surtout heureuse ! Votre bonheur fera celui de vos anciens amis et de vos nouveaux sujets.....

Lorsque Roland sortit de l'hôtel de Kelner, le grand-duc s'appuyait sur son bras. Ils causaient avec animation : le visage d'Amédée était radieux, son cœur débordait ; il avait retrouvé son confident, et son confident, il n'en pouvait douter, approuvait son choix!.....



V

Le grand-duc de Freïberg à la baronne de Kelner.

Samedi, minuit.

« Madame,

« Jevous ai quittée un peu brusquement, hier soir, vous enlevant même Roland, notre ami commun, le plus grand cœur, l'âme la plus chaleureuse que je sache, l'être que j'aime le plus au monde, après vous.

« Mais, en rentrant au palais, il m'a semblé que je ne vous avais pas assez bien dit ce que je voulais vous dire.

Et ce matin, comme tous les jours, ma première pensée est pour vous ; laissez-moi donc vous l'adresser, et vous répéter encore : Louise, voulez-vous être ma femme ? Ce n'est pas seulement du grand-duché de Freiberg que je vous offre la souveraineté, vous règne sur mon cœur, et ma vie tout entière vous appartient ! Ce n'est pas le prince, c'est Amédée qui est à vos pieds ! Je ne saurais vous dire, depuis combien de temps et avec quelle ardeur je vous aime ; ce dont je veux vous convaincre, c'est qu'il ne s'agit pas d'une résolution prise à la légère, d'un lien indigne de vous et que je rougirais de vous proposer. J'aurais honte de vous parler d'un mariage morganatique, semblable à ceux que les princes allemands, mes frères, ne se font pas scrupule de conclure. Mais, en répondant aux aspirations de leur cœur, en satisfaisant leurs goûts, en assurant leur bonheur domestique, ils n'ont pas été assez heureux pour rencontrer sur leur route une femme telle que vous, la réalisation de tous les rêves, le couronnement des plus nobles et des plus saintes affections. En vous demandant, hier, d'être ma femme, vous ai-je bien dit tout ce que je voulais vous dire, la parole ne m'a-t-elle pas trahi ? En ce cas, je laisse à votre cœur et à votre grande âme le soin de compléter ma pensée... Pourquoi, du reste, invoquer des prétextes ; je vous écris surtout, parce qu'il me semble que vous écrire c'est me rapprocher de vous, parce que les quelques heures, qui se sont

écoulées depuis que je vous ai quittée, m'ont paru autant de siècles, parce qu'il faut à ma poitrine l'air que vous respirez, à mon esprit votre pensée, à ma vie la vôtre. Depuis hier soir, mon cœur déborde, et il faut qu'il s'épanche!

« C'est donc bien vrai! Louise! vous serez à moi! La bohémienne ne s'était pas trompée; mais, en vous promettant la couronne, elle prophétisait en même temps mon bonheur.

« Vous allez être ma femme, Louise! A cette seule pensée je ressens une joie immense. J'ai été béni, en naissant, et toutes les fées de l'Allemagne ont dû veiller sur mon berceau.

« Croyez-le bien, Louise, ma décision ne date pas seulement d'hier soir. Cette union a été, depuis bien longtemps déjà, la pensée de mes jours, le rêve de mes nuits; vingt fois les paroles que je voulais, que je devais vous dire se sont arrêtées sur mes lèvres.... Pourquoi? Ah! c'est que l'on est surtout timide avec ceux qu'on aime le plus. Je suis prince régnant, Louise, mais je suis avant tout gentilhomme!

« Si j'ai accepté, quelquefois, un avis donné à bon escient, mon cœur et ma loyauté n'en ont jamais demandé. L'arrivée inattendue de Roland, de cet incomparable ami, qui est le vôtre aussi, a heureusement précipité la déci-

sion et l'aveu... Mais mon parti était déjà pris, ma résolution arrêtée; ce que je vous ai dit hier soir, je vous l'aurais dit demain.

« Croyez donc bien qu'il y a longtemps que votre autel était dressé dans mon cœur, et si l'encens de mon amour n'arrivait pas jusqu'à vous, je m'en enivrais moi-même ! Mais vous êtes si noble, si chaste, si pure, qu'il m'a semblé difficile de m'expliquer avec vous, même dans les termes les plus dévots, J'aime à employer ce nom, dont les Italiens se servent pour la madone : c'est un véritable culte que je vous ai voué. Vous vous êtes peut-être imaginé, Louise, que je ne vous connaissais pas, que votre nature de sensitive est lettre close pour moi. Eh bien ! vous vous trompez. J'ai vu, sur votre cher visage, toutes les angoisses de votre cœur, toutes les tortures auxquelles vous vous êtes résignée ! Si vous saviez combien je me suis reproché le mensonge que je vous avais imposé, dans un trouble dont je n'avais pas conscience. J'ai compris, ô ma bien-aimée, par une sorte d'intuition magnétique, que ce mensonge devait être le premier de votre vie, et, voyez jusqu'où va mon audacieuse présomption, il me semble que plus le sacrifice a été grand, et je reconnais que c'est le plus grand sacrifice qui puisse être imposé à une nature comme la vôtre, plus vous m'avez prouvé que votre cœur comprenait le mien et s'associait à ses faiblesses.

« Mais si j'ai été fier, heureux de cette concession, j'ai compris, en face de Roland, la portée de ce que je vous avais demandé. Notre ami pouvait se méprendre sur ce mensonge vénial que j'ai sollicité (je ne sais trop pourquoi), mais dont je rougis encore aujourd'hui.

« Vous êtes, dès à présent, la grande-duchesse de Freiberg. Quand voulez-vous que je l'annonce officiellement ?

« Je me sens si fier de mon choix, si heureux, qu'il faut que tout le monde le connaisse !

« Je vais convoquer le reischrath, pour lui annoncer régulièrement mon mariage, c'est mon devoir de prince ! Il faut que mes sujets soient bien vite informés de cette bonne nouvelle ; n'est-ce pas veiller à leur bonheur aussi, que de donner la moitié de mon trône à la beauté, à la grâce, à tous les charmes du cœur et de l'esprit ?

« Je vous aime, Louise, plus et mieux que je ne vous l'écris, que je ne saurais vous le dire : ma vie tout entière ne suffira pas à vous en convaincre.

« Quand aurai-je le droit de vous le dire, à toute heure ? Voulez-vous que ce soit demain ?

« AMÉDÉE. »

Louise à Amédée.

Dimanche matin.

« Monseigneur, vous allez me trouver bizarre, capricieuse ; vous m'accuserez d'indifférence, d'ingratitude peut-être, quand je ne suis qu'émue, profondément troublée. Votre lettre de ce matin, si persuasive, si touchante, si flatteuse pour moi ne saurait ni me convaincre, ni me calmer, car, moi aussi, j'ai pris une décision. Mais, il me semble que ce n'est guère à la suite de ce que je pourrais appeler une surprise, qu'il convient de vous répondre d'une manière définitivement affirmative. Vous dire oui, à cette heure, me semblerait peu digne de moi et de vous-même ; je ne suis pas assez calme, je ne me sens pas assez maîtresse de ma pensée, pour prononcer ce mot qui prend toute notre vie. En ce moment, mon cœur bat tumultueusement, ma tête brûle ; je n'ai conscience ni de ce que je sens, ni de ce que je dois, tout mon être se perd dans un trouble inexprimable.... Tout entraînée que je sois à prendre une décision absolue, à mettre pour toujours ma main dans la vôtre, je sens que j'ai besoin de me recueillir. Je suis fière, presque éblouie de la destinée que vous voulez me faire partager ; et pourtant je vous dis : Monseigneur, laissez-moi quelque temps

encore à moi-même et à mes pensées. Vivons cette semaine comme nous vivions auparavant, restons amis, jusqu'à ce que nous devenions fiancés... Notre engagement réciproque n'en sera que plus solennel, plus indissoluble, plus sacré. Mais surtout, soyons les gardiens de notre secret, et ne permettons à personne d'en troubler le mystère. Ne donnons nul prétexte aux propos inquiets du monde; je veux, comme les anciens chevaliers, avoir *ma veille* et m'y consacrer tout entière.

« Je vous verrai bientôt, n'est-ce pas, monseigneur ? mais je puis déjà vous dire que... ma plume s'arrête à temps; qu'allais-je écrire ! Mon mari pourra me le demander plus tard, et alors j'achèverai le mot, je compléterai la pensée...

« A bientôt, mon ami, à bientôt, monseigneur, terminez les lignes et devinez ce que n'a point écrit.

« Votre LOUISE. »

VI

Histoire de tous les temps.

Mais le secret de Louise était déjà le thème de toutes les conversations de Freiberg. Ce mystère court la ville, et, depuis quelques jours on sait que S. A. le grand-duc Amédée XIII va se remarier, et que c'est la jeune veuve du baron de Kelner qu'il honore de son choix. On ajoute que c'est pour recevoir la communication officielle de la détermination du prince que le reischrath est extraordinairement convoqué.

L'émotion est au comble.

Les gens sensés félicitent le souverain de se mettre en dehors du préjugé, et de placer au-dessus de tout le reste son bonheur domestique. Ils font justement remarquer que cette union, qui peut sembler une anomalie au point de vue de l'étiquette, a d'illustres précédents ; ils rappellent madame de Beauharnais et d'autres... Les vieux hochent la tête et s'abstiennent de formuler leur avis. Mais, c'est surtout dans le monde des coteries que cette nouvelle inattendue fait une vive et profonde sensation.

Du prince, bien entendu, il n'est point question. Le respect clôt les bouches et met une sourdine aux appréciations ! Mais pardonnera-t-on ce suprême succès, cette élévation inespérée à madame de Kelner, l'ennemie commune, le point de mire de toutes les jalousies, de toutes les insinuations, de toutes les perfidies, de tous les complots ? Trouvera-t-on assez de foudres pour l'écraser ?... Point ! Ce serait bien mal connaître le monde, ce monde-là surtout, que supposer un instant qu'il en puisse être ainsi ; les changements brusques, les revirements subits, y sont aussi fréquents que dans les régions politiques, et, aux rayonnements du diadème, vont se fondre les implacables inimitiés, comme les dernières neiges s'évanouissent au premier soleil d'avril.

Les figures les moins curieuses à étudier ne sont pas

assurément celles de la plupart des femmes de la résidence, confuses et décontenancées : que de mauvaises actions elles regrettent, que de propos venimeux elles voudraient racheter, et comme elles payent déjà cher leur inepte et stérile belligérance ! Que de scènes intimes, sanglantes, elles ont à essuyer, que d'humiliations à subir, quelle coupe d'amertume à épuiser ! Amis, pères, frères, maris, amants même, les prennent à partie et leur font vertement leur procès.

Suivez M. le bourgmestre : il rentre chez lui triste, humilié ; sa démarche est plus saccadée, sa physionomie plus maussade, sa parole plus aigre que de coutume. Écoutez la brusque interpellation dont il salue madame la bourgmestre :

— Je te l'avais bien dit, que ta maudite langue nous jouerait un mauvais tour. Nous voilà dans de beaux draps ; quelle figure vais-je faire au palais, et comment oser me présenter à notre nouvelle grande-duchesse ? Que t'avait fait cette charmante femme pour la poursuivre de tes quolibets... Encore s'ils eussent été spirituels !...

— Mais, mon ami...

— Il n'y a pas d'ami qui tienne... C'est une sotte et vilaine idée que tu as eue là de t'en prendre à cette belle et bonne créature, si spirituelle, si bien faite pour être aimée !... Mais non, tu as la haine de ce qui est jeune,

l'horreur de ce qui est beau. Tu étais jalouse d'elle, n'est-ce pas, parce qu'elle n'a que vingt-sept ans et que tu compte quarante printemps révolus... Je dis printemps par politesse... Parce qu'elle est jolie comme les amours et que dame Nature ne t'a guère favorisée : le jour de la distribution des visages tu n'es pas arrivée la première, tu le sais bien, et c'est ce qui te fait enrager. Mais ce n'était pas une raison pour te venger sur la baronne...

— Mais, je n'ai rien dit.

— Nie maintenant ! ce sera plus drôle ! Ne t'ai-je pas entendue vingt fois la qualifier d'orgueilleuse... d'athée, de femme perdue, de pécore !... Que sais-je ?... des épithètes et un langage dignes de toi... N'aurais-tu pas mieux fait de chercher à lui ressembler ?... Encore si tu t'en étais tenue là...

Chez le président, même refrain sur un autre air.

Le général y met plus de forme, mais ses reproches sont dans une gamme analogue.

— Tu as de grands torts vis-à-vis de madame de Kelner, ma bonne ; il faudra les réparer le plus vite et le plus convenablement possible... J'y tiens.

— Je... ne demande pas mieux.

— Très-bien ; mais tu serais vraiment aimable de me donner la clef de ton injuste animosité contre cette ai-

mable personne... Que t'avait-elle fait?... Tu te tais; eh bien ! je vais te le dire, moi : Elle te primait en tout point et tu n'as pas eu le bon esprit de rester à ta place ; c'est surtout sa fortune qui t'a offusquée, ses toilettes ont fait germer ta jalousie. Ses dentelles t'ont exaspérée et ses diamants t'ont mise en fureur. Pardieu ! ton collier de strass, tes perles de Rome, faisaient bel effet auprès de son écriu royal. Va !... sois franche ! Tu n'as jamais eu d'autre motif d'inimitié contre elle : et, lui faire la guerre à semblable propos, c'était d'autant plus blâmable de ta part, qu'elle a toujours été parfaite pour toi. Elle était affable quand les autres étaient dédaigneuses, hautaines ; et, lorsque tu t'es rendue auprès d'elle en sollicitieuse, n'as-tu pas été accueillie avec bonté, entendue avec indulgence, servie avec empressement. Si tu ne fais pas amende honorable, je ne te pardonnerai de ma vie...

Le chevalier Mulhausen est veuf, mais affligé de trois filles, grandes, maigres et quinteuses ; trois fruits mûrs qu'aucune main ne s'est encore hasardée à cueillir, malgré le chiffre honorable de leur dot. Elles dirigent fraternellement la maison paternelle et mènent leur auteur par le bout du nez. Elles se croient les trois sirènes de Freiberg et n'en sont que les trois... Passons ! la qualification n'est pas de notre style. La nouvelle du jour a bouleversé le chevalier, et, pour cette fois, il revendique son droit et gourmande sa progéniture :

— Eh bien ! vous en avez fait de belles ! sottes péronnelles que vous êtes, et suis-je assez Gêronte d'avoir cédé à vos criailleries. C'est à votre souveraine que vous m'avez fait manquer ! Mais elle connaîtra votre conduite ! Et vous n'irez plus au bal, et vous ne vous marierez jamais ! Je ne veux pas que cette charmante femme puisse croire un instant de plus que je sois capable, moi, d'une grossièreté. Non ! il faut qu'elle sache que si l'année dernière j'ai feint de la croire à la campagne, pour ne pas l'inviter à mon bal du mardi-gras, c'est vous qui l'avez exigé, c'est vous qui m'avez violenté, et cela parce que ces demoiselles avaient peur d'être éclipsées... Quelles ridicules prétentions, grand Dieu ! et vais-je assez passer pour un père de comédie...

Le bonhomme se désole.

Ailleurs, un mari, dit amèrement à sa jeune femme :

— Ta plus grande ennemie, c'est ta langue ; quel besoin as-tu de parler sans cesse de tout et de tous ? Ta provision de fiel est-elle donc inépuisable ? Encore si tu ne t'en étais prise qu'à tes bonnes amies, mais tu as voulu t'attaquer à madame de Kelner, que tout semblait devoir te rendre sacrée ! Une jolie campagne que tu as entreprise (entre nous) ! Tu prétends être la franchise même, mais tu n'es pas sincère au point de me dire la cause de ta jalousie, le principe de ton acharnement contre

elle ; eh bien jé te le dirai, moi, ici, entre quatre yeux. Ce qui fait que tu la détestes et que tu l'as calomniée, oui, calomniée ! je maintiens le mot, c'est qu'elle est distinguée, lettrée, artiste, savante même, tandis que ton ignorance et ton ineptie m'ont cent fois mis la rougeur au front ! Ne t'insurge pas ! Ne t'ai-je pas entendue confondre Augusté et César, parler des sermons de l'abbé Bossu, un prédicateur célèbre ; soutenir que le homard est un poisson rouge !.. Et mille autres énormités dont la résidence rit encore ! Et pourtant cette aimable baronne a fait preuve, à ton endroit, en plus d'une circonstance, d'une charité dont moi, ton mari, je n'aurais pas été capable : elle a réparé tes sottises, expliqué tes erreurs, adouci tes balaourdises ! Tu aurais dû lui en garder la plus durable gratitude, et, au lieu de cela, tu t'es empressée de faire cause commune avec ses détracteurs, tu as trempé dans tous les petits complots tramés contre elle, tu n'as pas reculé devant la calomnie. Va ! tu justifies bien une parole célèbre : « Les torts qu'on pardonne le moins, ce sont ceux qu'on a soi-même ! » Je te savais bien sotté, mais pas à ce point ! Et j'en arrive à regretter d'être ton mari !

Le ministre de Saxe est au désespoir ; cet honorable fonctionnaire, grand et fort comme un grenadier prussien, a la manie de se croire atteint de toutes les maladies, et le soin qu'il apporte à se traiter des affections

qu'il n'a pas, remplit tellement ses journées, qu'il ne lui reste que peu de temps pour les exigences de sa mission, et qu'il n'a pas le loisir de s'occuper de son ménage. Sa femme, Célimène sur le retour, en profite pour se faire une cour de petits crevés, qui s'amuse d'elle et la compromettraient à plaisir, si cela n'était fait depuis longtemps déjà. La bonne dame est douée d'une intempérance de langue unique au monde; et comme la baronne de Kelner est sa bête noire, elle ne lui a pas mesuré les commérages, les attaques, les insultes et les calomnies. Son mari n'apprend cela que le jour où se répand le bruit de l'élévation de Louise; or, lui qui s'est montré si tolérant, tant que la conduite et le bavardage de sa moitié n'ont eu pour résultat que de le rendre un peu plus ridicule qu'il ne l'était, ou de faire manquer le mariage de ses filles, cette fois il se fâche tout rouge et s'écrie :

— Quel malheur ! Il va falloir demander mon changement ; après de semblables avanies, je ne puis pas songer à rester ici, et l'air de Freiberg était si bon pour ma santé ! C'était bien à vous, madame, qu'il appartenait de répéter et de propager de semblables sottises !... Avez-vous donc oublié de quelle façon sommaire vous avez été chassée de votre cour, de par vos légèretés !... Vous n'étiez fille d'honneur que de nom ! Lorsque je vous ai épousée, j'ai bien voulu admettre que vous n'étiez pas coupable, mais je

n'en ai jamais été bien convaincu ! C'est dur ce que je vous dis là ! mais c'est vrai ! Encore si vous aviez payé ma faiblesse de votre dévouement ! Si vous aviez eu soin de moi, de mes infirmités prématurées ; mais non ! Madame aimait mieux faire la belle, et poursuivre ce qui valait cent fois mieux qu'elle ! La beauté et la jeunesse seront toujours vilipendées par les coquettes surannées ! Mais au moins, par égard pour moi, ne fallait-il pas vous en prendre à madame de Kelner...

Voyez passer là-bas, rêveusement, la figure bouleversée, le fameux vicomte de X..., la fleur des pois de la fashion freïbergeoise : il froisse ses gants et gesticule par intervalle ; c'est à lui-même que celui-là fait les reproches les plus amers :

— Quelle sotte idée ai-je donc pu avoir, se dit-il, d'agir ainsi avec la baronne ? Une femme comme elle, convenait-il de lui écrire ainsi que je l'ai fait, de lui adresser des vers aussi incendiaires ? Elle m'a bien remis à ma place, c'est vrai, et la verte leçon que j'en ai reçue était méritée ; mais je ne m'en suis pas tenu là. J'ai affiché une sotte rancune, et j'ai essayé de me venger par des propos plus sots encore ! Triple imbécile que j'ai été ! quand il m'était si facile de m'abstenir et de me taire ! Présente-toi, mon ami, maintenant, à la grande-duchesse ! Essaie de faire le gentil, évertue-toi à conduire

des cotillons ou à donner le ton à la cour, tu seras le bienvenu et le bien accueilli, je te le conseille...

Pendant ce temps la Bélise de Freïberg, un bas-bleu incompris, se lamente de son côté.

— Parce que je n'étais pas reçue chez madame de Kelner, j'ai jugé bon de déblatérer contre elle! J'ai ouvert la chambre bleue d'Arthenice à tous les cancans ridicules, à toutes les inepties qui circulaient sur son compte. Voilà mon salon compromis, perdu, déserté; les beaux esprits ne viendront plus, à ma source, chercher leurs inspirations. Mon règne est fini! Mais à qui m'en prendre, sinon à moi-même?...

Une autre, moins déraisonnable, se frappe la poitrine et s'avoue tout simplement qu'elle a péché!

J'en passe, et des plus repentantes; j'ajoute seulement que les plus confus et les plus embarrassés étaient assurément les jeunes étourdis qui avaient eu la prétention de faire la cour à madame de Kelner, à l'époque de son arrivée à Freïberg et qui, tranquillement remis à leur place, s'étaient faits systématiquement ses ennemis et ses détracteurs. Il n'en est pas un qui ne rougisse aujourd'hui de ses ridicules éplâtres, de ses grotesques déclarations, et tous maudissent la sotte rancune qui leur a dicté tant de calomnieux propos.

— Elle se vengera, disent-ils, elle en a le droit, elle va en avoir la puissance...

... Notumque furens quid femina possit!

Je n'attribue pas, du reste, à la jeunesse dorée de Freiberg (quelque lettrée qu'elle puisse être) cette classique citation, et si je risque ce vers latin, c'est par euphémisme et surtout par souvenir, sachant madame de Kelner, toute maligne et observatrice qu'elle soit, incapable de ce qui peut ressembler à la vengeance.

Maintenant si nous laissons les tête-à-tête orageux, les intérieurs bouleversés, pour aller recueillir sur un nouveau théâtre de nouvelles observations, nous n'entendons que des variations du même air, la bourgeoisie et la haute société se rencontrent sur le même terrain, car la nouvelle du jour est dans toutes les bouches, et chacun s'en émerveille.

On vante partout le tact et le bon esprit de Son Altesse; son choix courageux emporte tous les suffrages. Quant à la future souveraine, il n'est question d'elle que dans les termes d'une admiration excessive, de componction, de dévotion; c'est tout au plus si les moins hardis risquent timidement une phrase sur le regret de l'avoir insuffisamment appréciée. Ils espèrent bien que cette erreur, excusable autant qu'involontaire, ne leur

sera pas comptée. Encore cet aveu implicite ne se fait-il que lorsque le docteur se trouve mêlé à la conversation, car le docteur est là, lui que tout le monde sait l'ami, le commensal, le confident peut-être de la nouvelle grande-duchesse, et l'on compte bien que ce qui tombera dans son oreille aura son écho ailleurs. C'est une erreur profonde : Max Spindler assiste en spectateur indifférent à toute cette comédie, et il en rit assurément s'il n'avait coudoyé déjà les lâchetés et les fourberies dont il est témoin. Le docteur a couru le monde, il a vu les avanies faites à saint Antoine, dans l'Amérique du Sud, les injures prodiguées, à Naples, à saint Janvier, quand n'arrivent pas assez vite les miracles attendus de ces bienheureux saints. Le puits n'est pas assez profond pour descendre l'image de l'un, et les ruelles napolitaines n'ont pas assez d'ordures pour maculer la niche de l'autre !... Mais vienne la prière exaucée, la puissance du saint constatée et reconnue, fleurs, hommages et prières reprennent leurs droits, et les excuses, les apologies n'ont pas assez d'éloquentes expressions. Il lui semble qu'à Freiberg on en agit de même, ou d'une façon analogue, avec madame de Kelner; et s'il ne répond que par des signes évasifs aux protestations, aux exaltations comme aux exagérations dont il se trouve le but accidentel, il se fait à lui-même, dans son for intérieur, un petit discours qui ne manque pas d'humour et de raison.

— Allons! ferme! poussez! mes bons amis de cour!... Je ne vous jugeais encore que sur l'apparence, maintenant je vous connais à fond!... Quelque confiance que j'aie pu avoir dans l'inconsistance des sentiments humains, je n'aurais jamais pu croire à une semblable volte-face, si je n'en étais le témoin auriculaire! A qui le tour?

Les dames ont-elles épuisé leur éloquence pour louer celles qu'elles ont vilipendée? Le discours général est-il arrivé à la péroraison? Non... Voici madame Muller qui prend la parole... Écoutons-la!...

— Cette bonne amie!... Que je suis heureuse de son bonheur! Son élévation ne me la rend pas plus chère, tout le monde connaît surabondamment l'affection que j'ai toujours professée pour elle!... J'ai le courage de mes opinions, moi! et je ne crains pas qu'on m'accuse de l'avoir jamais méconnue..... Aussi, j'irai demain matin l'embrasser en amie, pour être ensuite la première à saluer ma souveraine... Dans tous les cas, demain comme hier, je resterai ce que j'ai toujours été, sa meilleure, sa plus dévouée, sa plus fervente admiratrice...

— Infamie! s'écrie intérieurement le docteur Spindler, c'est l'ennemie la plus acharnée de madame de Kelner que j'entends formuler une semblable profession de foi! A qui croire désormais? Et quelle confiance accorder aux

protestations du monde! Ah! il faut le reconnaître, les maladies morales ne sont pas moins endémiques que les affections du corps, et si leur principe n'est pas toujours le même, la guérison n'en est pas moins laborieuse! Mais voyons, profitons des enseignements de l'école, et, faisant application des grandes données scientifiques, remontons de l'effet à la cause. — A quoi faut-il attribuer cette exaltation soudaine, ce revirement subit? Au regret du passé? Non, sans doute, mais seulement à la peur! Cette fois mon diagnostic est précis et sera justifié... Pauvres gens! pauvre humanité! Que ne puis-je leur dire tout haut ce que je pense tout bas, leur faire voir que j'ai, sinon entendu, du moins deviné leurs sentiments intimes, leurs querelles, leurs discussions de famille ou de coterie, et que je sais mieux qu'eux-mêmes ce qui se cache derrière ce masque qui ne montre qu'attachement, que fervente admiration. Ils ont peur... voilà tout! Ah! rassurez-vous, race moutonnaire et stupide que vous êtes! Si ce que vous supposez, si ce que vous dites et répétez sous toutes les formes, sur tous les tons vient jamais à se réaliser, votre grande-duchesse mettra en pratique, à votre endroit, le mot du roi Louis XII : « La souveraine de Freïberg ne se souviendra jamais des injures faites à la baronne de Kelner. » Elle a complètement dédaigné vos inutiles noirceurs, vos trames sans résultats, vos méchantes finauderies, cousues, comme on

dit, de fil blanc; et elle n'y a pas eu grand mérite. Depuis longtemps son dédain vous a rejetés dans votre véritable sphère!... N'importe! Je ne suis pas mécontent d'avoir été témoin de toute cette comédie, c'est, à un nouveau point de vue, une étude curieuse du cœur humain, et je me pique trop d'être physiologiste pour négliger de pareilles observations. La dilatibilité de ce muscle creux est plus grande que je ne supposais, et je vois bien que la volonté, contrairement à l'avis des novateurs, y règne, non pas seulement en maître, mais en tyran. Parlez-moi maintenant des instincts irrésistibles, des élans spontanés, des sympathies et des répulsions inexplicables; je vous répondrai qu'on aime et qu'on hait à volonté, selon la circonstance, le besoin et surtout l'intérêt. Vous tous qui portez ce soir madame de Kelner aux nues, vous étiez hier encore ses ennemis les plus implacables et les moins généreux, et pourtant vous n'aviez pour la détester d'autre motif que la conscience de sa supériorité. C'est parce qu'elle était plus belle, plus instruite, plus spirituelle, plus aimable et plus aimée surtout, que les autres femmes, que vous avez essayé de la mettre au pilori; vous avez envié basement sa beauté, son esprit, son influence magnétique sur ceux qui l'approchent, voire ses diamants; et comme vos morsures de vipères n'ont pu atteindre son talon, vous avez laissé votre bave sur son passage... et maintenant que vous croyez,

que vous craignez qu'elle ne devienne demain votre souveraine, vous adorez ce que vous avez renié, votre admiration frise le tyrisme, le fétichisme prend la place de l'adoration... Fi ! fi ! vilains et vilaines ! Vous me rappelez à mon rôle de médecin, en ne me montrant que le côté désolant de notre humanité ! Au lieu de sourire, vous feriez mieux de courber la tête et de rentrer en vous-même... Soyez malades, mes bons amis ; ce n'est pas moi qui vous soignerai (au moral, du moins), vous m'avez trop révolté ce soir... Encore si vous en restiez là ; mais je prévois et je compte toutes les lâchetés que vous commettrez demain...

Hélas ! le docteur, dont nous avons essayé de traduire la pensée et de reproduire le monologue intime, avait malheureusement raison. Le lendemain, la grande nouvelle courut la ville, ce n'était plus un bruit sans consistance, un cancan de salon. Tout Freïberg sait que le prince se marie, et chacun s'évertue à faire un piédestal à la baronne de Kelner. Mais tandis que la ville s'agite, que le public discute et commente, tandis que l'envie et la bassesse s'inclinent, que l'intrigue calcule et que la sottise interprète, seule Louise vit dans une tranquillité sereine, ne laissant arriver jusqu'à elle ni les bruits de la rue, ni les propos du monde. Il est peut-être regrettable que la jeune femme ignore aussi absolument ce qui se fait et ce qui se dit, car à côté des apostasies et des abjurations qui lui soulève-

raient le cœur, elle trouverait dans l'affection démonstrative du peuple une consolation et un soulagement. Le peuple en général est plus juste et plus droit dans ses appréciations que les classes privilégiées; il persiste dans ses opinions comme dans ses haines, et, même mal conseillé, il garde ses instincts. Or, c'est le cas à Freiberg : la bienfaisance de Louise, sa douceur proverbiale, lui ont fait une sorte de popularité, et la sympathie des masses l'a bien vengée des jalousies de coterie. Quoi d'étonnant à ce que ce peuple, qui l'aime et qu'elle aime, accueille favorablement l'idée de voir se poser sur son front la couronne souveraine? N'est-elle pas déjà sa reine par la charité? Si elle se montrait à la fenêtre ou si seulement on la soupçonnait derrière ses persiennes, Frederichstrasse, qui est près de sa maison, éclaterait en applaudissements, la foule la saluerait de ses vivats....

Louise est dans sa retraite, triste, songeuse, en face d'un paquet de lettres qu'elle vient de recevoir; les unes sont décachetées et froissées, les autres encore intactes, repoussées sur le bureau ou jetées à terre.

De ces lettres, lisons-en quelques-unes avec madame de Kelner.

« Madame la comtesse,

« Comment vous dire ma joie, vous exprimer tous les sentiments de bonheur qui ont absorbé mon cœur, lorsque j'ai appris votre prochain mariage. Notre famille vous a toujours été profondément dévouée, et cette consécration publique de vos mérites nous rend tous bien heureux. Mon mari vous le dira mieux que moi, si vous voulez bien lui permettre d'aller vous porter nos félicitations, et si vous l'autorisez à vous parler de notre respectueux attachement. Quant à moi, je ne vous ai jamais vue passer sans être doucement émue et sans me dire intérieurement : Une couronne seule est digne de ce beau front ! Et ma joie est d'autant plus grande, que j'osé espérer trouver, dans cette circonstance solennelle, un moyen de vous donner des preuves certaines de notre inaltérable sympathie. Votre Altesse ne va pas tarder à organiser sa maison, et je sais d'avance qu'elle apportera la plus grande circonspection dans le choix de ses demoiselles d'honneur. C'est pour cela que je viens, dès aujourd'hui, solliciter, auprès de vous, ce poste pour mes deux filles Agathe et Joséphine. Vous les connaissez, ces deux chères enfants, vous savez si elles sont bonnes et charmantes; quant au dévouement qu'elles ont pour votre personne, l'admiration qu'elles professent pour votre beauté et pour

votre génie, je n'ai pas besoin d'en parler, ce sont mes filles, c'est tout dire ! Vous savez d'ailleurs, madame, que nous tenons par nos alliances à la plus haute aristocratie de l'Allemagne ; je pourrais donc faire valoir tous nos droits à l'obtention de cette faveur, si je ne tenais à ne me prévaloir, auprès de vous, que des sentiments que vous a éternellement voués votre respectueuse servante,

« MARGUERITE, comtesse de Lardner,
« des princes margraves d'Axfeld. »

..... Cette première lecture assombrit encore plus le visage de madame de Kelner !...

— Est-ce possible ? se dit-elle, m'écrire de semblables choses, s'épuiser en aussi basses protestations, une femme qui, il y a deux ans à peine, affectait de ne pas me voir quand nos voitures se croisaient dans Frederichstrasse, une femme qui n'a pas craint de dire tout haut, en plein salon, l'hiver dernier, parlant de moi :

— Comment ! une pareille femme ici ! C'est un scandale ! Si j'avais su l'y rencontrer, assurément je ne serais pas venue... Ah ! que je suis donc fâchée d'avoir amené Agathe et Joséphine.....

Et tout cela, elle sait pourtant bien que je ne l'ignore pas... elle a été si peu mesurée... Quelle vilaine comédie ! C'est à dégoûter du monde entier !

Pourtant, Louise prend machinalement une autre lettre et la décachète. De la première ligne ses yeux descendent rapidement à la signature, et elle ne peut retenir, en la lisant, un geste de violente indignation.

— Madame Müller! madame Müller qui m'écrit en semblables termes, oh! pour le coup, c'est trop fort!...

Louise ne s'est pas trompée, la lettre lui est bien adressée, et c'est en effet madame Müller qui l'a écrite et signée!...

La voici :

« Madame,

« Si j'ai jamais regretté sincèrement de m'être mésalliée, c'est à coup sûr aujourd'hui, car l'illustration de ma famille, dont j'ai perdu la succession en me mariant, m'eût donné le droit de me rapprocher de vous, droit qu'il eût été bien doux à mon cœur de revendiquer en cette occurrence. Je tiens néanmoins à vous dire la vive part que je prends à votre changement de position : il appartenait à notre auguste souverain de mettre en lumière tant de grâces et de vertus; et nous ne pouvons que l'en aimer davantage, pour avoir su vous placer au rang qui vous appartient à tant de titres! De vous-même, madame, que vous dire que vous ne sachiez déjà? Je me suis associée à vos succès, j'ai été heureuse de vos joies,

j'ai pleuré de vos larmes ! Mon seul regret, c'est de mesurer la distance qui va désormais nous séparer ; mais j'espère que vous ne ferez pas défaut à votre bonté ordinaire et, que, dans la limite du respect que je vous dois, vous me permettrez de rester votre amie. Personne ne vous aime plus que votre toute dévouée,

« ROSINA, MULLER,

« née de Frakelberg. »

« N. B. Un dernier mot. — Permettez-moi d'ajouter à mes sympathiques félicitations une courte recommandation pour mon frère Paul. Il ne s'est pas mésallié, lui, il porte noblement le nom de nos aïeux ; c'est le chevalier d'honneur qui vous convient le mieux, et j'éprouverais une douce et profonde satisfaction à vous voir lui accorder ce poste, en ma faveur. »

— *In caudâ venenum !* s'écrierait volontiers le savant Mattéus, s'il avait lu cette lettre.

— Je la reconnais bien là, dirait Spindler, toute la lettre est dans le post-scriptum.

— Le trait du Parthe, ajouterait Benfeld l'enrhumé.

Madame de Kelner, se bornant à froisser le vélin armorié de madame Müller, en fait une boulette qu'elle jette au feu, et murmure :

— Quelle lâcheté!

Une autre lettre réclame son attention. Celle-là vient de la princesse de Horremberg, une cousine de l'électeur de Hess-Berg. Sur un ton plus grave c'est toujours la même chanson!

« Madame la baronne,

« J'ai toujours compris le prestige exercé par la beauté et j'ai applaudi à ses succès lorsqu'ils sont justifiés, comme chez vous, par les dons les plus éminents de l'esprit et du cœur. Notre cher souverain a fait un heureux choix et tous ceux qui le touchent, comme tous ceux qui l'approchent, s'associent au bonheur que lui promet cette prochaine union. Nous serons bientôt presque parentes, et c'est à ce titre que je vous demande la préférence sur la comtesse de Leiningen, qui se flatte déjà d'être votre grande-maitresse. J'ose espérer que je n'aurai point en vain adressé ma première supplique à ma future souveraine.

« Croyez, madame, à ma haute considération comme à mon plus complet dévouement.

« Princesse de HORREMBERG. »

.... En lisant ces lignes, Louise sourit, car elle se souvient de la dernière fête donnée par la princesse. Il était impossible de ne pas l'y inviter, à cause de la position officielle de son mari, mais, dans la salle de bal, il

n'avait pas été possible de lui faire une place sur les deux premières banquettes, et au souper on l'avait reléguée à la dernière table : quelques-uns s'en étaient aperçu, et beaucoup s'en étaient scandalisés...

Louise poursuit sa lecture, ou plutôt son dépouillement : Telle qui l'appelait une femme compromise ! telle autre qui l'accusait de préconiser la femme libre de Saint-Simon, d'avoir sa place marquée parmi les indépendants et les rationalistes de l'époque, sollicitent, l'une les fonctions de lectrice, l'autre la place de surintendante de la lingerie du palais. Celle-ci, qui hésitait peut-être l'an dernier à lui faire vis-à-vis dans un quadrille, demande à devenir inspectrice de sa garde-robe. Voici venir encore certain vieillard, Nestor de la médisance, qui ne vit que par la langue. Sa vide prétention le pousse à tout calomnier, à tout flétrir, et madame de Kelner a été une des victimes de ses ridicules attaques. Aujourd'hui il sollicite pour son fils, un grand dadais dont le seul mérite est une insolente outrecuidance, la direction des écuries. Peut-être y serait-il à sa place, mais, à coup sûr, pas comme directeur!...

S'il fallait lire toutes les lettres qu'a reçues madame de Kelner, les transcrire ici, les apprécier, notre chapitre n'y suffirait pas ; résumons-nous, ou plutôt, cherchons sur l'album de la fiancée du grand-duc le résumé de ses impressions...

Aristocratie ! noblesse ! respect des autres ! respect de soi-même ! Voilà de bien grands mots, pompeux, sonores, faits pour étourdir l'oreille, mais auxquels je ne crois plus ! L'humanité, ou plutôt ce qu'on appelle le monde, n'est qu'un champ ouvert à toutes les bassesses, une arène où viennent rivaliser toutes les lâchetés. — Que de lâchetés (oui, c'est bien le mot) m'ont assaillie, révoltée, depuis que la rumeur publique me fait grande-duchesse de Freïberg ! Ils sont bien informés, sans doute, tous ces gens-là, mieux que moi assurément, car je n'ai point encore dit oui, et je regarde l'avenir comme le matelot mesurer l'océan, au moment de s'embarquer pour les mondes lointains. Avec leur rage de prendre les devants, d'arriver les premiers dans une lutte de vulgaires ambitions et de basses coteries, comme ils me paraissent petits et méprisables !... Ils me croiraient folle à lier, s'ils savaient que c'est moi qui hésite, moi qui ne suis pas décidée encore. Et cependant !... Non ! la noblesse n'existe plus que de nom ; sa déchéance est notoire, et je rougis de son abaissement, comme rougiraient assurément les preux des croisades, les hauts barons du moyen âge, s'il leur était donné d'assister à la décadence de leurs arrière-neveux !... Descendants des Godefroy de Bouillon et de Frédéric Barberousse, derniers représentants des chevaliers de la Table-Ronde, où êtes-vous descendus ! Vous avez cru sans doute m'effrayer hier ; vous vous imaginez

m'éblouir aujourd'hui ; eh bien, soit hier, soit aujourd'hui, vous n'êtes arrivés à éveiller en moi qu'un sentiment pénible de profonde commisération... Si vous pouviez lire dans mon cœur l'impression que vous y avez laissée, votre punition serait assez grande.

Mais je m'égare !

Pendant que je stigmatise ainsi les travers et les faiblesses d'autrui, voici qu'à mon tour je me sens prise par la fièvre du pouvoir et par la soif des grandeurs. La puissance, le rang suprême, sont à portée de ma main et de ma volonté, je n'ai qu'un mot à dire pour que la couronne se pose sur mon front. Ce mot, pourquoi ne le dirais-je pas ? Pourquoi me suis-je enfermée pour savoir si je le dirai ? Depuis que cette pensée s'est emparée de mon esprit, il me semble qu'un sang plus chaud bouillonne dans mes veines ; ma lassitude, ma tristesse, mon besoin de repos ont fait place à une surexcitation étrange, et pourtant, Dieu m'en est témoin, ce n'est ni l'amour-propre, ni l'orgueil, ni la vengeance qui sont les mobiles de cette transformation soudaine. L'abaissement de mes ennemis et leur humiliation prochaine n'entrent pour rien dans cette recrudescence de vie et de sève, que l'idée d'être reine a tout à coup provoquée. Cela fût-il d'ailleurs, que ma véritable nature aurait bien vite repris le dessus, et que je rougirais de m'être réservé, ne fût-ce qu'un instant, la moindre de ces vulgaires et basses satisfactions.

Non, chose bizarre, je suis embarrassée du mal qui m'a été fait, moins pour moi-même que pour ceux qui en ont été les auteurs, et je me sens parfois tentée de leur dire à tous : Mais pourquoi donc avez-vous plus de mémoire que moi ? A quoi bon me rappeler ce que je veux oublier ?... Que je sois reine, et je ne penserai plus qu'au bien qu'il me sera possible de faire, aux injustices que je pourrai réparer... Si je suis partielle, je ne saurais l'être qu'à bon escient et que dans le meilleur sens du mot, c'est-à-dire, en faisant la part du dédain auquel auront droit mes ennemis, en réservant toutes mes sympathies, toute ma bienveillance, tous mes sentiments de gratitude à ceux qui se sont montrés, aux mauvais comme aux bons jours, mes amis, mes dévoués, mes féaux...

Mais voilà tout.

Reine ! C'est un grand mot ! mais c'est aussi une grande tâche !... Reine ! impératrice ou grande-duchesse, qu'importe l'appellation si le sens est le même, si le prestige est égal. Le trône peut s'élever, les devoirs ne grandissent pas, ils sont aussi impérieux dans un petit cercle que dans un grand royaume : hommages à recevoir, obligations à remplir, de ce compte-là je sais mieux que personne le doit et l'avoir ; aussi la grandeur et le pouvoir ne me prennent pas à l'improviste ; il reste un grand point à régler, une affaire importante à considérer. Si je me remarie, dans

quelles conditions vais-je le faire ? Le prince est-il absolument l'homme de mes rêves ? Suis-je bien sûre d'aimer S. A. Amédée XIII ? Sans doute il a tout ce qu'il faut pour plaire à une femme : jeunesse, beauté, distinction, grandes manières, noble esprit et vaillant cœur ! Le connaître et l'aimer, c'est la même chose ; mais comment l'aimerai-je ? Comme prince ou comme amant Le souverain se recommande par tous les privilèges dont il fera une auréole à sa compagne ; l'homme inspire toutes les sympathies, et pourtant, à ses côtés, il me semble que mon cœur ne bat pas comme il battait, la première fois que la main de Raoul a touché la mienne... J'interroge ma conscience, et je reste convaincue qu'il me sera toujours impossible de faire quoi que ce soit par calcul, ou en cédant à des considérations purement personnelles. Le problème est donc toujours au même point, et je n'ai pas fait un pas vers sa solution. Si je l'épouse, c'est parce que je serai convaincue que je l'aime ; mais son titre de prince-régnant me gêne : on m'a souvent accusée d'être ambitieuse ; cette insinuation ne manque pas de fondement, mais j'entends l'ambition à ma manière, et je n'accepterai jamais qu'on puisse fausser le principe et la portée de mes véritables sentiments...

Reine ! c'est bien beau d'être Reine ! Donner l'impulsion aux lettres et aux arts, récompenser les efforts, applaudir aux succès ! être mère d'un prince, donner

le jour à une fille qui, un jour, occupera sans doute elle-même un trône ! Quel rêve !... Pourtant, en m'approchant de ce rang suprême, je cesserai de marcher avec mes pairs ; et, devenue princesse, acceptée même par elles, toute bien née que je sois, je ne *deviens* pas, adoptant la langue de ce monde-là, leur égale. Suis-je bien sûre de ne pas avoir à souffrir de ma condition relativement inférieure?... Ma fierté ne s'expose-t-elle pas à de cruelles blessures, et ne faut-il pas redouter que, quelque jour, une reine ou une princesse de droit divin, comme ils disent, ne fasse peser sur moi sa suprématie implicite, qui lui paraîtra légitime, par une parole, un mot, un geste, dont je ne me serais pas rendu compte?... Tout en reconnaissant que je suis bien une fille de race, ne me fera-t-on pas sentir à quelle distance du trône m'a placée mon origine ? Arrivée au premier rang, je ne veux cependant compter avec personne autre qu'avec moi-même... Mais rassurons-nous ! Je sais ce que je suis, ce que je peux, ce que je vau*x*. N'eussé-je pas l'illustration de mon propre nom et celle de ma famille, j'ai pour dominer le monde l'intelligence et la volonté, deux rayonnements dont rien ne saurait obscurcir la puissance et l'éclat. Ma force est en moi, la royauté ne me la donne pas, elle m'accorde le moyen de la faire apprécier. N'insistons donc pas sur ce point : ce qui subsiste pour moi, à travers toutes ces considérations, ces réflexions, ces hésitations même, c'est

le doute, mais un doute horrible, contre lequel se révolte la loyauté de ma nature. Si j'épouse le prince, son rang et sa couronne, auront-ils contribué à me décider? Oh! alors je demande à Dieu, et je le demande à genoux, que cette union ne s'accomplisse pas. Non! je ne puis, je ne dois, je ne veux pas être la femme du grand-duc si je ne l'aime pas, si je ne l'aime pas passionnément. Là est l'inquiétude? Comment se afit-il qu'au temps où j'épousai Raoul, je ne songeais qu'à courir les prés et les bois; je ne me plaisais qu'à écouter le chant des oiseaux sous la feuillée; mon cœur s'épanouissait au spectacle de la nature, tandis qu'aujourd'hui mon âme déborde d'amertume ou de projets, et mon esprit, porté par des rêves ambitieux, s'envole vers des horizons inconnus; l'amour véritable ne serait-il possible qu'entre égaux? Mais non, je m'égare, et mes scrupules me conduisent à l'exagération. Plus jeune, j'ai vu et j'ai aimé avec des yeux et un cœur de seize ans, et maintenant j'apprécie et je discute, car des vingt-six années que j'ai vécu, quelques-unes ont été remplies par les rigueurs de l'hiver beaucoup plus que par les joies du printemps. J'étais presque enfant alors, je suis femme aujourd'hui... Allons! que mes destinées s'accomplissent!... Je serai reine! . . .

.
.

Il faut d'ailleurs que je le sois! Tous ces gens qui me

détestent, qui ne me pardonneront jamais les torts qu'ils ont eus envers moi, et que je vois aujourd'hui humbles et courbés jusqu'à terre, si je disais non demain, ne retourneraient-ils pas bien vite contre moi leur platitude et leur servilité? Plus ils se seraient abaissés, au contraire, plus ils redeviendraient insolents au lendemain de ma défaite ou de mon abdication; c'est alors qu'ils me feraient payer chèrement leur bassesse, leur humilité. Ceux qui se seraient inclinés dans la poussière, qui auraient baisé, pour ainsi dire, la trace de mes pas, auraient-ils à mon endroit assez de regards malveillants, ironiques et hautains, de sourires sardoniques et de clameurs injurieuses?...

Allons, le sort en est jeté, je serai reine!... Seulement, le Rubicon franchi, je veux m'imposer comme premier, comme suprême devoir, de ne jamais oublier que je n'ai pas toujours été assise sur le trône; je me souviendrai sans cesse que, si bien née que je sois, je n'étais pas appelée à la royauté. Aussi je n'aurai ni morgue ni hauteur. Si jamais quelqu'un s'adresse à moi dans un jour de défaillance ou de découragement, j'aurai pour lui des trésors d'indulgence et de consolation. Inexorable pour le repentir simulé, j'encouragerai le regret sincère, j'accueillerai le dévouement loyalement offert et je me souviendrai de l'époque où moi aussi j'avais besoin d'être crue; je n'ajouterai jamais foi à la ca-

lornie, moi qui ai tant été calomniée, et pour que j'admette le mal, il faudra qu'on accumule sous mes yeux les preuves, quel'on fasse surgir l'évidence.

En définitive, et sans me faire trop modeste, mon avènement au rang suprême ne sera qu'un effet de bascule, un caprice de la Providence ; ma véritable royauté consiste dans mon intelligence, ma volonté, ma persévérance, mon amour du bien ; et puisque j'ai conscience de cette quadruple force, ce sera un devoir pour moi de la bien appliquer dans ma nouvelle condition.

Je veux être douce, bonne, serviable, compatissante, impartiale surtout ; reine, je veux devenir meilleure que je n'étais simple femme, et au sein des grandeurs n'oublier jamais que j'ai été poursuivie, persécutée, outragée plus qu'aucune autre. J'aurai toujours en mémoire ces deux vers de Racine :

Souvenez-vous, mon fils, que, caché sous le lin,
Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin !

C'est ainsi que je me montrerai digne de ma destinée, que j'accomplirai mon mandat : ne jamais rien oublier, ni le bien, ni le mal. Ce dernier souvenir sera fécond en utiles enseignements, car il me rappellera chaque jour la nécessité de protéger ceux qu'on attaquera et qui seront peut-être aussi innocents que moi. Je sais bien qu'au bout de quelques années de gloire, de grandeurs, de

prospérités, tout s'affaiblit, s'émousse, s'efface, s'oublie. Le passé se fond dans une même teinte, comme les horizons lointains, en s'unifiant ; la mémoire de ce que l'on a été et de ce que l'on est devenu se perd ou s'envole. Je tâcherai cependant qu'il n'en soit pas ainsi pour moi ; je prierai tant, que Dieu daignera me soutenir toujours.

Reine!... reine omnipotente, je songerai sans amertume au temps où je relevais des arrêts d'une madame Müller, du caprice d'un gentillâtre ou d'un petit banquier, qui formulaient des appréciations sur mon compte et ne m'invitaient que pour faire nombre à leurs chasses, à leurs bals, à leurs fêtes. Moi ! leur future reine, moi qui avais alors autant de droits qu'aujourd'hui à leur considération, à leurs égards, à leur respect !

Si jamais je blesse, ce sera involontairement, et j'espère que cela n'arrivera pas ; je ne me plaindrai jamais, je ne m'étonnerai pas des rancunes que j'aurai éveillées, des mécontentements que j'aurai pu faire naître comme baronne de Kelner ; je n'userai pas de représailles. Je pardonnerai, je serai indulgente et disposée à me mettre à la place de chacun. Je me rappellerai les larmes que j'ai versées, les révoltes que j'ai endurées, provoquées, savourées peut-être, puis définitivement écrasées avant que la Providence m'eût appelée à un grand rôle, et imposé

de grands devoirs. A la façon dont je comprendrai ma souveraineté, lorsque je serai assise auprès des *princesses nées*, reines ou princesses me jugeront; j'aurai aussi mon orgueil en face de leur amour-propre. Peut-être m'appelleront-elles *parvenue*, mais dans mon for intérieur je me sentirai meilleure qu'elles, plus intelligente qu'elles, moi qui aurai gravi les degrés du trône pour lequel elles sont faites; moi qui aurai vaincu mes propres sentiments, dominé mes passions, étouffé mes ressentiments pour arriver à être bien aimée, du meilleur des amours, celui de mon peuple, dont j'aurai su deviner, moi, les besoins et les aspirations.... Car, je le sens, je serai une reine véritablement populaire, et j'affermirais mon mari sur son trône s'il en était besoin. Aux jours de lutte, je serai sa force; pendant la prospérité, je ferai bénir son règne.

Mais je m'arrête; tout cela est-il un rêve, et la réalité ne me prépare-t-elle pas un désenchantement au réveil? *To be or not to be*: Serai-je ou ne serai-jepas reine? Que déciderai-je demain? Mais demain c'est le grand *peut-être*, et demain va me sembler bien long à venir.

Fermons celivre, et supposons que j'ai rêvé tout éveillée!

.

Louise s'est endormie, son sommeil a été pénible, agité; elle se réveille, pâle, résolue, et trace d'une main fiévreuse, les mots qui vont décider de sa vie :

La baronne de Kelner au grand-duc Amédée.

« Mon Raoul, mon fiancé, je vous envoie le *oui* que vous attendez, assemblez le reischrath ; je mets ma main dans la vôtre, je suis votre femme devant Dieu.

« LA GRANDE-DUCHESSE DE FREIBERG. »

VII

La fiancée grand-ducale.

Je veux être la fée et goûter ce plaisir
De créer un bonheur aussi grand qu'un désir,
(MARIE DE SOLMS.)

Trois jours se sont écoulés depuis que Louise a écrit au prince, depuis qu'elle a prononcé un *oui* définitif. Ces trois jours, la jeune femme les a passés dans un enivrement dont on ne saurait donner une idée. Elle a scruté sa conscience, elle est sûre d'elle-même, elle a interrogé son cœur à plus d'une reprise, et son cœur lui a toujours fait la même réponse : Oui ! elle aime Amédée ! elle a la certitude de l'aimer. Absent, elle songe à lui ;

elle se sent heureuse de le revoir, et de douces palpitations ne la trompent pas sur l'heure de son arrivée. Une seule chose avait mis un nuage dans son ciel, et, pendant un instant, éveillé ses scrupules. Elle avait craint que ce mariage ne déplût à Roland, cet ami sans pareil, dont l'affection impersonnelle, la noble générosité, le dévouement absolu ne s'étaient jamais démentis. Mais Roland ne savait pas faire les sacrifices à demi, et, comprenant ce qui pouvait se passer dans l'âme de Louise, il s'était dit qu'il ne fallait pas lui laisser l'ombre d'une hésitation, le plus léger remords. Il n'avait pas voulu qu'elle eût jamais la preuve, le soupçon même, qu'elle eût été aimée par lui, autrement que d'une affection paternelle et désintéressée, — il avait déjà tant hésité à se faire à lui-même l'aveu du contraire! — Il affecta donc une tranquillité qui était bien loin de son esprit, et il réussit à se faire un masque contre lequel se révoltaient les déchirements de son cœur. Il était fort du devoir qu'il accomplissait, et son héroïsme le soutint jusqu'au bout. Louise était désormais bien convaincue que, si, par une intuition toute féminine, elle avait pressenti quelquefois, l'infini de l'affection de Roland, elle avait fait une excursion au pays des chimères et s'était mise stérilement en frais d'imagination. Pouvait-elle se figurer que Roland l'aimât d'amour! Elle était donc rassurée sur ce point qui l'avait inquiétée. Hélas! elle était loin de se douter des souffrances de

M. de Tauchnitz, condamné, résigné à un double rôle qu'il ne pouvait jouer longtemps. La joie naïve de sa jeune amie, ses gaietés soudaines, les expansions inattendues de cette nature primesautière qui la faisaient apparaître sous un nouveau jour, et la rendaient plus charmante encore, au lieu de le consoler, de le distraire, lui faisaient un mal horrible, le condamnaient à un supplice de tous les instants. Près du prince, sa tâche était encore plus délicate et plus difficile. Amédée XIII avait cédé à la violence de son amour, avait obéi à l'entraînement d'une passion indomptable, irrésistible, mais tout sûr qu'il fût de toucher le port, d'avoir, nouvel Argonaute, conquis cette mythique toison d'or qu'on appelle le bonheur dans le mariage, il ne se dissimulait pas quels obstacles allait rencontrer son union avec Louise, à combien de difficultés il allait se heurter de tous les côtés. Il ne le cachait pas à Roland, et l'en entretenait souvent. Mais celui-ci, avec une stoïque abnégation, prouvait à son élève qu'il n'avait fait qu'obéir aux exigences de son cœur, que lui-même avait librement, sans conseil préalable, décidé, bien décidé ce mariage; que du reste, il avait bien fait, mais que dût-il, pour arriver au pied de l'autel, soulever le monde, il était de son devoir, puisqu'il avait pris ce parti, de chercher à trouver le levier et le point d'appui. Enfin, il lui répétait à satiété qu'il était indispensable que, de ces difficultés, Louise n'eût jamais la

moindre idée, le plus léger soupçon ; fière et ombrageuse comme elle l'était, elle pouvait se trouver blessée et reprendre son consentement. Alors le prince, à chaque hésitation nouvelle, et chaque fois qu'il rencontrait une pierre d'achoppement, cherchait à s'encourager, à s'étourdir. Il ne tarissait plus sur les mérites, les perfections de sa fiancée, son incomparable beauté, son merveilleux esprit, son cœur unique, la noblesse chevaleresque de son caractère. Et c'était son confident, son ami, c'était Roland qu'il obligeait à écouter ce perpétuel dithyrambe. Pauvre Roland ! n'étaient-ce pas autant de coups de poignard ? Pourtant il avait la force de rester calme, de s'associer respectueusement au panégyrique de Louise, toutes les fois que le grand-duc lui parlait d'un obstacle vaincu, d'une précaution prise, d'une mesure préparée. Et chaque fois que le prince l'interrogeait comme inquiet, anxieux de sa réponse :

— J'ai bien fait, n'est-ce pas ? vous m'approuvez, mon ami ?

Il répondait doucement, affectueusement :

— Sans doute, je vous approuve, vous cherchez à assurer votre bonheur, et mon vœu le plus cher c'est que vous soyez heureux tous les deux !

Et pourtant ce bonheur, espéré, rêvé, promis, il n'y croit guère lui-même !

Pourquoi ?

Ah ! c'est que, sans avoir vécu, Roland a une profonde intuition de la vie, il sait bien que les mariages royaux, conclus dans de pareilles conditions, ont peu de chances d'être heureux. Tout cela lui fait l'effet d'un feu d'artifice dont les fusées fendent l'air, éblouissent les yeux, dont les bombes déchirent l'oreille, ébranlent l'atmosphère. Mais en se sacrifiant à l'effervescence de cet ardent et jeune amour, peut-il croire à son éternelle durée ? Il se sacrifie, voilà tout, il se résigne avec la plus stoïque abnégation, tout en se disant à lui-même que le cœur généreux de Louise se fût peut-être mieux reposé sur un autre cœur moins jeune mais aussi loyal, non moins ardent mais plus sûr ! Amédée lui-même eût trouvé plus de chances de bonheur dans une autre union plus conforme à son rang et aux exigences de l'étiquette royale, auxquelles jamais prince ne peut impunément se soustraire. Qu'importe ? le sacrifice est fait, entier, complet, irrémédiable, sans transaction de conscience. Ce qu'il veut, c'est que ses amis, ses enfants, puisque ce mariage doit se faire, jouissent le plus tôt possible de la félicité qu'ils se sont promise, sur laquelle ils se font tant d'illusion. Mais pour l'amour de Dieu ! que tout cela finisse vite et qu'il puisse, lui ! rentrer dans l'ombre de sa douleur... L'humanité n'abdique jamais complètement ses droits, Roland est homme, il sent qu'il marche sur des charbons ardents. Mais quelque complète que puisse être sa renonciation,

il faut cependant que le supplice ne se prolonge pas trop longtemps!...

Revenons à madame de Kelner. Il est sept heures du matin, la journée promet d'être belle, Louise s'éveille plus belle encore! Lorsqu'elle a fait ouvrir ses fenêtres, lever ses jalousies, elle vient s'appuyer, radieuse, au balcon de sa chambre; ses cheveux sont à peine relevés, elle a passé un peignoir, et elle aspire, à pleins poumons, les parfums de la brise matinale. Elle se sent vivre, elle se trouve heureuse, elle s'abandonne tout entière à son amour et n'a plus de souci de l'avenir! Reine! elle sera reine! elle l'est déjà! Le reischrath est convoqué: quelques jours encore et elle sera, de fait et de droit, grande-duchesse de Freïberg; son mariage aura été annoncé officiellement, proclamé, acclamé! Et de quelle royale façon il sera célébré! Elle serre dans sa main, et presse parfois sur son cœur, un petit billet que lui a écrit la veille au soir son royal ami. Elle se mariera, et son cortège nuptial aura, sinon plus, au moins autant de pompe que celui qui accompagna la fille du roi de Bavière, si regrettable et si regrettée (ce souvenir l'assombrit momentanément). — Amédée lui parle des préparatifs ordonnés. Les voitures de gala sont déjà sorties de la remise, les chevaux seront caparaçonnés de cuir de Hongrie, d'aigrettes et d'ornements d'argent. Les piqueurs officiels guideront les attelages de huit chevaux, les gardes-nobles précéderont le cortège. Au tem-

ple, le métropolitain officiera. Quant aux fêtes, quoique partout en Allemagne elles soient plus splendides et plus solennelles qu'ailleurs, elles auront un éclat exceptionnel. Feu d'artifice sur la rivière, illumination *a giorno* dans toute la ville; bals et orchestres sur toutes les places publiques, musées et galeries parcourus aux flambeaux, soirée champêtre et feux de Bengale en dehors de la ville. Le municipe de Freiberg votera en cette circonstance des sommes fabuleuses. Les plus grandes dames de l'Allemagne, après s'être irritées, puis consultées, puis désolées, aspirent maintenant à l'honneur de faire partie de la maison de la nouvelle grande-duchesse. Quant au peuple, il est en liesse : madame de Kelner avait toujours rallié les sympathies de la population, sans exception : aussi applaudit-on à son avènement, et compte-t-on, plus que jamais, sur sa bonté et sa bienfaisance. Au nom de Louise, les pauvres auront la première part, Son Altesse le grand-duc lui en a fait la promesse formelle. Ajoutez à cela que, le matin même, la jeune femme a reçu, apportés à son intention par les soins du préfet du palais, les bijoux de la couronne grand-ducale, une des plus riches, en perles et en diamants, de toute l'Europe. Son Altesse a voulu qu'on y joignît tous les bijoux particuliers de sa première femme, les diadèmes et les colliers, jusqu'au manteau d'hermine royal, qu'elle portera suivant l'habitude allemande, dans le cortège; jusqu'aux dentelles et

guipures, chefs-d'œuvre d'Angleterre, de Bruxelles et de Venise... Louise a trouvé tout cela à son réveil ; elle n'a pu en rassasier ses yeux, tant c'est étincelant, prestigieux, éblouissant. Elle s'amuse avec un certain enfantillage à regarder, à toucher ces merveilles qui éclipsent ses parures, et, cependant, les bijoux de Louise constituent, eux aussi, un véritable trésor. Elle les quitte à regret ; mais, après son déjeuner, elle y revient encore, les admire et les essaye : sur ces entrefaites arrive le grand-duc. Plus Amédée voit sa fiancée, plus il la trouve charmante, naïve, gracieuse en tout ce qu'elle fait, en tout ce qu'elle dit : plus que jamais il en est épris ; aujourd'hui sa passion est à son apogée, il lui semble que ce luxe de parures royales est le complément forcé de sa beauté, non qu'il soit habitué à voir Louise moins parée, — madame de Kelner a autant et presque d'aussi beaux diamants, mais ceux-là sont ceux de la couronne ! Cependant il avait redouté cet instant, le bon et loyal jeune homme ; il s'était demandé s'il n'éprouverait pas une commotion, si une réaction ne se ferait pas en lui, en voyant une première fois sur les cheveux de Louise, au bras de Louise, ces diadèmes, ces bandeaux, ces bracelets qui avaient paré le front pur, les poignets mignons d'Ildegarde ; mais ses craintes sont sans fondement. Si son cœur battit en voyant ainsi parée sa belle fiancée, ce ne fut ni de chagrin, ni de regret, mais de joie et de bon-

heur, son amour était plus fort que le souvenir, l'image de Louise avait complètement effacé celle de sa première femme. Il prit un plaisir extrême à voir sa fiancée se parer de tous les trésors du royal écrin, il la pria de les essayer successivement, bien plus, il voulut lui-même fixer sur ses cheveux de reine le diadème de perles et de diamants qu'avait préféré feu la grande-duchesse... Dire combien le prince aimait Louise n'est pas possible; mais, à les voir l'un près de l'autre, cela se devinait sans peine. Son amour s'était augmenté de tous les sacrifices qu'il avait, qu'il aurait faits pour elle et qu'elle ne devait jamais soupçonner! Il eût plutôt abdiqué que de renoncer à Louise. De quelle fermeté d'ailleurs ne s'était-il pas armé, et avec quelle persistante opiniâtreté n'avait-il pas combattu les résistances, plus nombreuses et plus grandes en Allemagne que partout ailleurs, à cause des exigences de l'étiquette germanique. Son amour avait doublé ses forces et son énergie; enfin les difficultés étaient surmontées, les obstacles vaincus. Encore quatre jours, et le reischrath, convoqué extraordinairement par Son Altesse, recevra la communication officielle du mariage : le discours du grand-duc est déjà prêt. Encore quelques jours, et Louise, en qualité de fiancée grand-ducale, ira habiter le palais d'été. Le prince est au comble de ses vœux, mais son confident laisse percer à travers sa sérénité habituelle une sorte de lassitude et de fièvre. Roland est à bout de forces,

il a touché l'extrême limite du dévouement, il ne peut rien faire de plus; d'ailleurs son concours n'est plus indispensable, puisque tout marche à souhait. Aussi, lorsqu'il vient surprendre ceux qu'il appelle ses deux enfants et qu'il aime comme tels, occupés à ces enfantillages, leur annonce-t-il qu'il est absolument obligé de les quitter. Il ne sera absent que quelques jours, mais ce voyage est indispensable. Le grand-duc se récrie! Louise le conjure d'y renoncer. Roland sourit et ne se laisse pas convaincre : de trop graves intérêts, dit-il, sont en jeu, il a déjà trop tardé. Tout ce qu'on peut obtenir de lui, c'est qu'il reviendra pour la célébration du mariage, qui doit être béni en grande pompe à la cathédrale... Il les quitte, et les deux nobles fiancés si heureux, si joyeux tout à l'heure, se sentent, tout à coup, tristes et troublés.

Le temps passe, Roland est parti. Cette nouvelle absence jette sur les deux amants comme un voile de tristesse : l'ami commun leur fait défaut. Ce n'est pas qu'ils s'aiment moins, mais il était entre eux comme un trait-d'union. Louise, devenue égoïste, ce qui est toujours le fait de l'amour excessif, avait pris l'habitude de le consulter sur tout et pour tout, ne voyant que par ses yeux, n'agissant que sur ses avis, abusant à toute heure de son expérience et de sa complaisante amitié; Amédée, l'esprit troublé, le cœur gonflé, ne sait plus prendre lui-

même une détermination : Roland manque donc à tous les deux. Mais ce qui le leur fait comprendre mieux encore, c'est le vide qu'il a laissé dans leur double affection : il ne règne plus autour d'eux cette atmosphère, bienfaisante et protectrice, qu'ils s'étaient si bien accoutumés à respirer.

Deux jours passent encore : plus le terme fixé approche, plus le prince est impatient, plus les heures lui semblent lentes à s'envoler ; aussi cherche-t-il à en tromper la longueur en consacrant la meilleure part à sa belle fiancée, mais il a souvent des devoirs impérieux à remplir, et les exigences du rang suprême sont imprescriptibles. Dans cette intimité de presque tous les instants, ils en sont venus à n'avoir plus qu'une seule pensée, comme leurs cœurs ont depuis longtemps déjà confondu toutes leurs aspirations. Aussi se comprennent-ils sans se parler ; dans l'échange de leurs regards il y a une éloquence divinatoire, et leurs visages sont deux miroirs où l'impression la plus légère, la plus fugitive, ne glisse pas sans être aperçue, comprise, devinée même. Aussi lorsque, le troisième jour après le départ de M. de Tauchnitz, Louise voit entrer chez elle son royal fiancé, le front assombri par un nuage, imperceptible sans doute pour tout autre œil que le sien, s'empresse-t-elle de lui demander avec anxiété :

— Qu'avez-vous, prince?

— Mais rien...

— Ne me dites pas cela... vous avez reçu quelque mauvaise nouvelle.....

— Je vous assure.....

— N'assurez pas ! Altesse, rien ne doit rester secret entre nous. — Il faut tout partager, joies et douleurs... Vous êtes affligé... j'en ai le pressentiment, l'intuition...

— Eh bien ! oui... D'abord, je me vois obligé de ne passer aujourd'hui qu'un instant avec vous ; il faut que je préside le conseil, ma présence y est indispensable, et puis...

— Et puis ?

— ... Je ne voulais pas vous le dire, pour ne pas attrister nos chers amours, pour ne pas mettre un nuage dans notre ciel...

— Qu'y a-t-il donc ? vous m'effrayez. Dites bien vite...

— Notre ami, je le crains, n'assistera pas à notre mariage...

— M. de Tauchnitz !... Pourquoi?... comment ?

— Il est malade ! assez malade pour ne pas m'écrire

lui-même; c'est une main étrangère qui m'a transmis cette triste nouvelle !

Louise a pâli : il lui semble qu'elle a reçu un coup au cœur, elle se sent troublée et trouve à peine quelques paroles à répondre au prince, lorsqu'au bout d'un quart d'heure, celui-ci dit en prenant congé :

— Je vous quitte, chère bien-aimée, je ne vous verrai plus que demain, encore ne pourrai-je venir que dans l'après-midi. J'ai à prendre, dès le matin, des dispositions ennuyeuses mais indispensables... Plaignez moi et pensez à moi !...

Restée seule, Louise rentre bien vite dans son cabinet et s'y enferme. Les réflexions les plus tristes et les plus singulières lui affluent au cerveau. Roland malade... gravement malade... de quoi?... Il se portait bien quand il est parti !... quelle peut être cette soudaine maladie?... qu'a-t-il?... pourquoi n'a-t-il pas écrit lui-même ? Il a bien sans doute encore la force de tracer deux lignes... Enfin, pourquoi a-t-il fait écrire à Amédée plutôt qu'à moi ? Ne suis-je pas son amie, sa sœur?... Sa sœur !... Tout cela ne serait-il qu'un prétexte pour ne pas être présent à mon mariage?... Pourquoi ne voudrait-il pas y assister?... Pourquoi?... pourquoi?... Et madame de Kelner égrenait fiévreusement

ce chapelet d'interrogations sans pouvoir y répondre... Tout à coup, un éclair brilla dans ses yeux, une subite rougeur envahit son visage. Sa résolution était prise. Elle se leva et tira, à le rompre, le cordon de la sonnette.

— Envoyez-moi Joseph, dit-elle au valet de pied accouru à cet appel; qu'il vienne sur-le-champ!

Et pendant qu'on exécutait cet ordre, elle se promenait dans le cabinet avec une agitation inaccoutumée, et lorsque arriva le vieux serviteur qui ne l'avait pas quittée depuis l'enfance, et en qui elle avait la confiance la plus entière, elle lui laissa à peine le temps d'entrer, pour lui dire avec une brusquerie inaccoutumée :

— Fermez la porte, Joseph... Bien. Maintenant dites-moi quelle distance il y a d'ici à Baugmarten?...

— Quatre-vingts kilomètres à peu près, vingt lieues de France environ... madame la baronne.

— Quels sont les moyens de transport?...

— Madame sait bien qu'il n'y a que le chemin de fer... Baugmarten est une des principales stations.

— Combien faut-il de temps pour s'y rendre?...

— Les chemins de fer allemands ne vont pas aussi vite que nos chemins belges, il faut bien... oui... si c'est un train direct... Mais... enfin! que madame me permette

d'aller jusqu'à la gare, je lui rapporterai le renseignement bien exact...

— Non ! non ! tout cela prend du temps, dites à Berthe de me donner mon chapeau... des gants... un manteau... et préparez-vous promptement vous-même, je vous emmène... nous partons...

— Nous partons !... madame part ! répondit avec stupefaction le vieux serviteur, mais...

— Pas de mais ! Joseph, obéissez !

— Madame me permettra de lui faire encore observer que le dernier train est parti depuis une demi-heure...

— Eh bien ! demandez un train spécial, payez ce qu'il faut et que tout soit prêt le plus vite possible...

Le vieux Joseph ne bougeait pas et regardait sa maîtresse avec une inquiétude hébétée. Il hésita un moment, tourna sa casquette de laine entre ses mains et finit par dire :

— Madame sait que je lui suis dévoué, que je l'ai vue toute petite... qu'elle me permette une respectueuse question !...

— Dites vite, et faites ma commission !...

— Monseigneur sait-il que madame va partir ?

— Non... après?...

— Deux jours avant d'aller habiter le palais d'été ! Ah ! madame !

— Il le faut... je le veux...

— Je dois obéir à madame; mais qu'elle me laisse au moins lui donner une indication : pourquoi faire un train spécial ? Non à cause de la dépense, mais en raison de l'effet produit, ce sera presque un scandale ! Si madame a absolument besoin de partir, qu'elle parte, mais sans éveiller ainsi l'attention. La soirée est avancée. Demain, à quatre heures, vous pouvez faire le trajet, être revenue même dans la journée...

— C'est impossible ! un devoir sacré me réclame.

— Eh bien ! madame se lèvera demain de bonne heure ; elle fera ce qu'elle croit son devoir, et cela sans compromettre ses intérêts les plus chers. Berthe la réveillera, et je me charge du reste... les chevaux seront attelés quand madame sera habillée, les billets seront pris à la gare, je serai tout prêt à la suivre, et personne n'en saura rien... je vous en supplie, madame.

C'était un bon conseil, donné peut-être avec un ton légèrement bourru : les anciens serviteurs s'arrogent des privilèges, et parce qu'ils sont nés et ont vieilli dans la famille, ils se figurent en faire partie et en revendiquent

les droits. Joseph se croyait autorisé à cette brusque franchise. Néanmoins, son conseil était bon, et il était prudent de le suivre.

Louise hésita cependant une minute ou deux ; attendre de longues heures encore, dans une semblable inquiétude, sous le coup d'une pareille surexcitation ! Était-ce possible ? Cependant la mine piteuse de son vieux domestique et ses propres réflexions lui démontrèrent que Joseph avait raison, et elle se décida à dire en soupirant :

— Soit ! demain matin à quatre heures, mais ne me laissez pas manquer le train.

Une fois sorti de l'appartement, Joseph hocha significativement la tête ! Il était inquiet et mécontent.

Louise passa une mauvaise nuit. Elle voulut d'abord ne pas se coucher et prit un livre, mais son esprit était ailleurs, et les lignes dansaient devant ses yeux... Vers minuit, la fatigue la prit, elle se décida à se coucher, ou plutôt à se jeter sur son lit à demi déshabillée. Son sommeil fut peuplé de rêves bizarres, de fantômes effrayants : elle se vit tour à tour au pied de l'autel, échangeant avec le grand-duc l'anneau conjugal, et l'ombre de Roland se dressait dans un suaire, entre elle et son royal époux ; puis pleurante, épuisée, courbée sur la couche où agonisait, sans la maudire, son généreux ami, tandis qu'Amé-

dée XIII cherchait à l'éloigner de ce lit funèbre, avec moins de douleur et de commisération que de jalousie et de ressentiment. C'est à ce double cauchemar que l'arrachèrent la lueur des candélabres allumés sur sa toilette, et la voix de Berthe qui lui apportait sa mante de voyage, ses fourrures et une tasse de thé. Joseph était prêt dans l'antichambre, la voiture attelée était devant le perron. Elle se laissa habiller, but machinalement et arriva au chemin de fer dans un état complet de surexcitation et de fièvre. Une fois en wagon, ses inquiétudes, ses terreurs la reprirent à nouveau : allait-elle trouver Roland vivant encore ? Ne lui avait-on pas dissimulé sa véritable position ? n'était-il pas plus malade qu'on ne l'avait écrit au prince ? D'ailleurs qu'allait-elle lui dire ? et puis, comment expliquer sa démarche que justifiait tout au plus leur commune amitié ? Par moments aussi, sa pensée se retournait vers Amédée. Que dirait-il ? que penserait-il ? en trouvant, à la veille du mariage rêvé par tous les deux, la maison déserte, sa fiancée absente, partie comme une hirondelle, sans que personne pût lui dire de quel côté elle avait pris son vol. Dans l'intérêt de la vérité, il faut ajouter cependant que ces dernières pensées ne lui venaient qu'en sous-ordre, et que son esprit était, avant la locomotive, à Baugmarten. Elle se disait : Baugmarten ! c'est donc bien loin ! On a fait déjà plusieurs arrêts, et pas un chef de station n'a prononcé le nom désiré !

quand donc va-t-elle arriver ? Le jour est venu, le soleil monte sur l'horizon, Louise consulte impatiemment sa montre et son horaire. Cependant le train marche, la dernière station est dépassée et le sifflet réglementaire signale l'arrivée. Louise n'attend pas qu'on ouvre la portière, elle l'a ouverte elle-même ; elle est descendue, a jeté son billet au gardien et serait partie au hasard à travers champs, si son fidèle Joseph ne s'était hâté de la rejoindre et de lui demander, de la façon la plus respectueuse, mais en même temps la plus précise, le nom de la personne qu'elle voulait voir, quoiqu'il s'en doutât bien un peu ! Louise répond brusquement :

— Chez M. de Tauchnitz !

Alors Joseph, qui connaissait le pays, prend les devants, et guide madame de Kelner vers un grand pavillon entouré de jardins, cerclé de murailles, qu'on a décoré du nom de château de Baugmarten ! et qui n'est qu'une des stations de chasse du général. Il sonne à la grille principale : après un assez long espace de temps, on vient ouvrir enfin :

— Que voulez-vous ?

— M. de Tauchnitz !

Le général est malade... et ne peut recevoir...

— C'était donc vrai ? s'écrie douloureusement Louise.

Cependant Joseph insiste, il dit qu'il s'agit de choses graves, que c'est une dame, venue exprès de Freiberg, qui a besoin de parler à M. de Tauchnitz sur-le-champ, qu'on ne le fatiguera pas, mais qu'il faut qu'on le voie.

Après avoir bien hésité, le domestique laissa franchir le seuil à la visiteuse, ne promettant pas que son maître pût être en état de voir personne, mais se chargeant d'aller le prévenir de la venue de l'étrangère, et, en tout cas, de prendre ses ordres.

En traversant la cour d'honneur, il sembla à Louise que toute cette maison avait un singulier aspect de tristesse et de deuil : malgré le soin avec lequel étaient entretenus les corbeilles et les parterres, elle se serait crue volontiers dans un jardin de cimetière. Le pavillon lui-même, construit dans un style sévère, est plus triste que d'habitude, toutes les persiennes sont fermées et l'on n'entend aucun bruit.

L'on fait traverser à madame de Kelner deux grands salons sombres, nus et mornes, et on la prie d'attendre dans le cabinet de travail de M. de Tauchnitz, dont on ouvre les fenêtres. Louise, déjà fiévreuse et troublée, se trouve plus mal encore ; la nuit sans sommeil, le voyage rapide ont mis le désordre dans ses pensées, et depuis son arrivée elle a ressenti une impression étrange, aussi

douloureuse que si une lourde et froide avalanche l'eût entraînée sur la pente d'un précipice... Pourquoi donc est-elle venue?... elle ne sait plus... Que va-t-elle dire à Roland ? comment va-t-elle le trouver ? N'a-t-on pas voulu la ménager, en ne lui apprenant que par gradation une terrible nouvelle ? Son ami serait-il mort ?... elle se sent devenir folle. Cependant, par un suprême effort de volonté, qui est le propre de sa nature, elle se calme peu à peu.

Restée seule elle relève son voile, s'assied sur un fauteuil et regarde autour d'elle. Le cabinet de Roland est bien tel qu'elle se l'était figuré, c'est le sanctuaire de l'étude et du recueillement : les murs sont cachés par une bibliothèque de chêne sombre, sur les rayons de laquelle s'alignent de nombreux ouvrages de science et d'art, dans toutes les langues, des traités d'économie politique, de mathématiques, de cosmographie, de mécanique, les meilleures histoires anciennes et modernes, les travaux des moralistes et des philosophes, un peu de littérature contemporaine et les chefs-d'œuvre de la poésie allemande et française, tous livres pratiques, sérieux, élevés comme celui qui les feuillette ; entre les panneaux sont groupés des trophées et des panoplies ; au-dessus de la cheminée, un portrait dans un cadre d'ébène : c'est celui d'une dame âgée, d'aspect noble et vénérable, sans doute la mère de Roland. Au rebord inférieur est attachée, comme un pieux hommage, la grande médaille décernée au général de Tauchnitz à la dernière

exposition internationale, pour sa découverte de l'application de l'électricité au percement des montagnes. Sur les tables et les consoles des instruments d'optique et de géodésie, des plans inachevés, un modèle de fortifications... Louise embrasse tout cela d'un coup d'œil. Mais pourquoi s'est-elle soudain penchée avec émotion vers le bureau de travail de Roland? Est-ce pour lire une page du Montaigne resté ouvert... pour chercher le sens de l'annotation mise à la ballade de Burger? Pourquoi au fameux vers : *Les morts vont vite!* le général a-t-il ajouté *et oublient*... Non, c'est qu'elle vient d'acquérir la preuve que ce cabinet n'est pas habité seulement par son ami, et que, absente, son souvenir y règne. Voici d'abord, dans une boîte de cristal, un petit bouquet de fleurs champêtres qu'ils ont cueillies ensemble dans une de leurs herborisations...; sur une coupe du Japon, les débris fanés de la fleur éphémère qui a fait sa joie tout un jour. Comment s'est-il procuré ces pétales du *cactus mirabilis* fleuri et flétri dans les serres de l'hôtel de Kelner?... Puis quelques mots écrits de la main de Roland sur une feuille blanche. Les lira-t-elle?.... Oui, car c'est son nom qu'elle a reconnu; il n'y a que trois mots : Louise! Louise! adieu..... et à côté la trace récente d'une larme.

Elle avait donc pressenti juste : Roland l'aimait, l'aime encore d'une passion profonde, absolue, comme celle

d'un homme qui n'a jamais aimé ; il s'est sacrifié à son bonheur et il meurt de son sacrifice et de son amour !.....

En ce moment entrait M. de Tauchnitz. Bien qu'il fût brûlé par la fièvre, épuisé d'esprit et de corps, dès qu'il avait compris quelle était la personne qui venait si imprudemment à lui, en dépit des instances de son fidèle valet de chambre, il s'était levé, s'était fait habiller à la hâte et, s'enveloppant d'une grande redingote, il avait voulu rejoindre Louise. Mais il avait compté sans sa faiblesse. Avant d'avoir passé le seuil de sa chambre, il avait été obligé de s'arrêter, ses jambes refusaient de le soutenir. Son cœur défaillait, ses yeux se voilaient ; mais M. de Tauchnitz était doué d'une rare énergie, il voulait voir Louise ; il se fit aider, presque porter par Fritz et Joseph, et ce fut ainsi qu'il entra dans son cabinet.

Comme il avait changé en quelques jours ! Il était pâle, défait : son regard fiévreux et sa paupière bistrée, sa lèvre décolorée trahissaient ses souffrances. Tout le poème de son généreux martyr était écrit sur son visage ! Il n'avait plus rien de cette jeunesse qui le faisait prendre pour le frère aîné de son élève. En le voyant, Louise poussa un cri, et, allant au-devant de lui, écarta les deux domestiques, prit leur place avec une force dont on ne l'eût pas crue capable ; elle si mignonne, si délicate, elle soutint son ami chancelant et le fit asseoir sur le fauteuil qu'elle

venait de quitter. Ils restèrent un instant en silence, lui, éperdu, épuisé, presque sans connaissance ; elle, tenant sa main dans les siennes et n'osant parler ni respirer. Enfin, lorsque Roland, par un effort suprême de volonté, eut repris un peu de force et retrouvé la parole, il lui dit d'une voix faible :

— Vous ici ! vous, madame !

— Vous êtes malade, mon ami. Ma place n'est-elle pas auprès de vous ?

— Votre place est à Freïberg, auprès de votre époux, au palais d'été.... Partez vite, mon enfant, qu'on ne se doute pas de votre voyage...

— Non, je ne vous quitterai pas... Je veux vous soigner... veiller à votre chevet, rester ici.

— Y songez-vous?... D'ailleurs, je ne suis pas malade... une légère indisposition... Vous voyez, je parle, je souris... ce ne sera rien... J'ai promis d'assister à votre mariage ; je n'y manquerai pas... Comptez sur moi...

En prononçant ces phrases entrecoupées, la pâleur de Roland devenait plus effrayante ; sa respiration sifflante, sa parole saccadée démentaient ses paroles... Il s'arrêta un instant et reprit :

— Partez, partez sans retard, je le veux... Non.... je

vous en prie..., partez, au nom de votre royal fiancé, au nom de vous-même..., partez si vous m'aimez... un peu.

— Si je vous aime ! si je vous aime. Ah ! vous venez de me dire la seule parole qui puisse me décider à vous obéir... Eh bien ! oui, je vais repartir, mais il faut guérir... Il faut vivre pour celle que vous appelez votre enfant, pour votre Louise.... Mais je reviendrai.

Roland écoutait la jeune femme sans lui répondre, croyant être en proie aux hallucinations de la fièvre, le jouet d'un cauchemar.

Tout à coup, Louise, par un geste spontané dont elle ne fut pas maîtresse, prit à deux mains la tête de son ami, et déposa sur son front le plus chaste et le plus ardent des baisers.

Il sembla à Roland qu'il avait reçu une commotion électrique, son visage se colora, ses lèvres balbutièrent, puis la réaction se fit avec la même violence et il se trouva mal, cette fois pour tout de bon...

Madame de Kelner sonna et les domestiques reportèrent dans son lit le général évanoui.

Expliquer en ce moment la conduite de Louise, sonder son cœur, analyser sa pensée et ses sensations, n'est pas chose facile ; contentons-nous de suivre les événements.

On vint bientôt lui annoncer que le général avait repris connaissance, se trouvait mieux, et que sa première parole avait été pour faire prier madame de Kelner de hâter son départ. Alors elle s'enquit minutieusement des symptômes de la maladie, des soins qui lui étaient donnés, des précautions prises, et après avoir acquis la certitude que la fièvre qui dévorait son ami, pour être violente, n'avait aucun caractère pernicieux, que nul danger n'était à craindre pour le présent, elle fit à Fritz les recommandations les plus précises, pria qu'on lui écrivit tous les jours, qu'on télégraphiât au besoin, si l'état du cher malade donnait quelque inquiétude, et se décida enfin à regagner le chemin de fer, suivie de Joseph qui hochait la tête et grommelait tout bas, mieux que jamais.

Il était quatre heures passées quand elle rentra à Freïberg. Bien qu'il lui eût dit, la veille, qu'il ne viendrait que dans la soirée, le prince s'était déjà présenté deux fois et avait annoncé qu'il allait revenir. En effet, Louise n'était pas encore sortie de son cabinet de toilette, Berthe ne l'avait pas encore déshabillée, que le timbre frappé deux fois indiquait la venue, ou plutôt la revenue de Son Altesse.

La jeune femme n'était guère en état de recevoir son auguste fiancé, à cette heure ; d'autre part, les explications lui eussent été insupportables ; elle avait besoin d'être

seule. Cependant elle ne pouvait pas le renvoyer avec une excuse banale, transmise par un intermédiaire quelconque. Elle s'arma donc de courage, jeta une mante sur ses épaules, et, entrant dans le boudoir où l'attendait son fiancé, elle lui dit précipitamment :

— Monseigneur ! cher prince ! de grâce, excusez-moi ! je suis souffrante, énervée, malade ! je ne sais ce que j'ai. Laissez-moi cette soirée... Ne me parlez pas ; ne m'approchez pas !... Je vous remercie de votre affection, de votre sollicitude !... Mais laissez-moi, ce soir ! nous causerons... demain..., ne soyez pas inquiet, donnez-moi la main, et séparons-nous... A demain, n'est-ce pas ?...

Stupéfait, choqué même, le prince était cependant trop gentilhomme pour laisser percer le moindre mécontentement ou même tenter d'obtenir des explications ; il reçut sans mot dire, dans la sienne, la main que lui tendait Louise, la baisa amoureusement et se retira, se demandant quel était le mot de cette énigme et quel mauvais génie amoncelait ainsi les nuages sur l'horizon de son bonheur.

Après son départ, Louise se trouva peut-être encore plus troublée qu'auparavant. Elevée dans les pratiques d'une piété profonde et sincère, elle ne partage pas les

superstitions d'Espagne et d'Italie, elle n'entre pas, nuit et jour, un cierge allumé aux pieds de la madone, qu'on maudit et qu'on appelle marâtre quand elle n'exauce pas assez vite les vœux qu'on lui adresse. Mais elle a la foi profonde, l'espérance constante, et aux mauvaises heures de sa vie, elle a demandé la consolation à la prière. Aussi, dès que le grand-duc l'eut quittée, son premier mouvement fut-il de congédier sa femme de chambre et de s'agenouiller devant le crucifix que S. S. le pape avait jadis donné à son père, avec lequel son père est mort, et qu'elle a toujours conservé comme le plus précieux joyau de son héritage. Elle pria, elle pria longtemps, avec ferveur, plutôt du cœur que des lèvres, trouvant des oraisons inconnues ; elle demanda à Dieu le secours et la lumière que son divin fils a promis à tous les affligés qui se réclament de lui. Quand elle se releva elle était plus calme, mais son esprit n'avait pas encore repris sa sérénité, ni son jugement sa netteté habituelle. Elle se sentait hésitante, irrésolue ; tout ce qui s'était passé depuis la mort de son mari lui paraissait un songe ; elle se demandait si elle avait rêvé, si elle existait véritablement.. Mais un double sentiment la rappela à la réalité, elle aimait et d'autres souffraient ; comment donc échapper à cette incertitude qui la poursuivait et l'obsédait... La prière l'avait rafraîchie et consolée, mais il fallait prendre un parti. Elle passa la nuit dans la plus cruelle per-

plexité et le sommeil n'approcha pas de ses paupières. Lorsque vint le jour, si l'un de ses amis, Mattéus, Spindler ou Benfeld fût entré chez elle, il l'eût trouvée tout autre qu'elle n'était la veille ; si la veille ils l'eussent vue, il leur eût semblé qu'elle avait vieilli de dix ans ; ses yeux étaient rouges, ses paupières encore humides de larmes, mais elle avait le regard limpide, assuré. Son front était plissé, mais serein et calme. Sans avoir dormi, elle paraissait reposée. Sa résolution était prise, bien prise cette fois, et sur sa table, prêtes à être expédiées, étaient deux lettres qu'elle venait d'écrire.

Ces lettres, les voici :

« A Son Altesse le grand-duc Amédée XIII.

« J'ai les larmes aux yeux, Monseigneur, et le cœur brisé en vous écrivant ces lignes. Ne m'accusez pas d'inconstance, d'ingratitude et de versatilité : c'est après une longue lutte et de pénibles réflexions que je me suis décidée à me rendre aux conseils de la raison, de la raison indiscutable, immuable comme la loi ! Vous me maudirez peut-être aujourd'hui, monseigneur ; mais plus tard, lorsque les années auront refroidi nos cœurs, si nous nous retrouvons à travers les routes de la vie, vous serez le premier à me tendre la main et à me remercier... Ce mariage qui devait être pour vous un rêve de bon-

leur, pour moi, pour mon orgueil une exaltation, ce mariage projeté, préparé avec tant de soins, de délicatesses, de dévouement, ce mariage ne nous eût rendus heureux ni l'un ni l'autre... Vous n'avez que trois ans de plus que moi aujourd'hui... Mais, plus tard, dans dix ou quinze ans, lorsque vous serez encore dans la force de l'âge, je serai déjà une vieille femme. Les cheveux blanchissent, mais le cœur reste le même. Si jamais vous aviez dû me tromper, si j'avais pu même en avoir l'idée, en concevoir le soupçon... j'en serais morte... vous m'aimerez toujours comme vous m'aimez maintenant! vous êtes sincère, je n'en doute pas, mais vous avez bien aimé Ildegarde et vous vous étiez juré de rester éternellement fidèle à sa mémoire!... — Et puis son ombre ne serait-elle pas venue se mettre sans cesse en tiers dans notre égoïsme à deux : j'aurais été jalouse du souvenir, impatiente de la comparaison... Ma résolution est inébranlable, irrévocable, n'essayez pas de m'en faire changer, monseigneur. Nous ne nous reverrons plus, d'ici à longtemps du moins. Si vous ne bannissez pas à jamais mon souvenir, accueillez-le parfois sans amertume, et gardez une affectueuse pensée à celle qui restera toujours

« Votre amie,

« LOUISE DE KELNER. »

« A Roland.

« Vous vous sacrifiez, mon ami, et vous avez failli, par une sublime abnégation, compromettre votre existence tout entière et l'avenir des êtres qui vous sont le plus chers. Pourquoi n'avoir pas été confiant et n'avoir pas dessillé nos yeux ? Je ne suis qu'une femme et il ne m'appartient peut-être pas de m'exprimer avec autant de précision. Je pense cependant que la première condition du dévouement et des sacrifices, c'est qu'ils ne demeurent pas stériles. Jésus, en mourant, a racheté l'humanité ; vous, vous avez aussi trouvé votre Golgotha, mais vous ne sauviez personne en vous condamnant !... Le voile s'est déchiré à temps, et cette fois ma résolution est bien arrêtée... Je me sens légère et joyeuse, et si, en quelques heures, mon esprit a vieilli de vingt ans, je sens s'épanouir dans mon cœur toutes les fleurs de la jeunesse ! Ne fronchez pas le sourcil, mon ami, et écoutez-moi : Vous m'aimez... et... je vous aime... j'ai lu dans votre cœur, j'ai lu dans le mien... Oh ! ne laissez pas tomber ma lettre pour vous demander comment il peut se faire qu'hier encore j'aimais Amédée... j'ai cru l'aimer, c'est vrai ; vous savez mieux que personne quel charme il exerce autour de lui, vous son maître et son ami, et

puis il m'aimait tant, si ardemment que j'ai pu subir la contagion de son attachement... Mais le coup qui m'a frappée lorsque j'ai appris votre maladie, votre affection persistante que j'ai trouvée empreinte partout dans votre demeure... votre sacrifice dont j'ai eu enfin conscience, l'émotion dont je n'ai pas été maîtresse, m'ont bien prouvé que c'était vous et non lui que j'aimais, qu'il fallait aimer. Le fait est là, constant, irréfragable. Expliquez-le, si vous voulez, si vous pouvez. Il me semble qu'en moi tout est ténèbres; et, si vous ne venez à mon aide, je vais être frappée de cécité morale. Eclairez-moi, il le faut : vous le devez ! vous qui serez le flambeau de ma vie, comme je vais essayer d'être la consolation de la vôtre. Le grand-duc sait tout à cette heure, je ne le reverrai pas et, avant la fin de la journée, j'aurai quitté Freiberg pour toujours.

« A bientôt, mon ami, j'ai renoncé à l'idée d'être reine, j'ai soufflé sur mes rêves, mon royaume vient de s'évanouir, mon front sera sans couronne, mais je n'ai pas rompu avec toute ambition : je veux être maintenant la fée du foyer, la *fée Bonheur*, comme m'a nommée un jour notre vieil ami Bensfeld.

« Les frontières de ce grand théâtre, qu'on appelle la souveraineté se sont peu à peu rapprochées, rétrécies,

mes personnages disparaissent, mes projets et mes plans ne se réaliseront point. Je ne veux plus d'autre cour que notre intimité, d'autre gloire que votre bonheur. Je vous appartiens, je vous aime :

« LOUISE. »

VIII

Le rêve et la vie.

En écrivant les deux lettres que nous venons de reproduire, Louise avait, une fois de plus, donné la preuve de son indépendance et de la fierté de son caractère. A force de rêver et de projeter, elle avait fini par croire à sa future souveraineté, et toutes les forces de son âme s'étaient appliquées à trouver des voies nouvelles qui lui permissent de donner plus de grandeur à sa mission.

Le prince Amédée s'était peu à peu accoutumé à suivre

son amie dans les régions élevées où elle semblait se complaire. Il s'était fait en lui une sorte de révélation, et, à son amour infini pour madame de Kelner était venu se joindre un autre sentiment, celui de l'admiration sans bornes. — Un monde nouveau lui était comme révélé, et son duché de Freiberg lui semblait immense, depuis que sa fiancée l'avait entraîné dans un royaume imaginaire. Il avait la bonne foi de s'avouer que, jusque-là, il n'avait pas compris le rôle qu'une femme pouvait jouer dans le monde moral d'un État. Il sentait bien en lui tous les germes du juste et du bon ; l'influence de Roland avait été telle qu'il se croyait assez fort pour les vastes conceptions, assez mûr pour songer à leur réalisation. Mais l'amour de Louise, l'influence absolue de sa grande personnalité venaient de lui communiquer tout à coup la volonté énergique d'entreprendre : son courage s'était fait aussi absolu que sa passion.

Pauvre prince ! Tout s'était écroulé autour de lui, et ce n'était qu'en mesurant l'immensité de sa douleur, qu'il reconnaissait l'immensité de son amour. — Car il avait aimé déjà ; il avait souffert aussi !

Pour la première fois, il se laissa gagner par l'esprit de révolte ; quelque chose qui ressemblait au doute envahissait son âme. — Un instant, il eut comme un besoin d'accuser quelqu'un ; il ne pouvait croire que cette lettre dont il relisait lentement toutes les phrases,

fût bien l'arrêt définitif qui le bannissait pour toujours de la présence de Louise. — Tant de précautions et tant de ménagements lui paraissaient une insulte. On lui parlait des regrets du lendemain, mais on lui refusait les félicités d'aujourd'hui ; on lui reprochait presque sa jeunesse ! Que ne lui faisait-on aussi un crime de son amour ? — Elle avait porté devant lui un flambeau céleste, lui montrant les horizons infinis, et des régions sans limites ; elle avait murmuré à ses oreilles les mots qu'il souhaitait d'entendre, et, tout d'un coup, elle le rejetait dans l'ombre et dans le silence. — Qu'aurait donc fait de plus une divinité ennemie ?

Les natures droites, loyales, élevées ne s'accommodent guère de certains accidents. Elles ne souffrent pas des blessures faites à la vanité, mais elles bondissent sous la piqure qui va, jusqu'au fond de leur cœur blessé, effleurer leur intime délicatesse. Incapable de concevoir une mauvaise action, Amédée ne pouvait accuser la femme qui, pour lui, personnifiait l'honnêteté et la vertu. — Et lorsque tout le poussait à crier : Trahison ! il prenait contre lui-même la défense de Louise en prononçant ces deux mots : Amour, sacrifice !

Nous aussi, nous nous garderons bien de faire peser sur notre héroïne la responsabilité du dénouement. La résolution de Louise avait été prise dans un élan qu'elle n'avait cherché ni à provoquer, ni à réprimer. Dira-t-on

qu'elle avait fait un choix ? — Mais, en cela encore, elle eût obéi à cette logique du cœur qui gouverne les organisations généreuses. Elle n'espérait point avoir persuadé le prince; mais elle avait la conscience d'avoir sauvé Roland. — Au désespoir de l'un elle offrait la grande route de l'avenir, les chances de l'oubli, les forces de la jeunesse, les excitations du pouvoir; à l'amour de Roland, à son sacrifice, elle devait une autre récompense. — N'était-elle pas venue à l'heure de son agonie, comme un messager céleste, arrêter le glaive de la mort qui effleurerait déjà le pauvre martyr ? — Et, l'arracher au trépas, n'était-ce point prendre l'engagement de ne plus se séparer de sa vie ?...

IX

La rupture.

Le bruit de la rupture du mariage de Son Altesse commence à se répandre : on en parle partout à Freïberg, à la ville comme à la cour. La population, apathique, indifférente, en général, manifeste cette fois un sentiment de vif regret. Elle était favorable à cette alliance. Les vertus et la bonté de la baronne de Kelner étaient appréciées de longue date, et l'on comptait bien, qu'une fois grande-duchesse, elle en donnerait encore mieux la preuve

et la mesure. Dans les hautes régions, il y avait plus de surprise que d'émotion; les sympathies d'occasion et les dévouements de commande s'étaient bien vite envolés. Il n'est pas sans intérêt de suivre et d'écouter ce que disaient, ou se disaient, tous les gens qui, pendant quelques semaines, avaient fatigué Louise de leur humilité et de leurs supplications.

— C'est bien heureux pour le prince que tout finisse ainsi : si cet horrible mariage se fût accompli, je n'aurais jamais remis les pieds à la cour. J'ai le respect de mon souverain, mais j'ai aussi le respect de moi-même, de ma noblesse et de ma dignité. Je suis femme de race et de cœur, et je dois transmettre aux miens un écusson sans tache; n'eût-ce pas été le maculer que de prêter les mains à une pareille mésalliance, et d'aller m'incliner, moi ! qui compte soixante-deux quartiers, devant une petite parvenue, dont le caprice passager du grand-duc eût fait notre souveraine !

Ainsi parle la baronne qui sollicitait si humblement un infime emploi dans la maison de la nouvelle grande-duchesse, et qui recommandait son fils avec une insistance qui touchait à l'importunité.

— Quant à moi, reprend madame de K., celle qui voulait pour sa fille un poste de demoiselle d'honneur, j'au-

rais peut-être été obligée de m'encanailler et de me compromettre; nous ne sommes pas riches et mon mari a besoin de sa place; mais je consens à perdre tout ce que j'ai de plus cher au monde, je renonce à ma part de paradis, si j'y avais jamais conduit mes filles! Une madame de Kelner, notre souveraine! Une parvenue, pis encore peut-être, fi donc! C'est pour ses enfants qu'on doit être scrupuleux!

— Ce n'était qu'une intrigante, dit A., on l'a éconduite!... on a bien fait...

— Mieux que cela! ajoute B., c'était bel et bien une aventurière, et il faut bénir le ciel puisque notre cher grand-duc a vu clair à temps... Quel avenir il se préparait!

— S'il l'avait complètement épousée, surenchérisait C., il eût fini par se trouver grand-duc sans duché!

— C'eût été justice! continue D., un semblable aveuglement était sans excuse et eût tout légitimé.

— Sauf le mariage, dit E.

— Bien entendu, confirme sentencieusement F.

— En attendant, il lui reste une assez belle fiche de consolation.

— Laquelle?

— Elle a, comme Bilboquet, sauvé la caisse!...

— La caisse!... quelle caisse?

— La caisse aux bijoux, donc... aux bijoux royaux ! les bijoux de la couronne ! voilà de l'ouvrage pour les joailliers de Freiberg, s'il passe à notre cher souverain d'autres velléités matrimoniales.

Et ainsi de suite ; mais passons ailleurs et écoutons encore :

— En définitive, le reischrath n'a pas été assemblé. Son Altesse ne s'est pas officiellement prononcée ! On a bien cité des fragments de son discours, mais ce discours a-t-il été écrit, préparé même ? Ce fameux mariage n'était peut-être, après tout, qu'un conte en l'air.

Y a-t-il quelque chose de vrai dans tout cela ? disait complaisamment madame Müller, née de Frackelberg.

— J'en doute fort, ripostait la vieille baronne.

— Et moi, je suis sûre du contraire, ajoutait la jeune comtesse.

— Entre nous, le grand-duc a été son amant.

— Vous croyez ?

— Son Altesse n'en a pas fait mystère, et le général de Tauchnitz n'a pu obtenir une rétractation..... Ce dernier ne les avait-il pas surpris ensemble ?...

Nous pourrions égrener longtemps encore le chapelet des infamies et ajouter de longues pages à celles que nous venons d'écrire ! mais, à quoi bon ? Louise

n'eut pas connaissance de toutes ces vilénies : quelque peine qu'elle en dût ressentir, il est à regretter qu'elle n'ait pas eu l'occasion d'écouter les singulières interprétations auxquelles sa résolution donnait lieu !

Quelle matière à réflexions, quel texte à commentaires, et surtout quelle nouvelle expérience n'y eût-elle pas acquise ! Mais elle avait trop de droiture, trop de loyauté dans le cœur pour croire, même en les entendant, qu'elle pût être l'occasion de semblables infamies ! elle eût douté de ses oreilles ! Quoi ! c'était sur son compte qu'on tenait de semblables propos ! c'était elle qu'on vilipendait à ce point ! et, ceux-là même qui étaient les auteurs et se faisaient les propagateurs de ces injures, l'avaient tout à l'heure flattée, implorée, suppliée ! Hier, n'étaient-ils pas à ses pieds, humbles et rampants ? N'eût-elle pas pu ouvrir certain tiroir rempli des lettres les plus curieuses. Alors ! combien elle eût vu de visages pâlir et de masques tomber ! Combien se seraient agenouillés à ses pieds et lui eussent demandé discrétion et miséricorde ?

A quoi bon ?... Si Louise eût fait toutes ces réflexions, elle ne se fût irritée qu'en philosophe, dans son for intérieur, et n'eût communiqué son opinion qu'à elle-même. Elle ne répond point, par la vengeance ou la haine, à des attaques qui ne provoquent que le dégoût ou n'éveillent que la pitié. De tout cela, d'ail-

leurs, elle s'occupe si peu, tout entière qu'elle est à la résolution prise, à la rupture décidée ! A quoi bon fleurir de regrets le passé, lorsque l'avenir laisse entrevoir d'aussi riants horizons?.....

Le grand-duc souffre ; sa douleur est profonde ; quoique blessé au cœur, il a assez d'empire sur lui-même pour feindre d'être résigné. Il est parti pour la chasse sans tenter la plus simple démarche : il en comprenait désormais l'inopportunité. Qui sait ? peut-être ne va-t-il chercher l'agitation physique que pour faire taire son désespoir et dompter sa douleur ! Peut-être ne court-il à la solitude que pour avoir le droit de pleurer?...

Quant à Roland, la lettre de Louise a eu sur sa santé plus d'efficacité que tous les efforts de la médecine moderne. La fièvre l'a soudainement quitté, il se sent jeune et guéri, et avant la fin de la journée, il a pris le chemin de fer pour revenir à Freiberg ; quand il songe au prince, son cœur se serre, il est vrai, mais il s'efforce de se persuader, il s'efforce de croire que cette issue sera heureuse, peut-être, pour son élève : que de difficultés ce mariage n'eût-il pas amenées dans l'avenir, que de malheurs écartés, qui le sait ? Puis, Louise avait vingt-six ans, elle n'avait pas eu d'enfants de son premier mariage, en aurait-elle eu ? Il faut un héritier à la couronne : si elle n'en avait pas donné, que de complications ; un divorce

peut-être, etc., etc. Il se grise de toutes ces bonnes ou mauvaises raisons; il est décidé !

Il est impossible de raconter sa première entrevue avec Louise, et il ne faut pas déflorer, par le récit, les ineffables impressions que l'un et l'autre ressentirent et les tendres reproches qu'ils échangèrent.

Roland a soif de bonheur; il supprime les obstacles et les délais, il obtient les autorisations nécessaires, achète les dispenses, et, quelques jours après, un soir, aux flambeaux, dans une petite chapelle du faubourg, en présence de quelques amis éprouvés et de plusieurs membres de la famille, la cérémonie nuptiale est célébrée sans bruit, sans apparat. Le bonheur ne vit-il pas de discrétion et de mystère ?

Louise ne sera pas reine, mais ce sera la plus heureuse des femmes.

Son mariage célébré, Roland est trop prudent pour songer un instant à laisser Louise à Freiberg, à y rester lui-même. Il faut qu'ils s'en éloignent le plus vite possible, qu'ils aillent bien loin cacher leur félicité. Ce n'est pas que le général cherche à fuir le grand-duc, il connaît de longue date le cœur et le caractère d'Amédée, il sait combien il est chevaleresque et généreux; mais sa chère opprimée, son enfant bien-aimée, désormais la meilleure part de lui-même, ne doit-il pas la mettre à l'a-

bri des souffrances, des tortures nouvelles par lesquelles on lui ferait expier l'honneur qu'elle a refusé? Lettres anonymes, perfides commentaires, outrageuses réticences, petits quatrains, ignobles plaisanteries, etc., etc., autant de flèches empoisonnées qui seraient arrivées droit au cœur de sa Louise chérie. Aussi se décida-t-il à établir autour de son bonheur une sorte de cordon sanitaire, et, la première mesure qu'il crut devoir prendre fut-elle d'éloigner sans délai sa jeune femme du milieu où elle avait eu tant à souffrir.

A la porte de la chapelle attendaient les voitures.

Roland avait hâte d'emmener Louise.

Mathéus, Benfeld, Spindler n'étaient pas encore revenus de leur étonnement : ils restaient là muets, ahuris, sans pouvoir se rendre compte de cette succession d'événements et de surprises.

A la gare du chemin de fer, une démarche flatteuse attendait madame de Tauchnitz : la grande-duchesse, tante d'Amédée, cette vieille princesse si considérable par ses vertus et son caractère, avait voulu donner à la jeune épouse un témoignage de haute sympathie : elle était venue en personne lui dire adieu. Touchée, émue jusqu'aux larmes, Louise ne savait comment remercier Son Altesse, les mots lui manquaient pour exprimer sa reconnaissance... La hautaine princesse l'attira à elle, et, la baisant au front, elle lui dit bien haut :

— Soyez heureuse, chère enfant, mon affection et mes vœux vous suivent... Vous, général, je vous félicite encore, aimez-la bien et songez que c'est un trésor que vous emportez avec vous !.....

Il est impossible de décrire l'impression produite sur les quelques témoins de cette touchante scène, car quelques intimes seulement avaient accompagné M. et madame de Tauchnitz. Les curieux étaient en petit nombre ; mais, chez tous, l'émotion était extrême ; de longs vivats retentirent lorsque le train se mit en marche et ils accompagnèrent la grande-duchesse, dont la voiture regagnait le palais.

X

Une famille patriarcale.

On peut se rendre compte de l'émotion qui s'empara de Louise, quand elle entra dans la maison de la mère de Roland, mais il serait difficile d'en analyser et d'en suivre le développement.

Elle se trouvait tout à coup dans un monde et dans un milieu qu'elle n'avait jamais rêvés. — En France, en Belgique, en Allemagne elle avait toujours vécu dans des sociétés complètement semblables malgré les diffé-

rences de nationalités. Les groupes diplomatiques et aristocratiques qui règnent dans les grands salons des capitales ont tellement de points de contact, qu'aujourd'hui ils ne forment plus qu'un monde, qui s'est lui-même désigné sous ce titre : Monde officiel. Louise avait également vécu dans ce cercle intéressant, capricieux, varié, qui se compose des illustrations que livrent chaque année à l'admiration de la foule les arts et la littérature, la science, la mode et même la fantaisie. Ainsi, elle s'était toujours trouvée dans les groupes qui constituent encore aujourd'hui les exceptions de la Société contemporaine, et forment comme les deux pôles de la civilisation. Les célébrités honorables, les personnalités vaillantes n'avaient jamais en vain sollicité sa bienveillance ou réclamé son patronage.

Mais Louise connaissait à peine la grande bourgeoisie qui confine à ces deux zones, et qui, elle aussi, a un passé, une tradition, des héros. Cette bourgeoisie dont les annales sont inscrites au grand-livre du Progrès, et qui pendant longtemps a été comme la pépinière de nos illustrations, lui était absolument étrangère. Louise n'en connaissait, pour ainsi dire, ni les lois, ni les mœurs. Pour elle d'ailleurs, les divisions et les castes, les appellations multiples, les qualificatifs de convention n'existaient pas : elle ne voyait au monde que deux camps, le bon et le vrai, le mauvais et le faux ; et, à son point de

vue, cette classification suffisait à tout et à tous. Restituant au mot aristocratie sa véritable signification, elle l'appliquait à tout ce qui s'élevait au-dessus du banal et du vulgaire, et elle inscrivait sur la même page, au même rang : travail, famille, génie, talent. Le prestige de la naissance, tout-puissant aux siècles passés, ne suffit plus pour créer une réputation ou marquer une individualité. — C'est le développement intellectuel qui forme aujourd'hui la grande, la vraie, l'unique aristocratie, car c'est l'intelligence seule, qui peut, sinon dominer le présent, au moins féconder l'avenir. — Enfin, l'aristocratie se compose de tous les semeurs qui préparent à nos descendants les fécondes moissons.

La famille et le travail, dans des rôles moins marqués, se résignent à n'être que les auxiliaires, souvent ignorés, du grand mouvement que nous signalons; mais quoique cette aristocratie soit plus obscure, plus réservée, plus discrète, son influence n'en est pas moins considérable, décisive, et l'histoire de la bourgeoisie le prouverait absolument. — Voulez-vous ses titres de noblesse? demandez-les à l'échevinage des derniers siècles, à ces familles laborieuses, persévérantes, qui ont reçu et transmis d'âge en âge la tradition de leur activité, de leur probité, de leurs vertus et de leur honneur domestiques. Leur foyer fut le temple de la famille, et nous retrouvons leurs noms dans les archives des grandes cités, comme dans

sants, que Biard semble avoir dérobé aux vieilles toiles flamandes. Madame de Tauchnitz était le véritable chef de la famille. Seule elle administrait les biens, les exploitait, ou les affermais, et, au nom de la paix, jugeait en dernier ressort tous les différends du pays. Chacun relevait de ses arrêts et s'y soumettait d'avance. Elle avait eu douze enfants : tous ceux qui vivaient encore étaient brillamment établis ; plusieurs s'étaient alliés aux plus nobles maisons de la ville, la vieille aristocratie allemande ayant tenu à honneur de se retremper en s'unissant à cette famille aimée, respectée, vénérée entre toutes. Elle pouvait réunir autour d'elle, dans son salon et à sa table, soixante-quatre enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, et il fallait voir, en pareil cas, comme tout ce monde, toute cette famille, grands et petits, étaient attentifs à sa voix ! L'hôtel, ou plutôt le temple antique qu'elle habitait, était composé d'immenses pièces, où, si nombreux que l'on puisse être, l'espace semble toujours rester vide. Les cheminées étaient à grands manteaux, et donnaient facilement accès à une vingtaine de frileux ; l'ameublement était gothique, mais il paraissait un peu roide et froid, car on n'y trouvait nulle part le confortable, l'encombrement et la fantaisie de nos jours. Les tentures lourdes étaient de simple laine aux couleurs foncées ; les meubles, aux formes du temps passé, étaient tous de chêne ou de vieux noyer, recouverts en velours d'Utrecht, et ces bahuts géants,



ces énormes dressoirs, ces crédences bizarres écrasaient les afféteries du goût moderne, les caprices de la mode sous le souvenir de la confortable et grande hospitalité. Les lits à baldaquins, grands comme des catafalques, noyés dans les larges plis de leurs rideaux de laine, exhalaient une odeur de lessive parfumée. Quelques-unes de ces couches rappellent et conservent de pieux souvenirs. Il en est qui ont vu mourir le père et naître les enfants, qui résument toute une génération dont elles ont vu le commencement et la fin : ce sont les discrets et antiques gardiens des joies et des douleurs de la famille.

Entrons dans la salle à manger, dont les dimensions, l'exquise propreté, l'aération vous frappent d'abord.

En l'honneur de Louise, il y a dîner de famille, mais on ne sera que quarante à table. On a divisé les générations : aujourd'hui ceux-ci, demain viendront les autres. Un seul fauteuil est au milieu, c'est celui de la vénérable aïeule. Une argenterie massive, qui se trouve dans la maison depuis plusieurs siècles et qui se transmet comme une relique, couvre la longue table; le linge a le solide éclat des tissus substantiels, il a été filé et fabriqué dans la maison même; les serviettes damassées sont d'une finesse incroyable : on dirait un travail de fées.

Toutes les armoires en sont remplies, et la richesse de la lingerie est telle que la lessive ne se fait qu'une fois par an.

Madame de Tauchnitz n'a pas de cuisinier : comme ses aïeux, elle se contente d'une cuisinière, ménagère, économe, mais en même temps artiste à sa façon et digne de porter le cordon bleu de Sophie. La chère est toujours succulente et abondante, mais uniforme ; cinq plats composent l'ordinaire, et les menus soumis d'avance à la maîtresse du logis, arrêtés chaque dimanche pour toute la semaine, ne subissent aucun changement. Les domestiques sont nombreux, mais ils ne portent pas de livrée, et font partie intégrante de la famille ; quelques-uns sont nés dans la maison, tous veulent y mourir. La plupart sont des paysans venus des propriétés qu'administre en personne la vénérable veuve. Ils sont attentifs, empressés, presque tous vieux ; plusieurs servent madame de Tauchnitz depuis plus de cinquante ans et ont succédé à leurs pères. Leurs fils grandissent auprès d'eux et les remplaceront à leur tour. C'est ainsi que cette famille a traversé toutes les révolutions, les bouleversements sociaux, vivant toujours de la même façon, conservant les mêmes traditions. Douze hommes et huit femmes se partagent le service de l'immense maison, service réglé immuablement, qui ne permet ni les échanges ni les substitutions, qui ne tolère pas les exigences. Dès l'aube,

à quatre heures en été, à six heures en hiver, la matrone est debout et distribue à chacun sa tâche, fixe le travail quotidien. Or, ne croyez pas que ces soins du ménage, ces minuties domestiques qui peuvent sembler vulgaires, enlèvent rien au prestige de l'aïeule ; elle garde son grand air au milieu des soins les plus vulgaires, et reste toujours elle-même. Elle a une érudition sérieuse et variée, parle plusieurs langues et ne reste point étrangère au mouvement littéraire et politique de son temps. Dans son salon, alors même qu'elle est entourée d'hommes importants, illustres et considérables, ses arrêts, ses jugements sont aussi souverains que ses décisions dans l'intérieur de sa maison. Elle est le médecin de ses domestiques et des pauvres qui trouvent en elle une seconde providence ; elle marie les premiers et les suit dans toutes les phases de leur existence, se mêle à leur vie et s'inquiète de leur moralité comme de leur bonheur, en même temps qu'elle veille sur les seconds avec une infatigable charité. Mais les trésors de son cœur sont inépuisables, la force de son âme est vraiment stoïque, elle a vu mourir trois de ses fils, qui ont versé leur sang pour la défense de la ville et l'honneur du drapeau, et comme la matrone lacédémonienne, ses yeux sont restés secs. La patrie ! le devoir ! la famille ! voilà les dieux lares de ce foyer primitif, austère et sublime.

En entrant dans la salle à manger, Louise a été vive-

ment impressionnée, elle donnait le bras à sa belle-mère; dans l'antichambre qui précède, six domestiques se sont soudainement levés, la vieille dame s'est arrêtée et, avec un sourire de bonté, elle a trouvé un mot bienveillant, une parole d'intérêt pour chacun.

— Eh bien ! Gottlieb ! comment va ta femme ? est-elle relevée ? Tu sais bien que si j'avais encore mes jambes de vingt ans j'aurais été la voir... Je ne suis plus jeune, mon garçon ; mais je ne l'ai pas oubliée pour cela, je lui ai fait porter de mon vieux vin pour lui rendre des forces. Et le bambin ? Il faudra que Gertrude me l'amène quand elle pourra sortir...

— Et toi, Frantz, comment va ton vieux père ? Il est de mon âge... cela ne le rajeunit guère, mais je lui souhaite de se porter encore aussi bien que moi...

Et en disant cela, l'aïeule redresse sa haute taille pleine de majesté.

— Pourquoi as-tu l'air si triste, Johann ? Est-ce parce que la landwerh te réclame ? Mais tu sais bien que ta vieille mère ne manquera pas de soins pendant ton absence... Allons, reprends ta bonne humeur....

Et mille autres bonnes paroles dont les serviteurs la remerciaient chacun par une bénédiction.

Du seuil de la salle à manger le coup d'œil était éblouissant. Pourtant il n'y avait pas de fantasmagorie d'éclairage, pas de lustres chargés de bougies. Deux grandes lampes carcel, placées sur des suspensoirs munis d'abat-jour, projetaient une double clarté sur la nappe éblouissante de blancheur, chargée de corbeilles de fleurs et de pyramides de fruits. Sur les étagères, ces gâteaux exquis qu'ont pétris les mains des jeunes femmes, suivant la recette de la bonne maman; dans les carafes de cristal, le vin dont elle a surveillé et amélioré la production. Il n'y en a jamais que d'une seule espèce, c'est le cru domestique. Le pain a été cuit au four de la maison, les légumes viennent du jardin, les volailles ont été engraisées dans la basse-cour; il n'y a rien qui ne soit un produit de la propriété.

Au moment de se mettre à table, un silence religieux s'établit, le plus jeune des enfants dit à haute voix le bénédicité, et chacun prend sa place.

Louise occupe le siège d'honneur! Elle fait vis-à-vis à la vieille mère, elle se sent tout heureuse et toute fière, son cœur se gonfle et elle ne peut s'empêcher de se dire tout bas :

— Ah! que je suis bien vengée des calomnies qui m'ont poursuivie, des attaques dont j'ai été l'objet, des hostilités, des colères! Il me semble que j'en'ai pas encore assez souffert pour acheter dignement la compensation

qui m'est donnée, le piédestal sur lequel on me place ! N'est-il pas plus élevé que le trône que j'ai refusé ? Je vaud donc mieux encore que je ne croyais, puisque cette vénérable aïeule dont les arrêts sont souverains, les appréciations infailibles, m'a fait place auprès d'elle et m'a, du premier coup, honorée de la plus haute faveur.

Douze hommes et huit femmes, on trouvera peut-être que c'est là une énorme quantité de domestiques, mais il faut aller dans les provinces, pour connaître le chiffre relativement minime des salaires, savoir les services que l'on peut obtenir et le bien que l'on peut réaliser avec des ressources qui semblent limitées. Madame de Tauchnitz a, tout au plus, quarante mille francs de rente, sur lesquels, bon an mal an, elle met bien dix mille francs de côté, et, cependant, sa maison est tenue sur un pied de luxe large et simple à la fois, et de confortable qui accuseraient à Paris trois cent mille francs de rente. Mais un ordre parfait règne en toutes choses ; et l'ordre est la moitié de la richesse.

Les écuries sont spacieuses, et la nourriture des chevaux est le fait d'une redevance dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; les métayers y pourvoient, et y pourvoient largement, car les quatre mecklembourgeois qui habitent l'écurie sont gras, luisants, vigoureux, ont le garrot bien sorti, l'œil brillant et le jarret solide. Sous

la remise sont rangés deux grands chars et une calèche à l'ancienne mode, plus commodes qu'élégants. Dans la maison il y a une pharmacie ; la lingerie est unique et la buanderie admirablement montée offre tous les perfectionnements de l'art moderne.

A tout cet ensemble, à cette grande famille, à ce petit monde, la direction est donnée, l'impulsion imprimée par une seule main. Madame de Tauchnitz règne et gouverne, aucun détail ne lui échappe, aucun rouage ne fonctionne en dehors de sa surveillance. De ce phalanstère en miniature, elle est la maltresse, l'âme et la vie !

Il y avait un grand écueil pour Louise, à son introduction dans cette famille aux antiques mœurs. Elle était habituée à la vie élégante, aux raffinements du confortable, aux quintessences du luxe ; essentiellement aristocratique de sa nature, gâtée par les hommages et les prévenances, toute troublée encore de la royauté à laquelle elle venait d'échapper, n'allait-elle pas avoir à souffrir de cet intérieur bourgeois ? Et, Dieu sait comment le mot de bourgeoisie sonne à l'oreille d'une femme du monde. La bourgeoisie ! Ce mot semble impliquer toutes les petites personnalités locales : le maire et ses adjoints, le procureur, le notaire, les agents des gabelles et de la douane, qui n'ont d'autres horizons que ceux de leur intérieur, d'autres intérêts que ceux de leur clocher ; leurs mères, leurs femmes et leurs filles, moins biens mises que ses

femmes de chambre, et dont les mains rouges attestent qu'elles ont dû repasser, elles-mêmes, leurs cols et leurs manchettes ! Or, Louise supportera-t-elle l'indiscrète curiosité de tout ce monde-là ? Permettra-t-elle qu'on la montre du regard, qu'on l'admire du geste ? Ne s'offensera-t-elle pas qu'on touche vingt fois l'étoffe de sa robe, qu'on manie les guipures de son corsage, qu'on évalue l'ensemble de sa toilette qui a dû coûter *gros* ? Ne sentira-t-elle pas son épiderme se révolter à ce contact, si peu en rapport avec sa nature délicate et discrète ?... Mais, quelle ne fut pas sa surprise ? Bien loin que ses appréhensions eussent le plus léger fondement, elle vit bien vite que, sur quinze ou vingt jeunes femmes dont se compose le cercle de famille, la plupart étaient charmantes, quelques-unes plus élégantes qu'elle-même ; toutes agréables et faisant honneur au milieu qui les réunissait. Le propre de leurs physionomies, c'était, à la fois, la décence, la modestie et la distinction ; c'était un triage, mais le triage le plus heureux qui pût être fait parmi les gens de province. Louise se mit tout naturellement à l'unisson de ceux et de celles qui l'entouraient : et elle le fit avec une indulgence exquise et le plus sympathique empressement.

D'ailleurs, ce foyer bourgeois est connu pour son antique hospitalité, et il a compté parmi ses hôtes quelques-unes des célébrités européennes et plusieurs grands per-

sonnages de l'Allemagne. De temps immémorial, les grands-ducs de Freïberg ne sont jamais passés à Rosnach sans s'arrêter à l'hôtel de Tauchnitz; suivant l'exemple de son père, Amédée XIII s'est souvent assis à cette grande table de famille, et a témoigné hautement de son estime profonde, de son affectueuse déférence pour la vénérable mère du général, son ancien précepteur.

Du reste, il me semble qu'il n'y a qu'un seul type de femme qui puisse donner une idée de ce qu'était à cette époque la vieille madame de Tauchnitz, c'est celui de madame Godefroid Cavaignac, la mère du regrettable et regretté chef du pouvoir exécutif.

Ces deux femmes, au surplus, étaient contemporaines, et leurs affinités avaient dû les attirer l'une vers l'autre et les réunir; en effet, elles s'étaient connues et s'étaient appréciées; madame Cavaignac s'est arrêtée, il y a quelque trente ans, à Rosnach.

S'étonnera-t-on maintenant que les alliances de cette famille bourgeoise aient toujours été recherchées par l'aristocratie allemande? Ainsi, l'une des sœurs de Roland a épousé un feld-maréchal dont le nom remonte aux croisades, et la plus riche héritière du pays vient de se fiancer avec le fils d'un des frères du général; cette jeune femme noble à trente-deux quartiers, riche de 200,000 francs de rentes, n'occupera cependant qu'un pliant, à quelque distance du fauteuil de l'aïeule.

Après le dîner, les convives passent dans un immense salon partagé en deux par des colonnes : d'un côté on joue au whist, au boston, aux échecs; de l'autre on fait un peu de musique, de la musique sérieuse : les jeunes femmes chantent en chœur une valse de Weber; le marquis de Busnach dit avec une voix de basse qui émerveillerait les salons de Londres, de Paris ou de Berlin, le grand air du Lohengrin de Wagner; enfin, mademoiselle de Tauchnitz, la petite-nièce de la maison, joue au piano une étude de Léopold de Meyer, dont l'exécution fait le plus grand honneur à ses doigts et à son sentiment musical.

La soirée passe !

Tout est culte et respect dans cette maison : lorsque sonnent onze heures, le vieil intendant apporte respectueusement à madame de Tauchnitz un missel; c'est le moment de la prière. L'aïeule se lève, tous s'inclinent autour d'elle, les portes du salon s'ouvrent et l'on voit agenouillés, dans l'antichambre, les serviteurs de la famille; elle lit alors à haute voix les oraisons du soir, et lorsqu'on a répondu *amen*, tout le monde se relève, prend un flambeau et se retire.

Il n'y avait pas d'exemple dans cette famille, tant la religion de l'exemple y était héréditaire, d'une jeune femme dont la réputation ne fût pas immaculée. Quelques-unes d'entre elles habitaient la ville pendant l'hiver; d'autres, en

possession de grandes fortunes, allaient pour deux ou trois mois à Paris ou à Vienne; mais pas une, pour rien au monde, ne se serait dispensée de venir passer quelques mois, quelques semaines, quelques jours auprès de la bonne maman; elles se succédaient, se remplaçaient tour à tour; il y avait d'ailleurs des époques de l'année, des fêtes où leur venue était de rigueur, où il était de règle que la famille entière se trouvât réunie, tels que Pâques, Noël, l'anniversaire de la mort du père de famille, la sainte Claire, fête de l'aïeule : ces jours-là, il y avait soixante ou quatre-vingts couverts à table. Les repas étaient toujours simples mais confortables. Pas un membre de la famille n'eût voulu manquer à l'une de ces agâpes bénies.

Louise fit bientôt partie intégrante de sa nouvelle famille; sa vie et ses habitudes se mirent promptement à l'unisson, comme l'étaient d'avance les sentiments de son cœur. Une partie de son histoire avait discrètement transpiré : chacun et chacune d'abord, puis tous collectivement, étaient disposés à lui accorder, bien qu'elle en déclinât l'honneur, la suprématie, à lui faire une place à part dont elle ne voulait pas. Au bout de trois jours, elle était littéralement adorée, il n'y avait qu'une voix sur son compte pour rendre justice à son esprit, à sa grâce, à sa beauté; les trésors de son cœur n'avaient pas tardé à être appréciés; personne ne pensait être taxé d'infidélité, d'in-

constance en l'aimant plus que tout ce qu'on avait le mieux aimé jusque-là, en la préférant aux affections antérieures. Et ces sentiments n'étaient pas seulement ceux de la famille proprement dite, c'étaient aussi ceux de l'entourage, de la domesticité, de tout ce qui se ralliait, se rattachait à la maison de Tauchnitz.

Aussi Roland se sentait-il aussi heureux qu'un homme peut l'être, dans ce milieu patriarcal qui était le sien ; il comprenait que, ce qu'il avait cru impossible qu'on aimait Louise comme il l'aimait lui-même, et il était fier de se répéter tout bas, en le transposant, un vers célèbre :

Ici tous, pour Chimène, ont les yeux de Rodrigue !

Après trois mois passés dans la Capoue patriarcale, trois mois rapides comme un vol d'oiseau, Louise, dont la santé morale s'était raffermie au contact bienfaisant de cette antique et noble simplicité, et Roland, que le bonheur avait rajeuni, partirent pour leur villa du lac de Constance, où les attendaient toutes les joies de l'égoïsme à deux qu'ils avaient rêvé. Et pourtant ils affrontaient à cette heure le plus terrible écueil du mariage, fût-ce du mariage d'affinités.

Dans la vie ordinaire, le mariage a pour but et pour base l'échange des affections, la communauté des intérêts,

l'estime réciproque, mais le contact n'est pas médiat, incessant, perpétuel ; les affaires, les plaisirs, les exigences du monde, l'étude, remplissent et coupent la journée : le soir appartient au théâtre, aux fêtes ; les séparations momentanées font trouver plus de charme à la réunion, les angles rentrants s'appellent mieux, et les courants opposés n'ont guère chance de se heurter. Les diversions concourent à l'harmonie, l'affirment et la perpétuent, alors même que parfois le désaccord se produit dans le fond.

Pour vivre de la vie qu'allaient mener Louise et Roland, s'il n'y avait eu accord complet, absolu d'habitudes, de goûts, d'instincts, à toutes les heures, à tous les instants, le paradis rêvé fût promptement devenu un enfer.

Placez, en effet, deux êtres ardemment épris l'un de l'autre dans un isolement qu'ils ont appelé de tous leurs vœux ; supposez-les accomplis tous les deux, exceptionnellement dotés des meilleures qualités de l'esprit et du cœur, mais avec des goûts différents, des aspirations divergentes ; ces goûts et ces aspirations ne tarderont pas à se trahir, à se heurter au contact journalier ; l'un aura froid quand l'autre aura chaud ; l'un se plaira au soleil, l'autre à l'ombre ; celui-ci regrettera le bruit et le monde, celle-là savourera les charmes de la campagne, de la solitude et du silence... La vie deviendra difficile, in-

supportable, impossible : tous les deux se sentiront malheureux.

Evidemment, celui qui aime le plus, sacrifiera ses goûts à l'autre, vivra de sa vie, mais alors son existence ne sera plus qu'un long sacrifice, et tôt ou tard sa souffrance se trahira; l'autre voudra rivaliser d'abnégation, et les voilà malheureux tous les deux, cherchant en vain à se dissimuler réciproquement leur gêne et leur malaise, jusqu'à l'heure où l'on reconnaît, définitivement, qu'on ne s'aime plus.

Cette vie à deux, exclusivement à deux, cet égoïsme à deux faces, présente encore un inconvénient si l'on n'est pas absolument sûr, je ne dirai pas de soi-même seulement, mais encore de ses affinités.

Vivre absolument en présence l'un de l'autre; faire chaque pas dans la vie, unis par une intimité constante; ne voir qu'un même horizon, ne rêver que les mêmes félicités; tout cela n'est possible, supportable même que dans certains cas.

A quelle combinaison mystérieuse! à quelle influence mystique, à quelle loi suprême peut-on demander une semblable existence?

Lorsqu'on vit uniquement l'un pour l'autre, un fétu, un brin d'herbe, le vent qui passe, la brise qui gémit, un mot, un geste peuvent troubler l'harmonie préétablie;

que Louise soit un jour moins bien disposée qu'à l'ordinaire, et tout sera dérangé dans la maison ; avec une existence pareille, les détails prennent soudain d'énormes proportions, la grenouille se fait bœuf, la bulle de savon devient ballon ; que Roland boude une heure, et Louise sera pendant trois jours la plus malheureuse des femmes ! Dans cette atmosphère concentrée, l'influence relève surtout des éphémères et des minuscules. Jugez si l'harmonie est utile, nécessaire, indispensable ! Eh bien, jamais musicien, quel qu'il soit ou qu'il ait été, Verdi, David, Rossini, Meyerbeer ou Mozart, n'ont mieux réussi dans cette tâche que Roland n'y réussit pour Louise ; ce grand philosophe, cet ingénieur illustre, ce profond connaisseur du cœur humain, savait trop bien que le plus léger grain de sable dans l'engrenage pouvait faire éclater la machine ; il se voua au culte du détail, il fit de l'égalité d'humeur et de caractère la base fondamentale de son système. Il savait qu'une mauvaise journée, quelques heures malheureuses suffisaient pour compromettre tout un avenir de bonheur ; qu'une minute de découragement, d'injustice, de susceptibilité même, pouvait avoir les plus graves effets sur cette nature de sensitive.

Aussi, comprenant bien que dans ce tête-à-tête de tous les instants il n'y avait pas place pour deux personnalités, il abdiqua à jamais la sienne et il mit en relief celle de Louise. Il se fit une joie, un bonheur de tout prévoir pour

que l'existence de son amie pût couler comme un fleuve tranquille sur un sable doré, entre deux rives parfumées : il s'effaça pour lui faire un piédestal de félicités, sans penser qu'il travaillait pour lui-même, assurant ainsi son bonheur personnel.

Pendant les premiers mois de son mariage, Roland, qui craignait toujours qu'un incident imprévu ne vint attrister le cœur de sa bien-aimée ou ne fit jaillir une larme de ses yeux, ne laissait approcher de Louise qu'à bon escient et exigeait qu'on lui remit, sans exception, les lettres et les journaux qu'il soumettait à une inspection minutieuse. Il écartait impitoyablement tout ce qui n'eût fait qu'éveiller des souvenirs pénibles, et rien de ce qui pouvait troubler sa sérénité n'arrivait jusqu'à elle. Ceux qui s'amuserent à écrire des lettres anonymes à Louise, s'il s'en trouva, perdirent singulièrement leur temps, leur papier et leur bile ; jamais elle n'en eut connaissance ; Roland brûlait tout sans lire lui-même ! Jamais tendresse plus attentive, plus paternelle, ne veilla près du berceau d'un enfant chéri !

Du reste, ces précautions, n'étaient-elles pas superflues, puisque tous les deux avaient été demander au foyer de la plus sainte des familles la sanction de leur bonheur ?

AU PORT !

Il est des félicités si complètes, si absolues qu'essayer de les décrire , c'est en quelque sorte les déflorer ! Que dire de cette union si heureuse, si bien assortie et qui, cependant, a soulevé tant d'étonnements, que le monde avait si peu prévue et comprend encore si peu ? Ce n'était pas un mariage d'argent ou de raison, pas même un mariage d'amour ou de convenance, c'était un mariage d'harmonie et d'affinités. Louise et Roland se sont retirés dans leur villa du lac de Constance, décrite ailleurs dans ce volume, dans cette même retraite où Louise, désolée et trahie, avait rêvé d'être reine et s'était exécutée à l'accomplissement des devoirs de sa future souve-

raineté. De ce rêve envolé, rien n'est resté que les pages écrites par Louise, où elle a développé ses projets, formulé ses utopies, où elle se retrouve tout entière, car la jeune femme n'hésite pas à en relire les feuillets, et c'est la main dans la main de son mari, qu'elle remonte le passé, sans amertume et sans regrets. Seuls cependant au bord du lac, dans cette charmante demeure qu'on peut comparer à un nid d'alcyon, ils laissent les heures passer rapides, sans les compter, pas plus qu'ils n'analysent les douces et calmes sensations auxquelles ils s'abandonnent ! La bienfaisance, la poésie et l'art réclament, d'ailleurs, tous leurs instants. Ils sont connus, aimés et bénis dans toutes les pauvres cabanes échelonnées sur le flanc de la montagne. Ils y ont installé un asile pour les vieilles femmes, une crèche pour les enfants, un atelier pour les jeunes détenus et une ferme-école qui pourrait presque rivaliser avec celle fondée par M. Frémy, le philanthropique et généreux bienfaiteur du département de l'Yonne, une merveille en ce genre : ces refuges de la misère, du travail, de l'agriculture, sont le but unique de leurs excursions quotidiennes.

Rentrés chez eux, ils lisent ou causent ; leurs entretiens ne roulent que sur des sujets d'ordre supérieur qui réconfortent le cœur et élèvent l'âme ; de cet échange d'idées, qui se croisent et s'associent, qui touchent à l'esthétique et à la philosophie, jaillissent des aperçus lumi-

neux, des théories nouvelles, des horizons inexplorés. Ils étudient ensemble et, dans cette communion de travail, leur esprit puise une nouvelle force. Que de livres n'ont-ils pas écrits sans qu'une ligne en ait été tracée, et quels progrès ne leur auraient pas dus les lettres et les sciences, si leurs conférences intimes, leurs discussions de chaque jour, leurs analyses sévères eussent été recueillies et commentées? — Leurs conversations et leurs travaux étaient multiples, leurs recherches variées, leurs interprétations diverses et contradictoires; mais le but était le même et la recherche des grandes vérités sociales les ramenait toujours au même sentiment du bien et du juste. Pendant huit mois de l'année, Louise et Roland habitent leur villa : pour eux l'univers tout entier se concentre entre la rive du lac et le sommet de la montagne; deux autres mois appartiennent à la vie sainte de la famille, ils les passent à Rosnach.

Enfin, les voyages occupent les deux derniers mois de leur année : ils parcourent les différentes parties de l'Europe, visitant les pays qu'ils ne connaissent pas encore, revoyant ceux qu'ils ont déjà vus, et, partout où ils passent, ils laissent derrière eux un lumineux sillon. Dans plus d'une capitale, bien des rumeurs précèdent l'illustre couple; mais lorsqu'on les voit, lui si heureux, elle si se-reine, les bruits tombent soudainement, et il ne reste autour d'eux que l'estime et la sympathie générale.

Ils ne sont pas retournés à Freiberg et n'y retourneront pas. Une triste nouvelle leur est parvenue, le grand-duc est mort des suites d'une chute de cheval... quelques-uns disent qu'il a succombé plutôt à un profond chagrin : il est mort sans enfants et le sceptre a passé à d'autres mains. C'est une branche collatérale qui a hérité de la souveraineté. Il n'y a donc plus motif pour Louise et pour son mari d'aller revoir ces lieux où tous les deux ont tant souffert. Tout les y blesserait et leur rappellerait trop vivement le souvenir du jeune et charmant prince dont ils ont été les amis. Et puis, le nouveau gouvernement s'est fait un point d'honneur d'effacer les traces de l'administration d'Amédée XIII. Il en est revenu aux vieux errements, et s'est fait un jeu d'abroger tout ce qu'avait fait ou préparé, en vue du progrès, le dernier grand-duc. Où en sont aujourd'hui les idées, les innovations, les utopies de Louise? Ce serait la faire inutilement souffrir que la rendre témoin de ce vandalisme gouvernemental, et Roland n'a donné qu'un but désormais à sa vie : éviter tout chagrin à sa compagne, lui faire une couche de roses et veiller même à ce que les feuilles parfumées ne fassent pas un pli. C'est sa constante, sa seule préoccupation.

Lorsqu'ils se sont mariés, la jeune femme était encore fort riche, et ses affaires, malgré cela, se trouvaient dans

un certain désordre; les prodigalités, les folies de son premier mari, l'application de certaines idées romanesques, le besoin même de faire le bien, avaient un peu détruit l'équilibre entre le *doit* et l'*avoir*.

Louise qui rêvait la perfection de l'humanité, qui voulait arriver, par l'ordre et l'économie, à l'amélioration des classes ouvrières, qui avait si bien disposé, préparé, minuté l'organisation et les règlements d'un phalanstère, d'une ferme modèle, de cités du travail, était pour elle-même fort mauvaise ménagère. En ce qui la concernait personnellement dans son intérieur, le détail lui était odieux; elle disait volontiers: « Coupez-moi une tranche de pain à la miche, servez-moi l'ordinaire du charpentier et du maçon plutôt que de m'obliger à faire le menu de mon diner; je veux bien m'occuper des études les plus abstraites, je ne répugne à aucun travail quel qu'il soit; mais, de grâce, ne m'astreignez pas à la vulgarité des détails! »

Roland avait bien compris cette nature qui tenait autant de l'enfant que de la femme. Aussi avait-il, à son endroit, tous les ménagements et toutes les prévoyances. Il prit donc en main l'administration des biens communs; il s'occupa des améliorations à tenter, de la plus-value réalisable; il revit les baux, les modifia dans le sens d'une double équité, et fit si bien, que sans l'im-

mixtion de sa femme aux affaires, et sans qu'aucun des intéressés pût se trouver lésé, ou même pensât l'être, leur fortune, à tous deux, se trouva triplée, libre, exonérée de toute charge ou obligation. Tout cela se fit par les voies les plus honnêtes, par les moyens les plus profitables à tous.

Il ne crut ni compromettre sa dignité, ni faire une chose indigne de son rang intellectuel en s'occupant des choses du ménage, car il savait que les détails ont leur importance et leur rôle, quoiqu'ils disparaissent souvent dans l'ensemble de l'existence. De sorte que Louise put jouir de tout le bien-être, de tout le confortable d'une maison bien organisée, sans avoir à en surveiller jamais les rouages intimes. Heureuse femme! Chaque mois Roland remettait à Louise une somme qu'elle consacrait à ses œuvres de charité et distribuait à sa fantaisie; du reste, ses robes lui arrivaient toutes faites sans qu'elle eût besoin de les essayer; ses chapeaux, qu'elle n'avait jamais vus avant de les porter, lui seyaient à ravir; les parfums qu'elle préférait remplissaient toujours les flacons de sa toilette; les fleurs de ses jardinières étaient incessamment renouvelées, et jamais une couleur, une odeur, un bouquet ne se trouvait autre qu'elle ne l'eût désiré, demandé, ordonné elle-même. Tout était prévu! Connaissant son goût pour la lumière, l'éclat, les raffinements du luxe, Roland avait fait organiser un système d'éclairage qui mettait en relief

tout ce qu'elle aimait, les couleurs vives, les fleurs épanouies, les glaces étincelantes, les plis opulents des étoffes soyeuses. Roland, non-seulement s'efforçait de satisfaire ses goûts et ses désirs, il les prévenait, il allait au devant. La chère créature avait si longtemps poursuivi le bonheur sans le rencontrer, qu'il lui semblait juste que le bonheur vînt à son tour au-devant d'elle et qu'elle regagnât le temps perdu ! Il voulait qu'elle fût heureuse, complètement, absolument heureuse, à toutes les heures, et jusque dans les plus petits détails ! Pensait-elle à sortir, la voiture l'attendait, attelée devant le perron, avant qu'elle eût songé à donner un ordre ; rêvait-elle d'une bonne œuvre, voulait-elle venir en aide à de pauvres orphelins, au moment de les envoyer chercher, *ils étaient là*, comme dans les *Gens de mer*, cette grande page que Victor Hugo a écrite autant avec son cœur qu'avec sa plume.... Le livre nouveau qu'elle souhaitait lire se trouvait ouvert sous sa main au moment même où lui venait la pensée de le demander. Elle eût pu se croire le jouet d'un rêve, — en tout cas c'eût été d'un rêve de bonheur, — mais tout était bien réel : à peine avait-elle le temps de désirer !

Des esprits chagrins, des puritains de sentiment taxeront peut-être de mièvreries ces raffinements de prévoyance et d'affection ; ils sont pourtant simplement adorables, venant surtout d'un homme de la valeur du

général de Tauchnitz, c'est-à-dire un des hommes les plus lettrés et les plus savants de l'Allemagne moderne, tacticien émérite, économiste distingué, historien et poète remarquable. A vivre de cette vie, Louise devenait une véritable sybarite; ses goûts étaient flattés, ses fantaisies satisfaites, prévenues; Roland ne voulait plus que jamais, pour rien au monde, un nuage pût passer sur son front, une larme perler au bord de sa paupière, un découragement, un doute effleurer son âme!

Ils vivaient donc seuls, face à face, chérissant leur solitude comme ils s'aimaient eux-mêmes; une fois par mois, la porte de leur retraite s'ouvrait pour leurs amis; quatre fois par an, ils recevaient les indifférents. Chaque jour le repas en tête à tête était une petite fête pour tous les deux. Ils dînaient dans une pièce, sorte de boudoir, voisine de la salle à manger. A voir ce couvert étincelant, cette argenterie, ces cristaux, ces fleurs à profusion, on songeait involontairement aux petits soupers qu'a rendus célèbres la Régence. Puis, c'étaient des prodiges de cuisine; le baron Brisse n'eût pas désavoué les menus. Ajoutez que, pour rien au monde, Roland, l'homme le plus sobre et le moins gourmet, ne se fût préoccupé de ces *chères-lies*, s'il ne s'était pas agi de sa femme, qui pourtant n'y tenait guère, mais qui laissait bien échapper une exclamation de surprise, lorsque, la cloche enlevée, apparaissait sur le réchaud un plat inconnu, une friandise

inaccoutumée, une primeur devançant la saison. Les petites jouissances sont, dit-on, la menue monnaie du bonheur, et Roland se trouvait heureux de voir Louise savourer un mets bien réussi, ou s'étonner de l'apparition d'une nouveauté sur sa table; il n'oubliait pas, d'ailleurs, que le luxe le plus raffiné dans les détails les plus intimes, avait été toujours l'un de ses rêves de reine, et, à défaut de la royauté, il voulait lui donner la réalisation de son désir. Et dans cet ordre d'idées, bien certain qu'elle ne s'apercevrait pas qu'il lui manquât quelque chose, si jamais quelque chose venait à lui manquer, il veillait, avec la plus grande sollicitude et la plus stricte sévérité, à ce qu'il ne se glissât pas la moindre lacune, la plus légère infraction dans le service. A l'heure des repas, le général était habillé, correct de costume et de tenue, comme s'il fût allé dîner à la cour. Il offrait à sa femme la main, ou le bras, avec autant de cérémonieuse politesse que s'il se fût fait le cavalier d'une grande-duchesse. Elle, l'enfant gâtée, paresseuse à son ordinaire, elle qu'on avait appelée la coquette, négligeait de changer de toilette et l'accompagnait en long peignoir flottant à peine attaché par un ruban. Souvent alors, entre deux portes, elle jetait ses deux bras autour de son cou et l'embrassait à l'échappée avec toute l'effusion de sa tendresse. Ses longs cheveux noirs étaient imparfaitement retenus par un filet ou même tombaient en désordre

sur ses blanches épaules, voilées seulement par la gaze transparente du peignoir. Du reste, qu'elle fût en négligé ou dans la plus brillante toilette, Louise affectait des détails d'une exquise élégance qui lui étaient personnels et nécessaires; sa robe de chambre n'était pas assurément l'ouvrage d'une lingère, c'était un travail de fées; le linge qui couvrait son corps, son bonnet, sa collerette étaient des merveilles de légèreté et de finesse qui ne pouvaient être sorties que des mains d'Arachné; c'étaient de ruineuses fantaisies, mais, en cela, Louise obéissait à une des exigences de sa nature. Dans ses projets de future reine, n'avait-elle pas prévu, cédant à un de ses goûts particuliers, le développement encouragé du luxe de la lingerie? Enfin, elle avait de telles délicatesses et des raffinements si imprévus qu'il semblait que Balzac eût écrit pour elle certains chapitres de la *Physiologie du mariage*.

Après leur dîner, le soir, les deux époux faisaient une promenade sur le lac. La barque fendait silencieusement les flots argentés par les premières clartés de la lune: perdus tous les deux dans une délicieuse rêverie, sans que la musique de Niedermayer leur vint aux lèvres, ils laissaient leurs cœurs répéter tout bas l'hymne harmonieux de Lamartine. Quelquefois la barque s'illuminait à l'improviste, comme un décor d'opéra. Des flammes du Bengale de toutes les couleurs s'allumaient du sommet à la base de

la montagne : un embrasement féérique se prolongeait à l'horizon, et se répétait dans les eaux du lac. C'était une surprise que ménageait Roland à sa chère promeneuse ! Alors c'étaient des cris d'enfant, des joies indicibles, dont l'expression contagieuse pénétrait le cœur de son ami. En hiver, le salon capitonné, ouaté comme un lit d'oiseau, chauffé à point, éclairé à giorno, recevait les deux solitaires qui aimaient alors à s'entourer de leurs anciens amis, c'est-à-dire de leurs auteurs préférés. Ils lisaient, relisaient, commentaient tour à tour à haute voix, se communiquant leurs interprétations, leurs appréciations, leurs émotions, échangeant leurs idées et leurs critiques.

Un jour, Louise se sentit violemment émue en lisant la préface d'un volume de madame Michelet, dédié à son mari. Il lui sembla que dans cette éloquente peinture du dévouement conjugal, de l'adoration infinie, de l'amour dans le mariage et du bonheur dans l'amour, elle et Roland pouvaient se regarder, se reconnaître comme dans un miroir. Elle se jeta spontanément au cou de son mari, et resta rêveuse tout le reste de la soirée.

Chaque soir, invariablement, ils réglaient l'emploi de la journée du lendemain, plaisirs et travaux, et comme s'ils eussent fait un sérieux examen de conscience, ils se rendaient réciproquement compte des

heures écoulées, de ce qu'elles avaient produit, apporté ou emporté; nouveaux Titus, ils ne voulaient pas avoir perdu leur journée.

Certes, si Louise eût toujours vécu de la sorte, elle n'eût pas été la femme intelligente et supérieure que nous avons connue. L'unique préoccupation de son mari était de la faire heureuse, d'assurer son bien-être matériel et moral; elle s'abandonnait tout entière à cette immense sollicitude, elle se laissait vivre. Nous n'osons pas dire que ses projets humanitaires, ses rêves de perfectionnement moral et d'amélioration sociale, ses utopies pour les classes ouvrières n'eurent point à en souffrir, ne furent pas relégués au second plan. L'humanité cependant n'y perdit pas tous ses droits : au bout de deux ans, Louise, qui n'avait pas eu d'enfant de son premier mariage, eut une grande joie, elle était enceinte !

Il faut renoncer à dépeindre le bonheur de Roland, lorsque sa femme lui apprit cette nouvelle. Involontairement il s'écria avec le poète :

Oh ! non, n'espérez pas sur terre un plus doux rêve,
Un être qui serait elle et moi, notre enfant ;
Notre union visible, un jet de notre sève
Qui puiserait sa source à notre double sang ;
La chair de notre chair, notre vivante image.
Tes yeux bruns réfléchis dans l'azur de mes yeux.

Notre voix, nos pensers, nos cœurs, notre visage
Fondus dans un seul être et vivant de nous deux ;
Nous disant, en montrant les roses de sa bouche
« Regardez, je suis vous, vous-mêmes, rajeunis ;
J'ai la force qui plaît et la grâce qui touche,
Ce que Dieu sépara, moi je le réunis.
Je ne suis rien par moi, mon âme c'est votre âme,
Car je tiens tout de vous, sans réserve et sans choix ;
Je ne suis qu'un foyer, dont vous êtes la flamme,
Je ne suis qu'un écho dont vous êtes la voix. »

Sa poitrine se gonfla, ses yeux se mouillèrent ; cet homme de fer, si maître de lui-même, pleura comme une femme eût pleuré. Ce fut surtout pendant la grossesse de Louise qu'il dépensa des trésors d'affection et de prévoyance : jamais reine ne fut entourée de plus de soins et de précautions. Enfin, arriva le terme naturel, et Louise donna le jour à deux petites filles jumelles qui, dès leur naissance, promettaient d'être un jour belles comme leur mère !

Elle avait alors trente ans !



EPILOGUE

Dix ans se sont écoulés, sans qu'un nuage ait obscurci cet horizon radieux, sans qu'un chagrin ait troublé ce bonheur ineffable... Mais tout a sa limite en ce monde. Tout y est relatif, même la compensation, et la divine Providence, qui pèse et mesure, a sans doute jugé qu'elle avait assez dédommagé Louise, récompensé Roland, puisque nous voici au chevet de madame de Tauchnitz mourante, s'éteignant comme un lumineux météore, entre son mari et ses deux enfants bien-aimés, dans la force de l'âge et dans tout l'épanouissement de son harmonieuse beauté. Elle meurt à trente-sept ans : pas une ride n'a encore sillonné son visage, pas un fil d'argent ne se mêle à l'ébène de ses cheveux. Toute à son bonheur, elle ne s'est pas occupée du cours des années qui, en s'envolant, ne laissent d'autre trace qu'une grâce de plus ; et, fidèle à sa nature, elle est restée coquette même avec la mort, qui la prend comme on cueille une fleur ! Après tout, mieux vaut peut-être qu'elle meure ainsi, prématurément ; quiconque a connu Louise se serait-il résigné

à retrouver plus tard cette immatérielle et poétique créature, ridée, vieillie, desséchée, subissant la loi immuable du temps, ou à voir successivement se flétrir les fleurons de sa prestigieuse couronne. Tout était harmonie en elle, et cette harmonie la suivait jusqu'au seuil de la tombe. Que pouvait-elle désirer de plus ? Elle avait joui dix ans, c'est à-dire presque une éternité, de la félicité la plus entière, la plus absolue qui puisse exister sur la terre, et la coupe n'était pas encore épuisée lorsque s'en éloignait sa lèvre. Qui ne sacrifierait volontiers le restant de sa vie pour une part de ce paradis terrestre ; qui ne s'écrierait avec le poète :

... Je donnerais ce qui me reste à vivre
Pour un des mois qu'ici Dieu m'a comptés ?

Elle avait goûté les plus ineffables jouissances ; elle avait été la plus adorée des femmes, la plus heureuse des mères. Dix ans de bonheur sans nuage, sans regret, sans désir, sans déception ! Chaque soir elle s'était endormie souriante, remerciant Dieu et répétant : « Que vous êtes bon, Seigneur, et comme vous m'avez comblée de vos bénédictions ! C'est vous qui faites rayonner autour de moi cette atmosphère de félicités, c'est vous qui m'avez donnée à Roland ! Soyez béni, mon Dieu, et que toutes mes actions de grâce remontent vers vous ! »

Cette charmante femme, si accomplie, si supérieure en tous points, avait cependant une faiblesse : elle n'avait

pas peur de la mort, mais elle avait l'effroi de la vieillesse. Aux jours de la plus éclatante splendeur de son printemps, elle avait surtout brillé par le naturel, l'harmonie, la limpidité même de sa beauté. Au rebours des autres femmes, elle était plus belle le jour que le soir, plus attrayante dans son élégant négligé du matin que dans ses plus merveilleuses toilettes de bal, lorsque les diamants illuminaient son front et scintillaient à son corsage, et qu'elle semblait noyée dans des flots vaporeux de dentelles. Elle avait plus besoin de soleil que de lumières factices pour resplendir. Son teint de rose et de lis perdait aux bougies, et ses lumineux cheveux noirs avaient au plein jour des reflets plus chatoyants que les ailes du corbeau caressées par un chaud rayon de soleil. Sa physionomie virginale semblait le poème de la jeunesse; dans ses peignoirs flottants, sa taille flexible et souple avait la grâce de la tige des lis. Il était impossible, absolument impossible de se la représenter, des rides au front, la taille déformée, épaissie, le teint jauni, les lèvres pâles, l'œil éteint par les années. Poésie elle avait vécu, poésie elle devait mourir; sans doute vieillie, elle eût été ce qu'elle était jeune : charmante, aimable, et aimée ! Elle eût rappelé nos chères grand'mères, ces femmes qui, traditions vivantes du dernier siècle, ont conservé jusqu'à l'heure suprême le prestige et la séduction de leurs grâces, de leur esprit et de leurs vertus, depuis madame

Geoffrin jusqu'à madame Récamier, la pieuse et noble reine Marie-Amélie et la grande veuve de Lucien Bonaparte, frère de l'Empereur ! Ainsi au moins, son mari, ses enfants, ses amis l'auraient conservée; mais Louise était de la race de ces météores qui doivent forcément s'éteindre dans tout leur éclat, de la famille de ces fleurs rares qui se fanent et s'effeuillent en pleine floraison !

Malgré le coup terrible qui le frappe, Roland est resté calme et serein ; il faut qu'il vive pour ses enfants, et il vit par l'espoir et le souvenir. Louise, en mourant, lui a montré le ciel, et il sait bien qu'ils y seront bientôt réunis ! Il aime à se souvenir des conversations métaphysiques qu'ils ont eues ensemble, où leurs âmes se confondaient déjà en parlant de l'immortalité qu'ils percevaient et croyaient presque entrevoir. Roland sait bien qu'il suivra de près sa compagne bien-aimée, mais il veut vivre assez pour que ses dernières volontés soient religieusement exécutées. Il conduit ses deux petites filles à Rosnach, près de l'aïeule qui vit encore. C'est à l'ombre du foyer patriarcal, dans le culte des plus saintes vertus, près des plus nobles exemples que les enfants grandiront. L'affection ne leur fera pas faute non plus : toute la famille les réclame, se les dispute ; pour une mère qu'elles ont perdue, elle vont en avoir cinquante. Aussi, Roland part-il tranquille pour rejoindre sa chère morte : Louise repose sur le mont de la Chatte comme elle l'a désiré. Le

tombeau qu'elle avait envié à l'heure de ses rêves de royauté sera son éternelle demeure. Un jeune sculpteur italien, couronné à l'Exposition de Paris, l'a exécuté sur les dessins du général. C'est une petite chapelle qui rappelle le mausolée de la grande-duchesse. Sur la couche de marbre blanc, couronnée de fleurs, souriant d'un angélique sourire, est étendue la mourante. Deux grandes figures auprès du lit funèbre, la statue du silence au chevet, un doigt sur les lèvres ; près de sa femme, M. de Tauchnitz, tenant sa main et veillant sur elle, avec autant d'anxieuse sollicitude que lorsqu'elle vivait encore !

Le tombeau a été terminé en six mois. Louise y repose, et Roland y passe la plus grande partie de ses journées. Ses prévisions ne tardent pas d'ailleurs à se réaliser, il s'affaiblit de jour en jour, et l'année n'est pas encore terminée, qu'il a rejoint à jamais sa compagne bien-aimée. Le même tombeau les a réunis ; ils ne se sépareront plus.

.

On ne visite pas le lac de Constance, sans faire un pèlerinage au mont de la Chatte. Le cénotaphe est sans nom, sans inscription, mais si le touriste interroge le guide, celui-ci répond toujours. « C'est le tombeau des *Deux Heureux* ! »

FIN.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DE LA
LIBRAIRIE DEGORCE-CADOT
37, RUE SERPENTE
PARIS

ŒUVRES DE M^{me} RATTAZZI :

Le Piège aux Maris, avec gravure	1 vol.
Les Débuts de la Forgeronne, avec gravure	1 vol.
La Mexicaine, avec gravure	1 vol.
Le Chemin du Paradis.	1 vol.
Si j'étais Reine !! (1 ^{re} partie).	1 vol.
Le Rêve d'une Ambitieuse (2 ^e et dernière partie).	1 vol.

EN PRÉPARATION :

Le Huitième Péché capital.	1 vol.
Florence. (Portraits, Chroniques, Confidences...)	1 vol.



Sceaux, Impr. de E. Dépée.

22724

